

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES**

**TOME XII—1974 • N° 2**

Histoire des cultures. Thèmes et méthodes

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.  
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à «ROM-PRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.  
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
str. Gutenberg, 3 bis, téléphone 16 40 79, Bucureşti — România

**REVUE  
DES ETUDES  
SUD-EST  
EUROPEENNES**

TOME XII — 1974

N° 2

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

## SOMMAIRE

*Histoire des cultures. Thèmes et méthodes*

ALEXANDRU DUȚU, L'étude comparée des cultures européennes et la recherche interdisciplinaire . . . . .	195
CĂTĂLINA VELCULESCU et VICTOR GEORGE VELCULESCU, Livres roumains à listes de souscripteurs (Première moitié du XIX <sup>e</sup> siècle) . . . . .	205
G. D. ISCRU, Le début de l'enseignement public dans les villages en Valachie . . . . .	221
N. ISAR, N. Piccolo — correspondant à Paris de la Curatelle des écoles publiques de Moldavie (1840—1844) . . . . .	235
ADRIAN FOCHI, Le motif poétique « L'Épreuve de l'amour » dans le folklore sud-est européen (I). . . . .	215
MICHAEL D. TAYLOR (Chicago), Three local motifs in Moldavian Trees of Jesse, with an excursus on the liturgical basis of the exterior mural programs . . . . .	267
MARIA ANA MUSICESCU, Byzance, Occident et création nationale dans l'art du Sud-Est de l'Europe . . . . .	277

*Rapports linguistiques*

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, Considérations linguistiques sur quelques toponymes slaves d'origine roumaine en Yougoslavie . . . . .	291
--	-----

**Chronique**

PETRE GHEORGHIU, Le colloque international « Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales — XVI <sup>e</sup> —XIX <sup>e</sup> siècles » (Istanbul, 15—20 octobre 1973) . . . . .	303
MUSTAFA A. MEHMET, I <sup>er</sup> Congrès international de turcologie, Istanbul (15—20 octobre 1973) . . . . .	305

**Comptes rendus**

PETAR SKOK, Etimologijski Rječnik Hrvatskoga illi Srpskoga jezika. Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe ( <i>H. Mihăescu</i> ); PETER WUNDERLI, Etudes sur le livre de l'Eschiele Mahomet. Prolégomènes à une nouvelle édition de la version française d'une traduction alphon sine ( <i>Mircea Anghelescu</i> ); ION TALOȘ, Meșterul Manole. Contribuție la studiul unei teme de folclor european ( <i>Adrian Fochi</i> ); Dimitrie Cantemir Historian of South-East European and Oriental Civilizations ( <i>Mustafa A. Mehmet</i> ); DUMITRU VELCIU, Miron Costin — MARIA PROTASE, Petru Maior ( <i>Alexandru Duțu</i> ) . . . . .	309
---	-----

<b>Notices bibliographiques</b> . . . . .	327
---	-----

<b>Livres reçus</b> . . . . .	337
-------------------------------	-----

## L'ÉTUDE COMPARÉE DES CULTURES EUROPÉENNES ET LA RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE

ALEXANDRU DUȚU

Fondées sur les acquis des civilisations antiques, grecque et latine, développées dans leurs étapes de début en présence du prestigieux modèle culturel offert par la civilisation byzantine, analogue par ses traits essentiels aux cultures du Moyen-Âge occidental, les cultures du Sud-Est de l'Europe se sont intégrées du fait de leurs orientations dans les grands courants de la culture européenne moderne. Aucune hésitation pour l'historien littéraire quand il s'agit de présenter le tableau des courants artistiques des XIX<sup>e</sup> ou XX<sup>e</sup> siècles : il décrit le romantisme ou le réalisme, le symbolisme ou l'expressionnisme affirmés dans cette zone, faisant la part des caractères communs et des traits spécifiques. Mais, dès qu'il remonte du XVIII<sup>e</sup> siècle vers les époques révolues du passé, la difficulté de suivre les méandres de la naissance et du développement des courants sud-est européens devient de plus en plus sensible ; il découvre un humanisme, mais au XVII<sup>e</sup> siècle et sans tangence directe avec la Renaissance de type occidental ; il y a un baroque, mais fort peu spectaculaire dans l'art et la peinture ; les Lumières qui s'épanouissent dans cette partie du monde au moment de l'apparition du romantisme occidental accusent des tendances qui ne sauraient permettre de désigner cette période comme « un siècle de la Raison ».

S'il se soumet rigoureusement aux recommandations de la chronologie, l'historien tournera les difficultés en consignand des « retards » ; s'il poursuit de manière mécanique le processus de diffusion, avec la ferme conviction que ce qui fut produit plus tard ne devait être qu'une imitation de ce qui a précédé, il notera les réalisations de ces « attardés » qui confirment les choses déjà connues des réalisations obtenues par les « avancés » ; s'il accepte les explications sommaires, il sortira de l'impasse en jettant brusquement dans la discussion les « coordonnées » socio-politiques et il parlera de l'incapacité de développer une culture « supérieure » ;

enfin, s'il perd patience, il laissera à ses successeurs le soin de trouver les joints.

Il est incontestable que la comparaison des acquis culturels des diverses sociétés a bénéficié, dans une large mesure, de la méthode en usage chez les historiens littéraires qui ont ouvert ainsi le domaine d'une recherche de vaste envergure, avec une application plus tenace et des résultats meilleurs que ceux qui ont comparé des œuvres appartenant à d'autres domaines. Cependant, l'essai d'expliquer la vie intellectuelle des sociétés au moyen des résultats dégagés de l'étude spécialisée des textes littéraires devait, comme de juste, aboutir à une impasse, créée aussi bien par l'obligation — tacite ou délibérément acceptée — de réduire l'expérience intellectuelle des sociétés à un modèle exemplaire, que par la conséquence, inéluctable, de cette façon d'envisager le problème, à savoir la priorité accordée à la littérature, priorité qu'elle n'a pas eu constamment dans la marche de la civilisation humaine. Le chercheur spécialisé d'une littérature nationale a poursuivi dans les autres les prolongements des réalisations qu'il connaissait à fond ; c'est ainsi que Louis Réau a pu nous présenter une Europe française. Ceux attachés à l'étude littéraire ne découvrent que difficilement des courants littéraires dans la culture écrite des XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles développée dans le Sud-Est de l'Europe. Ensuite, le schéma influence-réception a été appliqué fort consciencieusement par ceux désirant présenter des priorités nationales : le fait que Mme de Genlis apparaît d'abord dans une certaine littérature balkanique et seulement plusieurs décennies après dans une autre littérature de cette même aire de notre continent a constitué la preuve péremptoire d'une nette avance dans la voie magnifique des Lumières. On a inclus dans le débat les dimensions conférées par les « parallélismes »<sup>1</sup> ou les « coïncidences »<sup>2</sup> que la comparaison des littératures au développement suivant des rythmes divers a mis au jour. De telles dimensions devaient se montrer fort utiles surtout pour permettre de dégager les traits spécifiques des différentes expériences culturelles.

Les tendances visant à donner aux études littéraires des dimensions universelles se révèlent de jour en jour plus fréquentes, comme les travaux du récent Congrès de littérature comparée tenu au Canada<sup>3</sup> l'ont souligné. Rappelons, en ce sens, à titre d'exemples l'exposé de Roger Bauer sur l'impératif de la reprise des recherches topologiques ou thématologiques faites pour contribuer au diagnostic des variations globales, de profondes significations, propres au langage littéraire de diverses époques<sup>4</sup> ; celui de Roland Mortier qui, tout en posant le problème de la périodisation du

<sup>1</sup> Voir Al. Dima, *Principii de literatură comparată*, Bucarest, Editura enciclopedică română, 1972.

<sup>2</sup> Voir C. Th. Dinaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, p. 1—9.

<sup>3</sup> Le comité canadien du programme a réussi à intégrer les contributions individuelles en un échange de vues très enrichissant ; il suffit de rappeler ici les vifs et intéressants débats sur les critères esthétiques et philosophiques de la périodisation littéraire ou les discussions engagées autour des 'tables rondes' consacrées aux siècles littéraires. Le thème « la périodisation de l'histoire littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle » a entraîné la participation d'éminents spécialistes, comme Nina Façon, A. O. Aldridge, Istvan Soter, E. Bene, Bela Kopecki, H. H. H. Remak, Michel Cadot et autres.

<sup>4</sup> Roger Bauer, *La topologie et la thématologie au service de l'histoire*, à paraître dans les Actes du Congrès.

XVIII<sup>e</sup> siècle européen, plaïda en faveur d'une plus grande souplesse dans l'adaptation à la diversité des littératures européennes et de la prise en considération d'autres facteurs aussi (les beaux arts, la politique, etc.), bien que débordant le cadre strictement littéraire<sup>5</sup>; ou encore la suggestive communication de Patrick Brady qui présenta le Rococo dans une interprétation structurale qui dépassa la simple énumération chronologique des œuvres respectives<sup>6</sup>. Il nous faudrait faire également état des discussions fécondes qui eurent pour objet les siècles littéraires.

Il nous semble discerner dans toutes ces tendances une invitation à passer de manière délibérée de l'enclos littéraire au domaine culturel. Sans doute, la culture se prête à des définitions multiples<sup>7</sup>; notre propos n'est pas d'y ajouter encore une, mais simplement de souligner l'utilité qu'il y aurait à connexer l'investigation des œuvres littéraires avec l'analyse des documents écrits appartenant à d'autres genres, afin de mieux saisir les pensées et les sentiments des hommes. Car l'histoire culturelle interroge en tout premier lieu les hommes qu'elle découvre à travers ces témoignages. Ce n'est pas le changement de direction intervenu dans un courant littéraire ou idéologique qui définit le contour d'une certaine époque, mais les modifications de l'« essence humaine » et de la « nature humaine », vient d'affirmer dernièrement Istvan Söter; « les époques de l'histoire sont aussi celles de l'homme, c'est-à-dire des phénomènes 'anthropologiques', manifestant les transformations successives et les remodelages de l'« essence humaine » et de la « nature humaine »... Autrement dit, dans l'histoire en tant qu'œuvre humaine, nous devons savoir rechercher et trouver son auteur, l'homme »<sup>8</sup>.

Or, le premier seuil à dépasser est celui dressé par les théories romantiques, qui prétendent que la suprême affirmation de l'esprit humain réside dans l'œuvre de « génie ». Si l'on accepte que le beau s'incarne de temps en temps dans l'œuvre du visionnaire qui exprime toutes les pensées sublimes de ses contemporains, il ne reste plus à l'interprète que d'entrer en relations secrètes avec l'œuvre en question, pour la déchiffrer au profit des non-initiés. En assumant ce rôle magique, le critique conclut un accord — connu par lui seul — avec chaque création séparément, pour pénétrer les sens cachés des monades spirituelles portées par la vague du temps. L'intuitionisme change le patrimoine culturel en trésor éternel, qui se révèle par tranches à l'esprit critique; sorte de « House Beautiful », comme le disait Ernst Robert Curtius.

Un autre seuil est celui de l'interprétation positiviste de l'histoire humaine; sous la forme de l'histoire événementielle, celle-ci a réduit les expressions artistiques à une succession d'incidents jalonnant la vie de l'humanité. Dans cette conjoncture, les fragments ne sont plus reliés entre eux que par le fil d'une Parque qui se nomme le Temps. Ce qui advient

<sup>5</sup> Roland Mortier, *Lumières, préromantisme, romantisme. Leur délimitation en littérature comparée*, idem.

<sup>6</sup> Patrick Brady, *The Mask of Pleasure and the Muting of Pain: A Structural Interpretation of the Rococo*, idem. Voir aussi son étude *From Traditional Fallacies to Structural Hypothesis. Old and New Conceptions in Period Styles Research*, tiré-à-part de « *Neophilologus* ».

<sup>7</sup> Une récapitulation chez A. L. Kroeber and C. Kluckhohn, *Culture. A Critical Review of Concepts and Definitions*, New York, 1963.

<sup>8</sup> I. Söter, *L'époque et les courants. Cohérence et diversité des Lumières*, in *Etudes européennes. Mélanges offerts à Victor L. Tapié*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1973, p. 368.



après dépend de ce qui l'a précédé, une œuvre du XVIII<sup>e</sup> siècle n'apparaît qu'une fois publiée une autre, du XVII<sup>e</sup>, de même que Louis XVI n'a pu accéder au trône qu'au moment où Louis XV a rendu manifeste sa vacance.

Pour préciser les multiples liens de l'œuvre d'art avec le milieu social où elle est éclose, il ne suffit pas de se demander « quel rapport y-a-t-il entre cet art et cette société? », car on laisserait entendre que la société est une entité en soi. « Si l'art est une partie de la société, il n'y a pas d'entité en dehors d'elle à laquelle on puisse accorder la priorité. L'art y figure, en tant qu'activité, au même titre que la production, le commerce, la politique, le développement des familles. Pour étudier les relations de manière adéquate, il est nécessaire de les étudier activement, considérant toutes les activités comme autant de formes particulières et contemporaines de l'énergie humaine »<sup>9</sup>. C'est de ce même point de vue que l'histoire culturelle ne saurait se séparer de l'événement sans le risque de se cloîtrer dans une prison spirituelle, dont les barreaux empêcheraient toute approche directe et sans préjugés du réel ; « l'histoire culturelle se doit par excellence d'être interdisciplinaire »<sup>10</sup>.

Telle que l'ont recommandé, d'ailleurs, ses initiateurs, qui se sont intéressés à l'esprit des lois, aux mœurs des nations, aux dénarches de la raison et aux constructions de l'imagination, aux rapports entre la prospérité des Etats et l'épanouissement de la culture. Mais en lui donnant une perspective plus ample que celle qui lui fut conférée par « l'esprit de société », attaché aux expressions culturelles formulées sur un seul niveau, ou par cet « esprit de synthèses », attentif à la politique culturelle des cours impériales qui ne rend pas compte des courants profonds de la vie des collectivités. Telle qu'elle s'est épanouie dans l'historiographie romantique, pratiquée par un Jules Michelet ou Nicolae Bălcescu ; mais regnant les dimensions sociales perdus dans les exposés didactiques où la « vie culturelle » s'écoule dans une autre sphère que la « vie économique » ou la « vie politique ». Car, ainsi que Pierre Francastel le soulignait dans son étude sur l'art et l'histoire, l'ensemble du trésor des œuvres du passé ne constitue pas seulement un musée imaginaire, illustrant les chimères de l'homme en présence d'un réel intangible. Il est temps de substituer à une esthétique née au XVIII<sup>e</sup> siècle de la foi dans la Beauté absolue, une nouvelle problématique, liée à la reconnaissance de la capacité de l'homme d'informer son entourage<sup>11</sup>.

Telle que la recommande l'histoire des mentalités qui rend aux hommes du présent le sens du devenir, dégagé des faits que l'histoire événementielle n'a enregistrés que parce que ce sont, justement, des faits,

<sup>9</sup> Raymond Williams, *The Long Revolution*, Penguin Books, 1971, p. 61.

<sup>10</sup> Alphonse Dupront, *L'acculturazione*, Torino, Einaudi, 1966, p. 90.

<sup>11</sup> Pierre Francastel, *Realitatea figurativă*. Traduction de Mirecea Tomuş. Bucarest, Editura Meridiane, 1972, p. 134. Dans un sens similaire, Erich Kohler a évoqué « la génération de chercheurs adeptes du positivisme qui a fait un travail énorme ; mais son interprétation esthétique est restée endettée au romantisme : là où on ne retrouve pas un sentiment authentique personnel, où le cri strictement subjectif de l'émotion d'un esprit solitaire ne se laisse pas surprendre, on peut déceler la littérature, mais non pas la poésie. Depuis longtemps, les interprètes de la versification médiévale n'éprouvent plus une sensation agréable devant de telles évaluations » (*Zur Struktur der altprovenzalischen Kanzone* dans le volume *Esprit und arkadische Freiheit*, Frankfurt/Bonn, Athenäum Verlag, 1966, p. 28-45).

à l'instar des collectionneurs qui admirent l'ingénuité de Magendie : « Je me promène là-dedans comme un chiffonnier, et je trouve à chaque pas quelques chose d'intéressant à mettre dans ma hotte ». A quoi répliquait Dastre : « Quand on ne sait pas ce qu'on cherche, on ne sait pas ce qu'on trouve ». Une histoire des mentalités qui franchit les obstacles élevés par les définitions commodes : « Attention, mon ami, vous allez sortir de l'histoire... Relisez ma définition, elle est si nette!... Si vous êtes historien, vous ne mettez pas le pied ici : c'est le domaine du sociologue. Ni là : vous seriez chez les psychologues. A droite? Vous n'y pensez pas, c'est chez le géographe... Et à gauche, chez l'ethnologue... Cauchemar. Sottise. Mutilation. A bas les cloisons et les étiquettes! C'est à la frontière, sur la frontière, un pied en deçà, un pied au delà, que l'historien doit travailler librement. Utilement... Car, continue Lucien Febvre, l'histoire ne présente pas aux hommes une collection de faits isolés. Elle organise ces faits. Elle les explique, et donc pour les expliquer elle en fait des séries, à qui elle ne prête pas une égale attention. Car, qu'elle le veuille ou non — c'est en fonction de ses besoins présents qu'elle récolte systématiquement, puis qu'elle classe et groupe les faits passés. C'est en fonction de la vie qu'elle interroge la mort''<sup>12</sup>. Une histoire globale, où l'histoire littéraire prend part à l'élaboration d'une « science de l'homme », de l'homme considéré dans son devenir ; « le bon historien ressemble à l'ogre de la légende ; là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier »<sup>13</sup>.

Si, au lieu de la pièce en soi, c'est le processus intellectuel qui retiendra l'attention de l'historien, ce processus dont elle est le fruit, celui qui s'est cristallisé en elle et a participé, à travers elle, aux débats du milieu qui l'a créée, alors l'étude portera sur les idéologies — nécessairement négligées par l'intuitionisme ou l'histoire événementielle. Et, délimiter les idéologies suppose l'investigation concomitante des processus d'élaboration et de diffusion de l'œuvre d'une part et de l'activité intellectuelle dans le cadre de la société d'autre part. Il devient ainsi évident que depuis l'outil qu'il s'est créé jusqu'à la manière dont il organise son espace et son temps, l'homme développe ses capacités créatrices dans un contexte économique et social déterminé ; depuis l'instrument qui prolonge la force de son bras jusqu'à la maison qu'il habite, avec les objets qui lui sont nécessaires et qui portent l'empreinte de ses capacités sous la forme strictement utilitaire mais marquée par le besoin impérieux d'introduire un certain ordre où la beauté a sa place, et jusqu'aux manifestations où sa vision du monde aboutit à des formes sublimées, tout un ample registre se déroule auquel tout historien de la culture ne saurait rester étranger. Parce que, dans ce registre il pourra saisir la mécanique des représentations mentales, sur le plan de la psychologie collective, là où se dessine l'image que la société se fait d'elle même<sup>14</sup> ; c'est une image

<sup>12</sup> Lucien Febvre, *Vers une autre histoire* dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1965, p. 431, 425, 437.

<sup>13</sup> Affirmation de Marc Bloch, citée dans idem, *ibidem*, p. 426. Sur les rapports de l'histoire littéraire avec l'histoire des mentalités voir aussi Roger Fayolle, *D'une histoire littéraire à l'histoire des littératures*, « Scolies. Cahiers de recherches de l'École Normale Supérieure », Paris, 2, 1972, p. 7-23.

<sup>14</sup> Voir Georges Duby, *L'histoire des systèmes des valeurs*. « History and Theory », XI, 1972, 1, p. 15-25.

de son devenir à travers les temps et en rapport avec les autres, une image de sa présence dans la contemporanéité, également en rapport avec les autres. Le projet existentiel de la collectivité se cristallise dans un modèle de vie qu'elle se propose et il conduit à l'ébauche d'un modèle d'humanité projeté dans la conscience des membres de la collectivité. C'est toujours en rapport avec les autres que le modèle culturel, aussi bien que le modèle d'humanité sont élaborés et, en tant que tels, ils rallient l'expérience intellectuelle de certaines collectivités du passé ou du présent, tout en se séparant de façon délibérée d'autres groupes d'expériences. Chaque modèle culturel et chaque modèle d'humanité comportent des traits universels ; *une universalité acceptée* quand l'orientation vers le passé prédomine ou *une universalité propulsée* lorsque cette orientation s'attache au présent. Comparer ces modèles assure à l'historien le moyen de récupérer les expériences du passé et de restituer à ses contemporains, à la place d'une galerie de tableaux ou d'un conglomérat de pièces, le frémissement de la vie.

Pour embrasser la vie du passé dans son ensemble, l'interprète devra recourir aux résultats des disciplines spécialisées et pénétrer leurs points de convergence, afin d'y retrouver les hommes, avec leurs hésitations, leurs réalisations et leurs insuccès, avec la pensée, la sensibilité et la volonté d'agir sur le monde qui leur sont propres. Histoire des hommes, l'histoire culturelle est à même de se proposer le programme de travail le plus ambitieux entre tous, tant par l'extension de son intérêt vers toutes les formes d'expression de la vie sociale, que par ses objectifs, d'intervenir activement dans les débats du présent, pour l'expliquer par son passé.

Aussi le caractère interdisciplinaire de la recherche se détache-t-il nettement de cette étude, même quand, nécessairement, l'enquête est axée sur un groupe de documents déterminé. Car, à partir du moment où il décide d'étudier certains aspects d'une idéologie, l'exégète sera tenu à recourir à l'*histoire économique* pour connaître la manière dont sont produits les biens et les relations économiques, à l'*histoire sociale* pour connaître la nature et les formes revêtues par les rapports entre les classes et les groupes sociaux, à l'*histoire politique* qui lui révèle l'organisation de la société et ses liens avec les autres sociétés. Il tâchera de saisir comment communiquent entre eux les différents niveaux culturels<sup>15</sup>, puisque c'est d'une certaine manière que se dessine le modèle culturel quand le niveau supérieur impose son idéologie, surtout par des moyens politiques, ou quand il s'assimile des données susceptibles d'augmenter son prestige et son autorité, et d'une toute autre manière quand le modèle est élaboré dans la zone de contact des niveaux ayant alternativement la priorité (comme nous estimons que c'est le cas dans la majorité des sociétés sud-est européennes à l'époque moderne). Il devra aussi étudier le fonctionnement de la tradition sélective dont parle Raymond Williams, pour relever l'érosion, voire la disparition de certains concepts, ainsi que la perpétuation de quelques autres sur les paliers du temps, où la longue durée<sup>16</sup> joue un rôle essentiel.

<sup>15</sup> Voir Robert Mandrou, *Cultures ou niveaux culturels dans les sociétés d'Ancien Régime*, « Revue des études sud-est européennes », 1972, 3, p. 415–422.

<sup>16</sup> Voir Fernand Braudel, *La longue durée* in *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 41–83.

Limitée à une période de riche signification, tel l'humanisme ou la période des Lumières, l'enquête insistera de préférence sur les catégories variées de témoignages dont l'ensemble constitue l'écran sur lequel sont projetés les hommes du passé, qui nous communiquent, à travers ces témoignages, leurs pensées et leurs sentiments ; elle tracera, de la sorte, le *cadre de l'expression*<sup>17</sup>. Là, elle trouvera des expressions orales (de la communication et de la création artistique), des expressions écrites (attendant des préoccupations philosophiques, historiques, littéraires, scientifiques), des expressions plastiques (architecture, sculpture, peinture), la musique et la danse ; elle étudiera les rapports entre les différentes expressions, ainsi que la manière dont elles sont structurées. Ce faisant, une vérité s'imposera, à savoir que pour chaque étape la préséance revient à un certain groupe de témoignages ; elle comprendra, ainsi, que l'investigation d'un seul groupe étudié à travers les temps ne saurait saisir les transformations essentielles de la mentalité humaine. C'est ce qui nous montre l'histoire littéraire qui, sous l'impulsion du romantisme, s'est assumée le devoir d'expliquer l'évolution de la capacité créatrice des hommes, objectif qu'elle ne pourra jamais atteindre à elle seule. En effet, à certaines étapes l'essentiel d'un mouvement culturel se dégage de la littérature juridique, alors qu'à certaines autres c'est la littérature historique qui le révèle. Qui plus est, à d'autres périodes l'essence même du mouvement culturel est dévoilée par l'histoire de l'architecture ou de la peinture. On serait en droit de se demander si ce n'est pas aussi le cas de la Renaissance italienne, dominée plutôt par un Michel Ange et un Léonard de Vinci, que par Léonard Bruni ou Pic de la Mirandole ; nous l'affirmerions presque sans hésitation à l'égard du Baroque, instauré par Borromini, Bernini, Wren ou Fischer von Erlach plutôt que par la poésie, qui révèle dans une moindre mesure les touches modifiant la sensibilité. C'est, de toute façon, le cas de la culture roumaine des XIV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles, dont la peinture et l'architecture sont plus pregnantes que l'écriture, reflétant mieux les tendances idéologiques de la société du temps.

Les différentes modalités de l'expression culturelle s'éclairent réciproquement, et celui qui se propose de dégager le modèle d'humanité du courtisan, tel que Castiglione le présente dans ses pages, ne peut ignorer les œuvres de son collègue à la cour d'Urbin — Raphaël ; de même que le modèle du lettré proposé par les écrits d'Albeiti s'éclaire grâce aux peintures de Pierro della Francesca ; le bréviaire du lettré élaboré par la culture roumaine de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle a pour glossaires la peinture et l'architecture brancovanes. Pour la période des Lumières, l'appel aux œuvres de Bach, Haendel et Mozart est indispensable si l'on veut comprendre les transformations intervenues non seulement dans le goût artistique, mais dans la pensée et la sensibilité des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle aussi. Et celui qui désire connaître le processus entraînant la désagrégation du modèle d'humanité à prétention universelle qu'a été l'*honnête homme* ou le *gentleman*, à l'époque du romantisme, doit s'adresser

<sup>17</sup> Des détails dans notre article *Vie des hommes et vie des œuvres dans la société roumaine (1650 — 1848)*. *Contacts culturels et structures mentales*, « Revue des études sud-est européennes », 1972, 2, p. 393 — 410.

tout naturellement aux œuvres de Victor Hugo, Pouchkine ou Byron, mais à celles de Delacroix et de William Blake également.

Il n'est pas moins vrai que les témoignages n'ont pu percer tous à travers les temps et de ce fait l'effort de restitution n'aboutira parfois qu'à des résultats partiels. Ce sont notamment les témoignages oraux, révélateurs de la pensée et de la sensibilité des masses ayant agi sur l'histoire, qui se dérobent souvent aux classifications chronologiques ; néanmoins, on ne peut les écarter du répertoire documentaire, en nous bornant à reconstituer la mentalité populaire sur le seul fondement des livres, qui ont vulgarisé le mode de pensée seigneuriale ou des philosophes. De même, les représentations théâtrales, qui ont eu au XIX<sup>e</sup> siècle un rôle décisif dans la vie des sociétés, ne peuvent plus être récupérées ; qui pourra nous rendre non seulement la voix mais aussi le mouvement scénique d'Ellen Terry, de Frédérique Lemaître ou d'Aristizza Romanescu ? Les films ont, de toute évidence, une situation privilégiée. Toutefois, ce qui importe c'est de ne point perdre de vue l'alternance et la conjugaison des témoignages, pour réduire la vie mentale simplement à ce que l'écriture nous offre à travers les temps, car, ainsi que Francastel en fait la remarque pertinente, « il est évident que l'homme vit grâce à ses yeux et à ses oreilles, autant que par la parole. La parole est l'un de ses modes d'expression, le plus en usage, le plus répandu. Nous subissons les effets d'une crise due à la place exagérée que le texte écrit a tenu dans la formation générale des générations récentes. Et j'insiste sur le fait que cette situation est, à la bien considérer, récente et qu'elle fausse notre jugement sur les modes de penser et d'agir des sociétés anciennes »<sup>18</sup>.

En se concentrant sur la totalité du cadre de l'expression, l'histoire culturelle peut maintenant aboutir au résultat préfiguré par ses initiateurs : la restitution des civilisations de jadis et de la vie intellectuelle des temps révolus au profit de ceux qui, dans des nouvelles conditions de l'existence, s'efforcent de dresser le bilan des réalisations humaines. Et l'appel constant à la recherche interdisciplinaire la rend à même de saisir, à la confluence des fascicules de lumière projetés sur les ténèbres qui suivent nos pas, l'image des hommes ayant vécu dans les villes et villages des territoires dont la configuration humaine n'a jamais cessé de se modifier.

« Une discrimination des faits historiques est nécessaire » quand l'objet de notre attention est constitué par toute une aire de civilisation ; « les recherches consacrées au Sud-Est européen, abandonnant à d'autres disciplines le particulier (l'histoire événementielle, en l'occurrence), vont s'aiguiller de plus en plus vers le général, le structural, le social, le culturel »<sup>19</sup>. Mais on ne pourra saisir la donnée générale qu'après avoir discerné le particulier dans ses relations avec le général. Par une comparaison soutenue, aspirant à découvrir comment se sont constitués les systèmes des valeurs dans chaque société ; sur la piste tracée par la capacité d'assimilation et par la force de pénétration des influences. Influences-réceptions, enregistrement d'une avance ou notation d'un décalage — ce sont les premiers rapports, qui seront approfondis grâce à l'analyse du rythme

<sup>18</sup> Pierre Francastel, *op. cit.*, p. 101—102.

<sup>19</sup> Denis Zakythinos, *État actuel des études du Sud-Est européen*, « Bulletin de l'AIÉSEE », 8, 1970, 1—2, p. 43.

des contacts culturels ; à l'intérieur de ce rythme, la quête ou la résistance deviendront manifestes, marquant ainsi des disponibilités et des disparités. A cause du rythme ? Si nous répondrions par l'affirmatif, ce serait s'incliner avec soumission devant le Temps. C'est pourquoi, convergences et divergences nous conduiront vers une nouvelle interprétation des structures mentales qui se reflètent dans l'écriture, le langage figuratif et l'oralité ; des structures qui se cristallisent dans le modèle culturel qu'une société s'est proposé. Ce modèle s'insère dans le courant général du processus culturel ; reconsidéré de ce point de vue, il gagne ses significations profondément ou généralement humaines. De cette manière, dans sa tentative de saisir le tout, la recherche comparée et interdisciplinaire pourra éviter le danger de la généralisation d'un fragment : découvert en Europe — en Occident, dans le Sud-Est ou dans le Nord — dans des zones exemplaires, qui brillent à des distances sidérales dans la voûte claire d'un ciel d'hiver.

Les distances et les décalages sont des termes voués à perpétrer la généralisation du fragment. De ce fragment qui apparaît si séduisant dans la série des chefs d'œuvres littéraires, dans les séries des événements qui semblent vouloir révéler un devenir, dans les hauts faits d'une classe ou d'un groupe qui monte vers les sommets sublimes, dans toute création élaborée par une société ou un groupe de sociétés. Du fragment que l'histoire globale est en mesure de dépasser ; cette histoire globale qui restitue la vie culturelle des sociétés constituant la communauté humaine et qui retrouve, dans les modèles culturels, les éléments susceptibles de rendre compte de l'universalité à laquelle ils ont aspiré et qui a défini leurs contours. Une histoire globale ancrée dans la vie, qui s'attache à l'étude des témoignages non pas en tant que témoignages en soi — ce qui leur offrirait la possibilité de devenir des fragments — mais comme témoignages humains.

Pour redécouvrir les hommes il n'y a pas autre chose à faire que de les chercher, avec application, avec courage — comme le disait Nicolae Iorga en 1933 à propos de l'avenir des études byzantines. Il est nécessaire, disait-il, d'avoir la précision et la patience du « compulseur des manuscrits, afin de dégager d'une telle activité le bon texte, celui sur lequel on peut se fonder. Mais, ensuite, il ne faut pas s'arrêter là et avoir le courage d'humaniser l'histoire de Byzance »<sup>20</sup>.

Une telle humanisation de l'histoire pourrait être réalisée en tout premier lieu par une équipe dans le genre de celle qui poursuit la rédaction de « l'histoire intégrale de la société, avec ses expressions économiques et politiques, littéraires et artistiques », — œuvre qu'on serait en droit d'espérer comme un couronnement des recherches conjuguées des spécialistes du Sud-Est européen<sup>21</sup>. L'orientation interdisciplinaire et comparatiste de la recherche individuelle pourront lui fournir également leur apport. Dans cette synthèse, le patrimoine de la culture universelle est susceptible de gagner d'autres dimensions et de mieux refléter la variété des expériences intellectuelles, ainsi que leur caractère dynamique, qui est le caractère même de la vie humaine.

<sup>20</sup> Nicolae Iorga, *Viitorul studiilor bizantine în Sinteza bizantină*, recueil soigné par Dan Zamfirescu. Bucarest, Editura Minerva, 1972, p. 156—157.

<sup>21</sup> Mihai Berza, *Exposé . . . in Actes de la première réunion de la Commission d'Histoire des Idées dans le Sud-Est de l'Europe*, « Bulletin de l'AIIESEE », 4, 1966, 1—2, p. 15.

# LIVRES ROUMAINS À LISTES DE SOUSCRIPTEURS

(PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)

CĂTĂLINA VELCULESCU et  
VICTOR GEORGE VELCULESCU

## 1. INTRODUCTION

La présente étude a pour point de départ les listes de souscripteurs annexées à certains livres roumains parus au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle\*. Les personnes inscrites sur ces listes avaient versé à l'avance à l'auteur la contre-valeur d'un certain nombre d'exemplaires, justement pour faciliter la parution de l'ouvrage. En général, à côté du nom sont mentionnés la localité où le souscripteur réside, sa profession ou son rang social, ainsi que le nombre d'exemplaires qu'il a payés. Pour les livres parus dans les provinces sous domination autrichienne, l'énumération des souscripteurs est faite en ordre alphabétique ; dans les Principautés Danubiennes, les listes comprennent d'abord les gens d'Eglise, suivant la hiérarchie ecclésiastique, puis les laïcs, dans l'ordre

---

\* Voir Filip Iliou, *Pour une étude quantitative du public des lecteurs grecs à l'époque des Lumières et de la révolution (1749—1832)*, in *Actes du I<sup>er</sup> Congrès international des Études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, 1967—1969, vol. IV, p. 475—480. Notre étude — commencée avant la parution de l'article susmentionné — aborde l'aspect roumain de la pratique, en usage dans les pays du Sud-Est européen, consistant à aider la publication de certains livres par voie de souscriptions préalables. Aussi a-t-elle sa place tout indiquée dans une série que Filip Iliou lui-même a préconisée.

Pour les lecteurs bulgares, voir l'article de Manio Stoianov — paru avant la communication ci-dessus — *Les « syndromites » bulgares de livres grecs au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, « *Byzantinische-neugriechische Jahrbucher* », Athènes, 19, 1966, p. 373—406, ainsi que les observations critiques du compte rendu de C. Papacostea-Danielopolu dans « *RÉ-SEE* », VI, 1968, n<sup>o</sup> 4, p. 697—699.

Pour les lecteurs grecs, cf. C. Papacostea-Danielopolu, *Les lectures grecques dans les Principautés Roumaines après 1821*, « *Balkan-Studies* », 11, 1970, n<sup>o</sup> 1, p. 153—168.

de leurs rangs sociaux ou sans ordre aucun ; l'ordre alphabétique ne sera adopté que plus tard.

Pour la période 1815—1853, nous avons trouvé des listes de souscripteurs dans 26 livres (dont l'un en deux volumes parus à des dates différentes). Au total, nous avons enregistré 6938 souscripteurs ayant payé 12.203 volumes.

Le premier objet de nos recherches a été de déterminer le nombre de volumes souscrits d'un certain livre, ou à une certaine époque, ou par une certaine catégorie socio-professionnelle ; à un second échelon, nous avons calculé le nombre de volumes souscrits par une certaine catégorie de personnes à une certaine époque ou, à un degré supérieur de complexité, le nombre de volumes souscrits par une certaine catégorie socio-professionnelle à une certaine époque et pour un certain genre de livre.

L'époque ou la profession, ou l'époque et la profession, ou l'époque, la profession et le genre de livre sont les *conjonctures* dans lesquelles nous examinons la répartition des livres. Ces répartitions une fois calculées, nous essayons d'établir à partir d'elles des *corrélations* (par exemple, la corrélation entre tel livre et telle catégorie de souscripteurs) dont le champ sera ensuite agrandi par l'interprétation.

Dans les pages qui suivent, nous définirons d'abord les notions utilisées et nous exposerons la méthode de travail suivie, en justifiant celle-ci et en précisant ses limites d'application. Le paragraphe suivant sera consacré à la description du matériel, à sa classification, à ses corrélations et aux conjonctures effectivement analysées. Nous présenterons ensuite les résultats obtenus et leur interprétation. Enfin, un dernier chapitre comprendra nos conclusions et quelques indications sur les voies à suivre dans les recherches ultérieures.

## 2. DÉFINITIONS ET MÉTHODE

Pour les besoins de l'analyse, tout le matériel dont nous avons disposé a été passé sur des fiches, chaque fiche correspondant à un souscripteur et indiquant : à quel livre il a souscrit, d'où il est, quelle est sa profession et combien d'exemplaires il a payés. Une fiche peut comprendre plusieurs souscripteurs au cas où le livre, le lieu et la profession sont les mêmes. Voici un exemple typique de fiche :

EROTOCRITUL \* CRAÏOVA \* NOTAIRE \* 6 \* 2

ce qui signifie que deux notaires de Craïova ont souscrit à six volumes de l'ouvrage *Erotocritul*.

Comme on peut voir, une fiche contient cinq informations explicites distinctes. Mais de fait, comme nous le verrons plus en détail par la suite, elle comprend aussi quatre informations implicites qui découlent de la lecture même de la fiche, à savoir : le genre et l'époque de parution du livre, la région où se trouve la localité et une catégorie plus large où est englobée l'occupation du souscripteur, que nous nommerons « position sociale ».

Nous nommons « *attribut* » d'une fiche toute *spécification de livre, genre, époque, région, localité, position sociale et occupation* apparaissant



sur une fiche. *Un seul attribut ou une série d'attributs définissent une conjoncture.*

Une fiche fournit effectivement neuf informations : les sept attributs, plus le nombre de volumes et celui des souscripteurs. Les 1319 fiches établies représentent par conséquent un total de 11.871 informations — dont la systématisation et l'analyse ont rendu nécessaire l'emploi d'un ordinateur.

Le programme, écrit dans une variante évoluée du langage FORTRAN, appropriée à l'ordinateur IBM/360, est décrit sommairement ci-dessous dans le seul but de définir les opérations effectuées et de préciser la méthode de travail.

Le tableau 1 reproduit quelques fiches fictives semblables à celles lues par l'ordinateur. Une fois le matériel introduit, on effectue la première opération, consistant à sélectionner tous les attributs distincts enregistrés. Autrement dit, dans le tableau 1, la colonne « livre » comprend 1319 éléments, mais comme les titres se répètent, le nombre d'ouvrages distincts n'est en fait que de 26 ; de même, on constate qu'il a existé 84 localités différentes, ou bien 55 occupations.

Tableau 1

livre	genre	époque	région	localité	état social	occupation	volumes souscrits	Nombre de souscripteurs
EROT	LIT	10—20	Olténie	Craiova	employé	notaire	6	2
DIREG	PEDAG	30—40	Munténie	Bucarest	artisan	typographe	1	1
ADGL	LIT	40—50	Munténie	Bucarest	militaire	colonel	2	1
EROT	LIT	10—20	Moldavie	Jassy	boyard	„spătar”	10	1
.	.	.	.	.	.	.	.	.
.	.	.	.	.	.	.	.	.
.	.	.	.	.	.	.	.	.

Nous avons calculé ensuite pour *chaque* conjoncture à *un* attribut, le total des livres souscrits, le total des souscripteurs et le rapport entre ces deux chiffres \*. Ainsi, pour *Adoleshia*, 421 exemplaires ont été souscrits par 159 souscripteurs, le rapport *total des volumes / total des souscripteurs* étant de 2,65. De même, dans la plaine de la Tisa, 389 volumes ont été souscrits par 294 souscripteurs, soit un rapport de 1,32.

Cette étape une fois franchie, nous avons calculé le nombre de volumes, celui des souscripteurs et le rapport entre ces deux valeurs dans une conjoncture à *deux* attributs. Par exemple, durant la période 1820—1830 (premier attribut), les boyards (second attribut) ont souscrit 461 volumes commandés par 165 souscripteurs, soit un rapport de 2,79. Afin de pouvoir comparer le spectre de répartition du second attribut en fonction des variations du premier, il est utile d'introduire le quotient *nombre de volumes dans le cadre de la conjoncture / nombre de volumes totalisés par le premier attribut*, que nous nommerons *rapport corrélatif*. Un exemple

\* Voir p. 210.

éclaircira tout de suite les choses. Durant la période 1840—1850, les boyards ont souscrit à 897 volumes. On pourrait, en se référant à l'exemple précédent, croire que la part des boyards par rapport aux autres positions sociales a doublé. Or, il n'en est rien, car dans la première époque le total des volumes souscrits a été de 1752, alors que dans la seconde il a été de 4521. D'où il résulte que les boyards ont souscrit à 26,3 % du total dans la première époque, contre  $897/4521 = 19,9\%$  dans la seconde. En d'autres termes, les boyards ont, par rapport à d'autres catégories sociales, moins souscrit durant la période 1840—1850 que durant la période 1820—1830.

Enfin dans une troisième étape, nous avons calculé le nombre des volumes, celui des souscripteurs et le rapport de ceux-ci dans le cas d'une conjoncture à trois attributs : par exemple, pour une époque et une région données, la répartition des souscripteurs par occupations. Tout comme dans les conjonctures à deux attributs, nous pouvons décider de comparer la répartition du troisième attribut en fonction des variations du premier, du second ou des deux premiers. Ces comparaisons sont possibles à l'aide d'un rapport réel adéquat, soit pour le premier attribut, soit pour le deuxième, soit pour leur produit.

Il serait possible, théoriquement, d'établir des conjonctures d'une complexité encore plus grande, mais leur signification ne gagnerait pas en intérêt pour autant, car elle ressort implicitement des conjonctures précédentes. En outre, leur valeur interprétative devient incertaine, parce que, dans la réalisation de conjonctures simultanées, plus le nombre des attributs augmente, plus celui des données matérielles correspondantes diminue, au détriment de la certitude statistique. Nous tenons à souligner que, dans cette étude, nous nous sommes limités à l'interprétation des données présentant un volume statistique suffisant. De même, nous avons pris des précautions spéciales — sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre ici — pour savoir quand et dans quelles limites une donnée est significative.

### 3. DESCRIPTION DU CORPUS. CRITÈRES DE CLASSIFICATION. CORRÉLATIONS ET CONJONCTURES ANALYSÉES

**Livres pris en considération,** Ainsi que nous l'avons déjà montré, notre étude a porté sur les listes de souscriptions de 26 livres (dont l'un en deux volumes parus à des dates différentes et avec deux listes distinctes de souscripteurs).

Nous n'avons pris en considération que les livres roumains parus avec des listes nominales de souscripteurs.

Nous n'avons compris dans notre étude ni les périodiques, ni les livres en langue étrangère, même avec souscripteurs des Principautés Roumaines et parus sur le territoire de la Roumanie, ni les livres en langue roumaine dont les souscripteurs ne sont déclarés que numériquement.

Nous n'avons pas tenu compte non plus des livres qui, après avoir fait appel aux souscripteurs, n'ont pas paru ; la comparaison entre ceux-ci et les livres parus, qui est des plus intéressantes, fera l'objet d'une étude ultérieure.

Nous n'avons pas établi non plus de comparaison entre les livres à souscripteurs et ceux sans souscripteurs. Cette étude comparative, qui ferait connaître la proportion des livres à souscripteurs par rapport au total des ouvrages parus au cours de l'époque envisagée, serait certainement utile, mais elle se heurte à des difficultés dues à l'absence d'une bibliographie complète pour les livres postérieurs à 1830.

A noter que, pour certains livres du moins, le tirage était supérieur au nombre des volumes souscrits.

Etant donné l'absence d'une *Bibliographie* exhaustive des livres roumains parus après 1830, comme celle qui existe pour la période antérieure, où est mentionnée la présence ou l'absence des listes de souscripteurs, il se pourrait qu'un certain nombre de livres aient échappé à nos investigations. Soulignons que toute communication à ce sujet sera la bienvenue.

**L'attribut genre.** Les 26 livres ont été répartis en 4 grandes catégories : 1. *Œuvres littéraires* ; 2. *Livres scientifiques et manuels* ; 3. *Philosophie — pédagogie — morale* ; 4. *Théologie* \*.

La classification ci-dessus peut, assurément, prêter aux discussions. La moins homogène des quatre catégories est la *théologie*. On y relève en premier lieu l'absence de livres liturgiques : ceux-ci ayant leur clientèle attirée, point n'était besoin de recourir aux souscriptions. D'autre part, ce genre est celui dont le contenu s'est le plus modifié avec le temps : si durant la première période il s'agit de commentaires sur des thèmes religieux, aux époques ultérieures on trouve soit des recueils de noëls, c'est-à-dire des ouvrages se situant aux limites du folklore, soit des ouvrages de musique ou d'histoire religieuse, donc d'une plus vaste portée culturelle.

Les *livres scientifiques* ont été groupés avec les *manuels* parce que, en l'occurrence, pour le début du XIX<sup>e</sup> siècle, la distinction entre ces deux catégories est le plus souvent impossible. Il va de même pour le groupe *philosophie — pédagogie — morale*. Non seulement la *pédagogie* et la *morale* se confondent en grande mesure, mais même les ouvrages de *philosophie* ont été transposés en roumain, ainsi que le proclament leurs traducteurs, dans le même but de moralisation.

**L'attribut époque.** Le premier volume possédant une liste nominale de souscripteurs a paru en 1815, le dernier qui soit compris dans notre étude date de 1853. Pour des nécessités techniques et sur la base de la division en périodes de la littérature roumaine plus ou moins généralement acceptée, nous avons établi les étapes (périodes ou époques) comme suit : I — jusqu'en 1820 ; II — 1820—1829 ; III — 1830—1839 ; IV — après 1839\*\*.

**L'attribut position sociale.** Les souscripteurs font partie de couches sociales diverses et ont des professions variées. Le matériel enregistré a imposé la répartition suivante \*\*\* : 1 — gens d'Eglise ;

\* Voir Annexe 1.

\*\* Voir Annexe 2.

\*\*\* Voir Annexe 3.

2 — artisans et marchands ; 3 — employés ; 4 — occupations diverses ou qualificatifs sociaux d'ordre non intellectuel (économe, agriculteur, éleveur de moutons, fermier, administrateur, « hadji », « kyr ») ; 5 — personnes à situation sociale ou professionnelle non déclarée ; 6 — le monde de l'enseignement (enseignants, étudiants, élèves, etc.) ; 7 — libraires ; 7' — intellectuels ; 8 — militaires ; 9 — personnes pourvues de rangs ; 10 — lectrices.

Ainsi qu'il apparaît au premier coup d'œil, cette classification ne comporte pas un seul critère, mais deux ou trois, ce qui constitue un défaut sérieux, mais inévitable, parce que le matériel étudié n'offre pas des informations suffisantes pour l'application d'un seul critère. Ainsi, si nous avons essayé d'établir une classification à partir du métier ou de l'occupation des lecteurs, nous ne serions arrivé à rien, car les listes ne mentionnent presque jamais de quoi s'occupaient les dizaines de « medelniceri », « serdari », « paharnici », etc. cités. Si, en revanche, nous avons négligé l'occupation pour tenter une classification basée sur le rang des souscripteurs, la plupart de ceux-ci se seraient trouvés dans la catégorie des « personnes sans rang » et les autres informations à leur sujet seraient restées en dehors de l'enquête. La classification adoptée possède, par conséquent, deux critères fondamentaux : le rang et l'occupation. En dehors de ces critères, nous avons constitué aussi les catégories suivantes : le public féminin (voir l'exposé des motifs p. 216), les gens d'Eglise (en tant que représentant une certaine mentalité) et les personnes à occupations diverses non intellectuelles (où nous avons groupé des occupations ou des déterminations sociales hétérogènes parce que, prises chacune séparément, le résultat aurait été dépourvu de signification vu le nombre réduit des individus). Mentionnons que ces positions sociales comportent des subdivisions qui permettent un examen nuancé de leur comportement à travers le temps. Mais dans la présente étude nous ne nous référerons qu'aux dix grandes catégories énumérées ci-dessus, pour aborder des questions de détail une fois définie l'attitude de celles-ci.

**Le rapport** entre le nombre de volumes souscrits d'un certain livre et le nombre de souscripteurs est d'une importance particulière. En effet, en admettant que chaque souscripteur achète un volume pour le lire, il est permis de supposer que les autres volumes auxquels il a souscrit sont destinés à être transmis à d'autres personnes. Un tel souscripteur est donc non seulement lecteur, mais aussi diffuseur de livres. Le rapport des volumes souscrits par une certaine catégorie de personnes et le nombre de souscripteurs de cette catégorie montre le rôle joué par cette catégorie en tant que *foyer de diffusion* de la culture ou la portée de son *action de mécénat*.

**Corrélations.** Le phénomène de la souscription qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, consiste dans le paiement anticipé d'un certain nombre d'exemplaires d'un livre, apparaît dans la vie culturelle roumaine au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, la publication d'un livre dépendait le plus souvent de la protection de quelque important personnage, qui assumait les dépenses de l'impression et de la diffusion. Le passage de la publication d'un livre par la bienveillance d'un mécène à celle de sa publication

avec l'aide d'un nombreux public est le signe d'un commencement de démocratisation d'un acte culturel fondamental : la subvention des publications.

Les listes de souscripteurs mentionnant le nom des personnes, leur situation sociale et la localité où ils résident permettent de calculer la répartition des volumes non seulement dans une série de conjonctures simples, mais aussi dans une série de conjonctures à deux ou à trois attributs. Le volume de la présente étude ne nous permettant pas d'analyser tous ces cas, nous nous limiterons aux corrélations en rapport avec la répartition des volumes dans les conjonctures suivantes : 1) époque ; 2) époque — position sociale ; 3) époque — genre ; 4) époque — genre — position sociale.

Une dernière précision : le calcul des répartitions, qui a été réalisé et *ne pouvait être réalisé que par un ordinateur*, ne fournit que la matière première pour l'établissement des corrélations qui suivent.

**Caractère spécifique du corpus.** Il serait tout aussi hasardé d'affirmer catégoriquement que telle couche sociale impose tel livre que de dire que l'auteur, par son livre, ne s'adresse qu'à une certaine couche sociale. De fait, la souscription est un phénomène produit par la rencontre de deux réalités contradictoires. D'une part, les listes de souscripteurs étaient le fait de livres dont la diffusion paraissait difficile faute d'un public certain et dont les auteurs ne pouvaient s'exposer à une perte matérielle ; d'autre part, s'inscrivaient sur ces listes ceux intéressés par un certain livre. Celles-ci se trouvaient, par conséquent, à l'intersection du manque d'intérêt craint par l'auteur et de l'intérêt qu'il suscitait. Les auteurs commençaient à dresser les listes de souscripteurs, sauf de rares exceptions, au moment où le livre était prêt à entrer sous presse. Ce n'est donc pas le public qui demandait le livre, mais l'auteur qui le lui offrait. Et ce qu'il lui offrait, ce n'était pas un livre qui fût *d'évidence* au goût du public, mais une œuvre dépassant les connaissances ou les limites de la perception esthétique de ses éventuels lecteurs. Par ces caractères, les livres à souscripteurs et lesdits souscripteurs occupent une place spécifique dans la configuration culturelle du temps. Aussi, en transférant sur les phénomènes culturels du temps les conclusions de notre étude, faut-il user de la plus grande prudence.

**Difficultés dans l'interprétation du matériel.** L'examen de l'attitude des différentes couches sociales dans le problème qui nous occupe se heurte à plusieurs difficultés majeures :

Si un lecteur occupant une certaine position sociale souscrit à plusieurs exemplaires d'un livre, nous ignorons dans quels milieux pénètrent les volumes qu'il a diffusés. Il est à supposer que, abstraction faite des libraires, des bibliothèques et des actions de mécénat, ces milieux sont proches de celui du souscripteur. Quand nous nous référons à l'évaluation du rôle de tel ou tel métier dans l'achat d'un certain genre de livre, nous nous référons de fait au nombre de volumes achetés par tous les souscripteurs de cette catégorie. Mais la signification du rapport entre le nombre de volumes et le nombre des souscripteurs, c'est-à-dire l'importance du métier en question comme facteur de diffusion, est un tout autre problème.

Une autre difficulté vient du fait que, aux différentes époques envisagées, les différents genres de livres ne sont pas représentés par un seul ouvrage, de sorte que l'intérêt ou le manque d'intérêt d'une classe sociale pour tel ou tel genre, à une certaine époque, peut être déterminé non par le genre en soi, mais par le contenu propre d'un certain ouvrage. Dans cette étude nous avons toujours eu en vue l'ensemble des livres d'un certain genre ; dans une étude ultérieure nous nous occuperons de la composition sociale des souscripteurs pour chaque livre à part.

La troisième difficulté enfin — et la plus grave — se rattache à l'intérêt qu'il y aurait à comparer le nombre de souscripteurs d'une certaine classe sociale à tel ou tel livre avec le nombre total des personnes faisant partie de ladite classe, ainsi qu'avec le nombre des personnes appartenant aux autres classes sociales envisagées. Une telle comparaison permettrait d'établir le pourcentage des souscripteurs d'une certaine classe pour un certain genre de livre. Malheureusement une telle opération est impossible sans un recensement de la population pour chacune des quatre périodes prises en considération et pour les trois provinces roumaines, ce qui n'existe pas.

#### 4. RÉSULTATS OBTENUS ET LEUR INTERPRÉTATION

##### **Répartition des volumes dans la conjoncture époque. Corrélations.**

Si l'on examine par époques le nombre de volumes de tous les genres auxquels ont souscrit toutes les catégories sociales, on constate que depuis la première période jusqu'à la quatrième et dernière il y a une progression continue, exception faite de la seconde période (1820—1829), caractérisée par une situation agitée et instable. En revanche, la troisième période (1830—1839) se présente comme une période florissante non seulement par le grand nombre de volumes (nombre qui sera dépassé dans la période suivante), mais aussi par l'équilibre établi entre les différentes couches sociales\*.

**Distribution des volumes dans la conjoncture position sociale — époque. Corrélations.** Le comportement des différentes couches sociales varie à travers le temps. Voici, en résumé, les principales modifications constatées.

Au cours de la première période (*avant 1820*), la principale catégorie de souscripteurs est constituée par les gens d'Église, suivis par le monde de l'enseignement.

Au cours de la deuxième période (1820—1829), l'importance des gens d'Église baisse en faveur des personnes occupant un rang (qui sont en hausse par rapport à la période précédente) et de l'enseignement.

La troisième période (1830—1839) est caractérisée par l'ascension des personnes sans profession déclarée, des marchands et des artisans, des employés et des personnes à occupations non intellectuelles, mais aussi des intellectuels. Il y a un nivellement des catégories sociales, les gens

---

\* Voir Annexe 2.

d'Eglise — qui continuent à détenir la première place — étant en baisse et les catégories suivantes — enseignement et personnes pourvues de rangs — étant rejointes par les autres.

La quatrième période (*après 1839*) est celle de l'explosion des groupes de personnes sans profession déclarée, qui prennent le dessus sur les gens d'Eglise et sur les personnes pourvues de rangs (en hausse pourtant par rapport à la période précédente), tandis que toutes les autres catégories accusent une diminution d'importance.

La catégorie des gens sans profession déclarée comprend des personnes fort différentes : les uns ne déclarent pas leur situation sociale parce qu'elle n'est pas brillante, les autres par modestie. On relève parfois la même personne parmi les porteurs de rangs pour un livre et parmi ceux sans position sociale définie, pour un autre. Cette dernière catégorie pourrait être considérée comme un élément perturbateur dans l'interprétation des données enregistrées, mais elle est en même temps une catégorie qui reflète cette réalité : qu'avec le temps ces souscripteurs-là achètent un livre pour le lire et non pas pour la satisfaction de voir leur nom et leur rang imprimé sur les listes de souscription. Les variations d'importance d'une certaine catégorie sociale à des époques différentes doit être interprétée en fonction de l'évolution par genres et par provinces des livres à souscripteurs.

**Distribution des volumes dans la conjoncture genre — époque. Corrélations.** Si les genres de livres, tels qu'ils ont été définis plus haut, sont soumis à un examen quantitatif au cours des quatre périodes, on constate — comme il fallait d'ailleurs s'y attendre — que leur diffusion varie proportionnellement suivant les époques.

Les livres de *littérature* à listes de souscripteurs n'apparaissent qu'à *partir de 1829* et dès le début on les achetait plutôt pour les lire que pour les diffuser. *Après 1839*, leur nombre augmente brusquement, dans la proportion de 400 % environ, avec la tendance de plus en plus marquée d'être diffusés directement et non par l'entremise des lecteurs (voir p. 210).

Les *livres scientifiques et les manuels* sont 2,5 fois plus demandés en *1820—1829* qu'*avant 1820*. Leur nombre continue à augmenter au cours de la période *1830—1839*, quand ils sont serrés de près par les livres de *philosophie — pédagogie — morale*.

*Avant 1820*, les ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale* sont les plus demandés et c'est à cette époque que leur pourcentage est le plus important. En *1820—1829*, ils diminuent autant comme nombre que comme importance. En *1830—1839*, bien que leur nombre dépasse le chiffre de la première période, leur pourcentage diminue.

*Après 1839*, on constate la diminution brusque aussi bien des ouvrages *scientifiques et des manuels* que des ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale*, effet de la préférence désormais de la majorité des lecteurs pour les œuvres de *littérature*, qui est du reste attestée par des témoignages directs du temps. Il y aura dorénavant un public spécialisé pour les deux genres ci-dessus.

En conclusion, l'analyse des préférences des souscripteurs de livres pour les différents genres montre qu'avec le temps la suprématie a passé

des livres scientifiques et des manuels et des ouvrages de philosophie — pédagogie — morale aux œuvres de littérature, cependant que les livres de théologie, dont le caractère se modifie (voir p. 209), se placent également en tête.

**Répartition des volumes dans la conjoncture époque — genre — position sociale. Corrélations.** Nous passerons rapidement en revue, pour chaque catégorie sociale à part :

a) comment celles-ci se comportent, à chacune des quatre époques, en ce qui concerne tous les genres publiés ;

b) comment elles se comportent, au cours des mêmes époques, en ce qui concerne le même genre ;

c) quels sont les genres qu'elles préfèrent et à quelle époque ; quels sont les genres qu'elles ignorent. Nous analyserons à une autre occasion le rôle joué par chaque couche sociale dans la diffusion à travers le temps de certains genres et, pour chaque genre, quels sont les groupes socio-professionnels qui le préfèrent aux différentes époques.

Nous présentons ensuite seulement un court résumé des résultats obtenus.

Les gens d'Église jouent, durant la première période, le rôle principal dans la publication des livres de théologie. Aucune autre couche sociale, à aucune époque, ne souscrit dans la même mesure à un genre quel qu'il soit, à l'exception des boyards en ce qui concerne les livres de philosophie durant la deuxième période. Au second rang des préférences des gens d'Église, on note les livres scientifiques et les manuels en 1820—1829 et au troisième rang à la première époque les livres de philosophie — pédagogie — morale. C'est aux œuvres de littérature qu'ils accordent le moins d'importance. Ainsi donc, l'Église est intéressée en premier lieu, ainsi qu'il est normal, par la théologie, mais elle joue toutefois un rôle important dans l'achat des ouvrages scientifiques et des manuels, ainsi que des ouvrages de philosophie — pédagogie — morale. Pendant les deux premières époques elle constitue un facteur important dans le processus de souscription, mais ce rôle décroît au cours des époques suivantes et cela pour deux raisons : parce que entre-temps d'autres catégories sociales se sont élevées et parce que l'on publie surtout un genre de livres qui ne l'intéresse pas spécialement (littérature) ou, dans les genres auxquels elle est habituée, des ouvrages sans grand intérêt.

**Personnes sans occupation ou situation sociale déclarée.** Ces personnes qui, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, sont discrètes soit parce que leur situation sociale n'est pas brillante, soit pour n'avoir pas l'air de se vanter de leurs titres (donc l'élément plébéien et celui à tendances démocratiques), souscrit surtout aux livres de science et aux manuels durant la première période (avant 1820), aux œuvres littéraires après 1839, puis à la théologie, représentée par un recueil de chants religieux de caractère folklorique, durant la période 1830—1839. La philosophie — pédagogie — morale se situe au dernier rang. Au fil des ans, cette catégorie sociale devait prendre de plus en plus d'importance par rapport aux autres et marquait un double intérêt : pour ce genre nouveau, la littérature, et pour



les livres à contenu nouveau des genres traditionnels. Elle est attirée par le côté littéraire des ouvrages de *théologie*, genre peu goûté en lui-même, ainsi que par les ouvrages de la catégorie *philosophie — pédagogie — morale* renfermant des conseils sur la manière de se comporter dans le monde.

Les personnes pourvues de rangs manifestent un intérêt particulier pour l'achat des livres de *philosophie* durant la deuxième période, intérêt qui dépasse celui de toute autre catégorie sociale, à n'importe quelle époque et pour n'importe quel genre, à l'exception de l'intérêt des gens d'Église pour les livres de *théologie* durant la première période. Suivent en ordre d'importance les *ouvrages scientifiques et les manuels* en 1820—1829, puis la *littérature* après 1839, à laquelle ils accordent pratiquement le même intérêt qu'à la *théologie* pendant la première période. Ainsi donc, les personnes pourvues de rangs, attirées par la *théologie* au début, s'orientent à l'époque suivante vers les livres *scientifiques*, les *manuels* et les ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale*. Après 1829, tout en continuant à être les premiers acheteurs de ces genres, leur prépondérance est moins marquée, d'une part en raison de l'intervention d'autres couches sociales, d'autre part parce que eux-mêmes sont de plus en plus attirés par la *littérature*, dont ils deviennent les principaux adeptes après les personnes sans position sociale ou profession déclarée.

Le monde de l'enseignement se relève surtout comme acheteur de livres de *pédagogie* durant la première période, puis d'*ouvrages scientifiques et de manuels* à l'époque suivante et, à une grande distance, de livres de *théologie* durant la quatrième période. La *littérature* se situe au dernier rang. En général, les personnes faisant partie de l'enseignement n'achètent que les livres qui les intéressent directement du point de vue didactique, qu'il s'agisse de guides *pédagogiques* ou de *manuels*. Au cours des deux premières époques elles jouent un rôle prépondérant dans l'achat de ce genre de livres, mais après 1829 leur rôle diminue en faveur d'autres catégories sociales : gens d'Église, personnes sans occupation déclarée et celles pourvues de rangs.

Les libraires n'apparaissent qu'à l'époque 1830—1839, parmi les souscripteurs à tous les genres de livres, les pourcentages les plus élevés étant atteints par les ouvrages de *théologie*, suivis de près par ceux de *science et les manuels*. À chacune des autres époques, ils n'achètent qu'un genre de livre : ouvrages *pédagogiques* (pour lesquels ils se situent au quatrième rang) durant la première période, livres *scientifiques et manuels* (pour lesquels ils sont les derniers) durant la seconde période, *théologie* après 1839.

Les artisans et les marchands manifestent le plus grand intérêt pour le genre *philosophie — pédagogie — morale* durant la période 1830—1839, suivi, à la même époque, par la *théologie* (représentée, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, par un recueil de chants religieux de caractère folklorique), puis par les ouvrages *scientifiques et les manuels*, la *littérature* se situant au dernier rang. L'époque de la plus grande participation des artisans et marchands à la pratique des souscriptions est la période 1830—1839. Mais ils ne sont à aucun moment les premiers parmi les acheteurs,

pour aucun genre. Ils ne manifestent qu'un très faible intérêt pour la *littérature*, en échange ils sont attirés par les livres de *philosophie* — *pédagogie* — *morale* lorsqu'ils contiennent des indications concrètes sur le comportement recommandé dans la vie sociale, mais non lorsqu'ils abordent des problèmes abstraits. Ils s'intéressent également aux ouvrages d'information scientifique. On les trouve parmi les souscripteurs aux *Dialogues franco-roumains*, mais non parmi ceux au *Dictionnaire allemand-roumain*.

Les employés apparaissent surtout comme amateurs de *livres de science et de manuels* à la seconde époque, puis d'ouvrages de *philosophie* — *pédagogie* — *morale* à la troisième. La *théologie* est au troisième rang durant la quatrième période et la *littérature* au dernier rang. De même que les marchands et les artisans, les employés encouragent la publication d'ouvrages d'instruction générale ou fournissent des règles de conduite sociale. Ils ne sont que peu attirés par la *littérature* et du tout par les discussions *philosophiques*. Ils ne constituent à aucun moment un facteur actif dans le processus de souscription et ne dépassent jamais les derniers rangs parmi les souscripteurs.

Les militaires ont le rôle le plus important comme acheteurs de livres de *littérature* après 1839 et d'ouvrages *théologiques* (voir plus haut le caractère spécial de ceux-ci) durant la troisième période. En général, leur intérêt est réduit à toutes les époques pour tous les autres genres. Pourtant ils sont présents comme souscripteurs à tous les genres durant les deux dernières périodes, après l'institution de la milice nationale.

Les intellectuels ne souscrivent qu'à un petit nombre d'exemplaires, aussi est-il difficile d'établir une échelle de leurs préférences. Mentionnons qu'ils ne souscrivent pas aux livres de *théologie* (c'est à peine à la quatrième époque que, parmi les 2345 souscripteurs à de tels livres, on trouve aussi 4 intellectuels). En revanche, ils se situent au deuxième rang pour l'achat des ouvrages *scientifiques* durant la première période. C'est d'ailleurs le seul genre auquel ils souscrivent à toutes les époques et auquel, à toutes les époques, ils accordent la priorité par rapport aux autres catégories de livres.

**Diverses occupations non intellectuelles.** Le nombre de volumes auxquels ils souscrivent est trop petit pour que leurs préférences puissent être établies. Ils abordent tous les genres, mais n'achètent pas un seul exemplaire des livres de « l'élite ». Ils manifestent un intérêt particulier pour le recueil de chants religieux déjà mentionné.

**Public féminin.** Nous sommes convaincus que les personnes de sexe féminin passées sur les listes de souscripteurs ne sont pas les seules lectrices, mais considérant que le fait d'y être inscrites dévoile une certaine mentalité, nous les avons traitées comme une catégorie à part et ne les avons pas englobées dans les couches dont elles font partie. C'est probablement la catégorie la moins homogène de toutes et nous nous réservons la tâche d'en exposer le comportement par composantes sociales lorsque

nous entreprendrons l'analyse des autres sous-groupes de professions. A noter qu'entre 1820 et 1829 il n'apparaît aucun nom de femme sur les listes de souscripteurs, tandis qu'après 1839 elles sont présentes quel que soit le genre. Leur principal intérêt est pour les livres de *littérature*, durant la période 1830—1839. Elles ne souscrivent pas aux *manuels*, mais elles achètent des livres de *pédagogie*. Les connaissances pratiques les attirent surtout, sans être réfractaires pour autant aux ouvrages d'une tenue plus élevée.

##### 5. VOIES PREVUES POUR LA CONTINUATION DE CETTE ETUDE. CONCLUSIONS

La répartition des volumes dans des conjonctures à un, deux ou trois attributs autres que celles passées en revue ci-dessus (région ; région-genre ; époque-région ; région-position sociale ; région-époque-genre ; époque-région-position sociale, etc.) étant d'ores et déjà calculée, nous poursuivrons notre recherche par l'établissement et l'interprétation de nouvelles corrélations.

Les attributs *position sociale* et *région* comportent des subdivisions (respectivement du type *métier* ou *ville*) dont l'étude quantitative pourra fournir des informations particulièrement intéressantes.

Il faudra de même, pour chacune des situations analysées, prendre en considération le rapport *nombre de volumes / nombre de souscripteurs* (facteur de diffusion), délibérément écarté jusqu'à présent en vue de la simplification de l'exposé.

L'enquête pourrait s'étendre aux livres de langue étrangère ayant parmi leurs souscripteurs des personnes des Principautés Roumaines, aux listes de souscripteurs à des périodiques ou aux livres qui n'ont plus été publiés. De même, une comparaison pourrait être établie entre les livres à souscripteurs et ceux qui ont pu se passer de ceux-ci.

L'ouvrage dont nous venons de faire la succincte présentation démontre que la méthode quantitative utilisée peut aboutir à la découverte d'aspects inédits de l'époque étudiée. Il va de soi que, pour formuler des conclusions générales valables, on devra avoir recours en permanence aux données fournies par l'histoire de la littérature, par l'histoire en général et par la sociologie historique. Le présent article a eu simplement pour but de faire connaître une méthode nouvelle et efficace, non de formuler de telles conclusions.

Les informations de nature quantitative suscitent des problèmes nouveaux, dont l'étude exige une plus ample recherche, mais en même temps elles projettent une lumière nouvelle sur les thèses admises jusqu'à présent en ce qui concerne la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle \*.

\* Les auteurs tiennent à exprimer leur reconnaissance au Pr Gr. Moisil pour l'intérêt et le précieux concours qu'il a bien voulu accorder au présent travail. Ils remercient, de même, les mathématiciens A. Brezuleanu et I. Catona pour leurs utiles indications quant à l'emploi de l'ordinateur, ainsi que le physicien A. Vincenz, qui a contribué substantiellement à l'éclaircissement de la notion de rapport corrélatif tel qu'il est entendu dans cette étude. Enfin, il s'agit de préciser que l'idée de la mise en valeur des listes de souscripteurs leur a été donnée par le Pr Paul Cornea, qui a dirigé et surveillé en permanence cette enquête.

## A N N E X E S

## Annexe 1

Il s'agit d'une énumération arbitraire, déterminée par des nécessités techniques. Ci-dessous, la liste de répartition des volumes par genres (conjonctures à un seul attribut) :

	Volumes		Souscripteurs		Rapport	
1) <i>Scientifiques — manuels</i>	3833		1864		2,06	
	3771	3895	1821	1907	2,02	2,10
2) <i>Théologie</i>	3150		1470		2,14	
	3094	3206	1432	1508	2,11	2,17
3) <i>Philosophie — pédagogie — morale</i>	2817		1729		1,63	
	2764	2870	1687	1771	1,60	1,66
4) <i>Littérature</i>	2403		1875		1,28	
	2354	2452	1832	1918	1,26	1,31

Les données ayant un caractère statistique, on leur a accordé une « marge de sûreté », dont la valeur est inversement proportionnelle au nombre d'exemplaires. Nous ne pouvons aborder ici les procédés qui aboutissent à l'établissement de cette marge. Voici en échange, des exemples pratiques de lecture du tableau :

Dans le genre *philosophie—pédagogie—morale*, on a eu 2817 volumes, avec une marge de sûreté comprise entre 2764 et 2870 volumes ; dans le genre *littérature*, 2403 volumes, avec la marge de sûreté 2354—2458. D'où l'on peut conclure qu'il y a eu un plus grand nombre de souscripteurs pour la *philosophie* que pour la *littérature*, puisque la limite inférieure (2764) de la marge de sûreté de la *philosophie* est plus grande que la limite supérieure (2452) de la *littérature*.

Autre exemple : le nombre de souscripteurs pour les livres de *science* est de 1864, pour les livres de *littérature* de 1875. On ne saurait pourtant affirmer que le genre *littérature* a réuni plus de souscripteurs que le genre *science*, l'écart de 11 étant insignifiant. Mathématiquement, cela résulte du fait que la limite supérieure de la marge de sûreté des livres de *science—manuels* (1907) est comprise dans la marge de sûreté de la *littérature* (1832—1918).

## Annexe 2

Époque	Volumes		Souscripteurs		Rapport	
I (avant 1820)	1831		1053		1,73	
	1728	1874	1021	1085	1,69	1,77
II (1820—1829)	1752		978		1,79	
	1710	1794	947	1009	1,75	1,83
III (1830—1839)	4108		1964		2,09	
	2044	4172	1920	2008	2,06	2,12
IV (après 1839)	4512		2943		1,53	
	4445	4579	2889	2997	1,51	1,56

## Annexe 3

L'énumération initiale a été, évidemment, arbitraire. Nous nous y tenons toutefois, afin de conserver la concordance avec le code du programme FORTRAN. Ci-dessous, le tableau des positions sociales (conjoncture à un attribut), classées en ordre décroissant suivant la répartition des volumes et, en regard, le nombre des souscripteurs et le rapport entre ces deux valeurs :

<i>Position sociale</i>	<i>Volumes</i>		<i>Souscripteurs</i>		<i>Rapport</i>		
1) Gens d'Église	3228		1621			1,99	
	3173	3283	1581	1661	2,02		1,96
2) Personnes sans position sociale déclarée	2486		1930			1,29	
	2436	2536	1886	1974	1,25		1,33
3) Personnes pourvues de rangs	2087		1016			2,05	
	2042	2132	984	1048	2,00		2,10
4) Monde de l'enseignement	1983		1316			1,51	
	1938	2028	1280	1352	1,47		1,54
5) Libraires	731		22			33,2	
	704	758	17	27	32,4		34,0
6) Artisans et marchands	440		350			1,26	
	419	461	331	369	1,70		1,32
7) Employés	342		254			1,35	
	324	360	238	270	1,28		1,42
8) Militaires	283		198			1,43	
	266	300	184	212	1,34		1,52
9) Intellectuels	274		63			4,35	
	258	290	55	71	4,10		4,60
10) Divers métiers non intellectuels	173		65			2,66	
	160	186	57	73	2,46		2,86
11) Public féminin	166		103			1,61	
	153	179	39	113	1,50		1,70

#### Annexe 4

La *corrélation à l'époque* permet des comparaisons dans lesquelles l'attribut époque varie, l'attribut genre demeure constant et l'attribut position sociale peut varier ou demeurer constant.

La *corrélation au genre* permet des comparaisons dans lesquelles l'attribut genre varie ou demeure constant, l'attribut époque demeure constant et l'attribut position sociale peut varier ou demeurer constant.

La *corrélation au genre et à l'époque* permet des comparaisons dans lesquelles l'attribut genre varie, l'attribut époque varie de même, tandis que l'attribut profession — position sociale peut varier ou demeurer constant.

Voici quelques exemples pour ces différents cas :

Par *corrélation à l'époque* on répond à des questions de l'ordre suivant (voir graphique A) :

a) A quelle époque les marchands et artisans (position sociale 2) jouent-ils le rôle le plus important dans l'achat des livres de science et manuels (genre 2), à la I<sup>ère</sup>, la II<sup>e</sup>, la III<sup>e</sup> ou la IV<sup>e</sup> époque ?

b) Quelle est la profession jouant le premier rôle dans l'achat du genre 2 à telle ou telle époque ?

Par *corrélation au genre* on répond à des questions du type suivant (voir graphique B) :

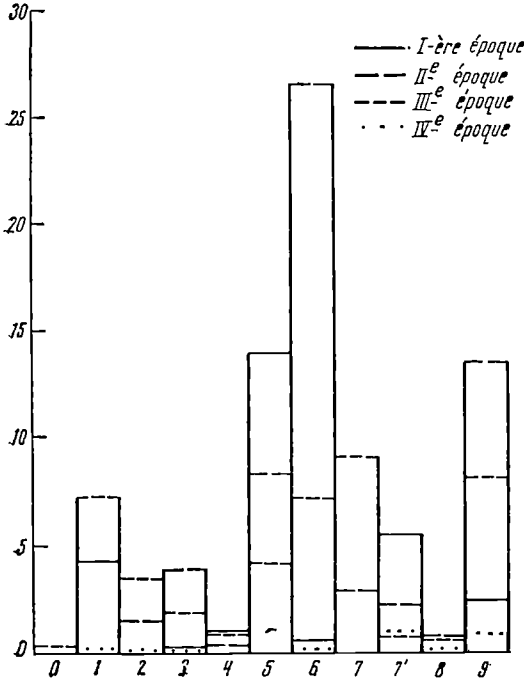
a) Quelle est la catégorie sociale la plus importante dans l'achat des livres de littérature (genre 1) à la III<sup>e</sup> époque (1830—1839) ?

b) Quel genre telle catégorie sociale préfère-t-elle à la III<sup>e</sup> époque ?

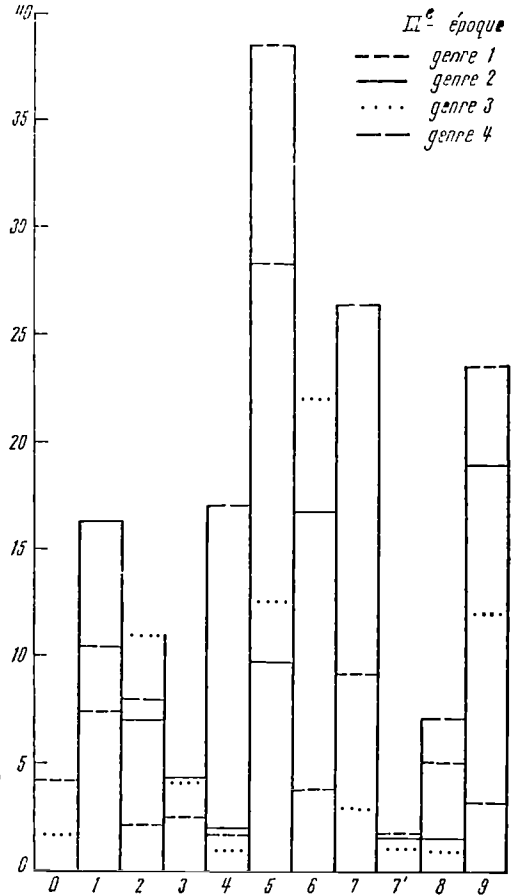
Par corrélation au genre et à l'époque on répond à des questions du type suivant (voir graphique C):

a) Les achats des marchands et artisans sont-ils plus importants pour les livres de science à la II<sup>e</sup> époque ou pour les ouvrages de littérature à la III<sup>e</sup> époque ?

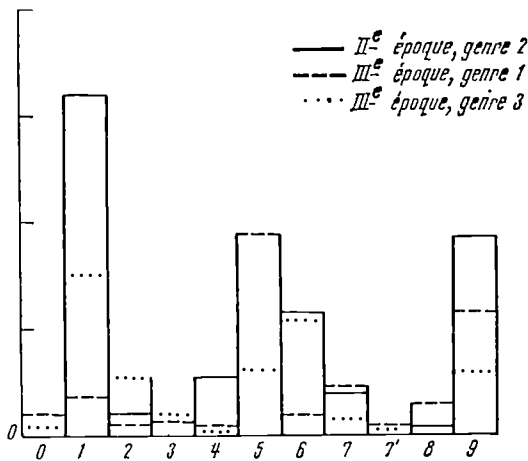
b) Laquelle de ces deux catégories sociales a-t-elle plus d'importance, les marchands et artisans à la II<sup>e</sup> époque pour le genre 2 ou les personnes sans profession déclarée à la III<sup>e</sup> époque pour le genre 3 ?



Graphique A : La corrélation à l'époque pour les livres scientifiques et manuels.



Graphique B : La corrélation au genre pour la III<sup>e</sup> époque.



Graphique C : La corrélation à l'époque et au genre.

## LE DÉBUT DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC DANS LES VILLAGES EN VALACHIE

G. D. ISCRU

L'histoire de l'enseignement public dans les pays roumains a fait l'objet de nombreuses études qui, en ce qui concerne la Valachie, ont surtout été axées sur l'enseignement urbain et sur l'enseignement supérieur<sup>1</sup>. Ces dernières années, de nouvelles données et de nouvelles interprétations sont venues compléter cette histoire, les investigations englobant aussi l'enseignement en milieu rural<sup>2</sup>. Pourtant, il faut remarquer qu'une étude systématique et approfondie de l'enseignement public dans les villages de Valachie fait encore défaut. Soulignons de même que des préoccupations similaires se font jour dans la série de recherches dédiées au Sud-Est européen ; dans cette revue même a paru une intéressante relation sur l'Académie d'Ayvalik<sup>3</sup>. Cependant, pour peu que l'on veuille mettre en relief le rôle de l'enseignement dans la modernisation des cultures sud-est européennes, on ne saura se dispenser de prendre en considération le rôle joué dans ce processus par l'apparition et le développement de l'enseignement organisé dans les villages. Et cela d'autant plus que ces écoles, implantées dans des sociétés éminemment rurales, ont contribué non seulement à l'expansion de la civilisation du livre, mais aussi à la modification des manières de penser traditionnelles. A cet égard, nous estimons que les premières questions qui se posent sont les suivantes : quand ces écoles ont-elles fait leur apparition et comment ont-elles fonctionné ?

---

<sup>1</sup> Voir notamment les ouvrages de date récente : *Istoria învățământului din România. Compendiu*, Editura didactică și pedagogică, Bucarest, 1971, 479 p. ; Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași*, Bucarest, 1971, 328 p.

<sup>2</sup> Nous nous référons principalement aux recherches de Gh. Pârnuță, exposées dans son récent ouvrage *Istoria învățământului și gândirea pedagogică din Țara Românească (secolele XVII—XIX)*, Editura didactică și pedagogică, Bucarest, 1971, 352 p.

<sup>3</sup> Richard Clogg, *Two accounts of the Academy of Ayvalık (Kydonies) in 1818—1819*, RÉSEE, X (1972), 4, p. 633—667.

Seule, pour sûr, une étude comparative pourrait élucider entièrement ces problèmes. Dans les pages qui suivent, nous en avons abordé un aspect particulier, qui vise en même temps à indiquer une voie pour des recherches ultérieures, une voie susceptible de cerner une expérience historique. Et cette expérience historique, nous l'envisageons dans les conditions concrètes qui ont présidé au développement de l'enseignement en milieu rural, dans les conditions économiques et sociales des peuples du Sud-Est européen.

L'enseignement dans les villages n'a pas été une création du capitalisme. Dès la période de décomposition de la féodalité, les contacts d'une intensité accrue du village avec le marché, ceux du paysan, dans le cadre même du village, avec les représentants du nouvel ordre social (par exemple avec les fermiers) et, plus particulièrement, les nécessités actuelles et à venir de la production ont permis à la cause de l'instruction de gagner de plus en plus d'adeptes. Mais, dans plus d'un cas, la lenteur et la difficulté que les paysans ont éprouvé à s'affranchir de la dépendance féodale et à s'adapter au nouveau système de relations de production ont amoindri les résultats des initiatives scolaires dans les villages. Alors, c'est à la ville, à la bourgeoisie en cours de formation et à quelques représentants lucides des classes privilégiées elles-mêmes qu'il est revenu de porter leur attention sur le paysan, en vue de le rendre apte à s'intégrer dans la société moderne. Dans ces conditions-là, la transmission de l'instruction du maître à l'apprenti est entrée dans une forme d'organisation nouvelle : l'apprentissage au couvent ou auprès de quelque magister de village s'est avérée en effet incapable de répondre aux nécessités nouvellement apparues.

Pourtant, la situation générale, assez défavorable encore, a exercé une influence négative sur la diffusion de l'instruction.

En *Serbie*, des efforts particuliers dans ce sens ont été entrepris vers le milieu du siècle dernier, bien que la première loi d'organisation de l'enseignement primaire ne date que de 1882<sup>4</sup>. En *Bulgarie*, l'instruction populaire, notamment l'enseignement rural, se limitait de même aux écoles dues à l'initiative privée ou à des contributions, ainsi qu'aux écoles fonctionnant auprès des églises et des monastères<sup>5</sup>. Un examen dans le temps ou même une présentation statistique des élèves ne sont pas possibles, que nous sachions, dans le stade actuel des recherches. En *Grèce*, avant la libération, la plupart des écoles primaires se trouvaient dans le Péloponnèse et dans les Îles, mais un mouvement d'une certaine ampleur pour l'enseignement populaire, y compris dans les villages, n'a commencé qu'après la conquête de l'indépendance. La loi de 1834 — inspirée, en ce qui concerne l'enseignement primaire, de la loi française — a donné une bonne organisation à l'instruction populaire, mais son application a laissé grandement à désirer. Dans le problème de l'instruction dans les villages, notons, à titre d'exemple, que même en 1881 les villages de Grèce

<sup>4</sup> E. Levasseur, *L'enseignement primaire dans les pays civilisés*, Paris-Nancy, 1897, p. 250. Une étude sur le début de l'enseignement en Serbie a été publiée récemment par Strahinja K. Kostić, *Ausstrahlungen deutscher literarisch-volkstümlicher Aufklärung im sud-slawischen Raum unter besonderer Berücksichtigung des Schulwesens*, dans *Die Aufklärung in ost- und sudosteuropa*, Bohlau Verlag, Köln-Wien, 1972.

<sup>5</sup> M. Ghetchev, *Kilynta outchulichta v Bălgaria. Săzdanie i razprostranenie*, Narodna prosveta, Sofia, 1967.



manquaient d'écoles pour les 2/3 <sup>6</sup>. Une contribution importante, surtout en ce qui concerne les fils de marchands, a été fournie, ainsi qu'il est connu, par les Principautés roumaines en faveur de l'enseignement de langue grecque, et cela même après l'ère des princes phanariotes. Dans les Archives centrales de Bucarest, au fonds du Ministère de l'Instruction, il existe un grand nombre de documents de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle se référant aux écoles grecques de Valachie, de Cerneți à Brăila, y compris des situations scolaires fort détaillées.

Du reste, la situation pénible de l'instruction publique en *Turquie* explique en grande mesure le sort, dans ce domaine, des pays qui ont été sous la domination de l'Empire ottoman. Le hattichérif de Gul-hané (1839) avait édicté, entre autres, d'assez bonnes mesures en matière d'instruction publique et des efforts dans ce domaine, comme dans tant d'autres d'ailleurs, ont été déployés au cours du Tanzimat, mais avec les mêmes mauvais résultats <sup>7</sup>. Bien que l'instruction primaire fût déclarée gratuite et obligatoire (1847), le pourcentage de 1 écolier pour 100 habitants attesté en 1865 montre à quel bas niveau la Turquie se situait en matière d'enseignement <sup>8</sup>.

A la lumière de ce qui précède, les recherches que nous avons entreprises <sup>9</sup> font apparaître la Valachie dans une situation privilégiée dans le Sud-Est européen. Après que, en 1838, l'enseignement public y eut été institué dans les villages, on enregistre en 1848 le chiffre appréciable de près de 2 300 écoles de village, comptant presque 50 000 élèves. Cependant, le progrès enregistré au cours de ces dix ans n'a été possible qu'après que des obstacles infranchissables en apparence eurent été surmontés.

L'espace dont nous disposons nous interdit de traiter ici, même sommairement, tous les aspects de la question. Nous nous bornerons donc à présenter l'élément fondamental de toute école — ses enseignants — et, plus particulièrement, deux facettes de ce problème, à savoir le mode de recrutement et la condition sociale des enseignants. Nous avons annexé à notre exposé un tableau exprimant en chiffres une quantité considérable de matériaux d'archives inédits.

Au début, on a cru pouvoir résoudre le problème de l'instruction élémentaire dans les villages au moyen des chantres d'églises. En effet, en l'absence de normes légales d'organisation de l'enseignement public dans les villages, c'était la seule façon d'assurer une rémunération aux enseignants, conformément à la loi de 1834 <sup>10</sup>. Le cumul de ces deux offices

<sup>6</sup> G. Chasiotis, *L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Paris, 1881, p. 173—183.

<sup>7</sup> Youssouf Fehmi, *Histoire de la Turquie*, Paris, 1909, p. 233—234 ; Colonel Lamouche, *Histoire de la Turquie*, Paris, 1934, p. 265—266.

<sup>8</sup> E. Levasseur, *op. cit.*, p. 251.

<sup>9</sup> Dans notre thèse de doctorat, soutenue en 1972 : *Inceputul învățămîntului public la sale în Țara Românească în anii 1838—1848 și importanța lui social-politică, XIX + 712 + CXXXIV p.*

<sup>10</sup> Voir G. D. Iscriu, *Legiferarea organizării învățămîntului în Țara Românească în anii 1831—1834*, dans *Contribuții la istoria învățămîntului românesc*, Recueil d'études, Ed. didactică și pedagogică, Bucarest, 1970, p. 187. La loi prévoyait (art. 8) que, dans chaque village, un chantre d'église soit chargé de l'enseignement des enfants, recevant pour cela de chaque habitant du village 2 lei et 2 kile (environ 800 ocques) d'aliments par an livrées du magasin de réserve de la localité.

— chantre d'église et instituteur — procédait d'une bonne intention, mais il a donné lieu à de grandes difficultés. Pour les chantres, il était évidemment plus reposant de réciter dans les églises les formules rituelles apprises par cœur depuis longtemps que de s'efforcer d'assimiler des connaissances nouvelles ; en outre, beaucoup d'entre eux étaient d'un âge avancé. Aussi se sont-ils montrés assez récalcitrants à devenir instituteurs, se contentant de ce que leur garantissait la loi et des revenus de leur exploitation. A ce manque d'ambition venait s'ajouter, certes, la difficulté réelle qu'il y avait à assurer les offices religieux en l'absence des chantres, obligés de faire des stages préparatoires à l'école du chef-lieu. Les échanges de notes officielles entre les autorités supérieures respectives n'ont évidemment rien pu résoudre et le dilemme a persisté, affectant en égale mesure l'accomplissement des offices religieux et, tout particulièrement, la rétribution des enseignants.

Le seul représentant de l'« Ephorie » (la Direction) des écoles — organe central auquel incombait la charge de recruter et de nommer les candidats aux postes d'instituteurs — était le professeur à l'école « normale »<sup>11</sup>. L'Ephorie avait fait de ses attributions en matière de recrutement et, en général, du mouvement des cadres, à l'encontre de toute autre opinion ou tentative, une question fondamentale d'autorité, dans l'intérêt de l'enseignement. Aussi, encouragés par la fermeté d'attitude de l'Ephorie, certains professeurs livraient-ils, sur le plan local, de véritables batailles pour imposer leur autorité<sup>12</sup>.

Pour un recrutement normal, sans conflits de compétence, la règle était la suivante : celui qui avait été désigné par le village était envoyé, avec un rapport, à la sous-préfecture, qui devait confirmer son choix, et, par l'entremise de la préfecture, le dirigeait vers le professeur. Avant de l'accepter comme candidat, celui-ci l'examinait. S'il n'y avait pas de complications et si la personne avait les qualités requises, il était reçu comme candidat au poste d'enseignant de son village<sup>13</sup>. Mais si le professeur avait des doutes, il priait le sous-réviseur de la sous-préfecture de faire une enquête sur les lieux, après laquelle il prenait une décision. Le professeur C. Codreanu, de Rînnicu-Vîlcea, a, par initiative personnelle, institué une sorte de concours pour le recrutement des candidats : il demandait au village de lui envoyer trois jeunes gens et il choisissait comme candidat celui qui lui paraissait le meilleur<sup>14</sup>.

Parmi les critères servant de base au recrutement, la condition d'âge était des plus importantes : en règle générale, l'Ephorie avait fixé 20 ans comme minimum d'âge<sup>15</sup>. Elle n'admettait des candidats plus jeunes qu'en cas de force majeure et alors elle recommandait au professeur de les instruire à l'école avant de les nommer comme instituteurs salariés<sup>16</sup>.

<sup>11</sup> Archives de l'Etat — Bucarest (citées désormais : Arch. Buc.), fonds *Vornicia din Lăuntru Țara Românească* (V.L.Ț.R.), dos. 5390 III B/1838, f. 842, 878 — 879, 840 et 843.

<sup>12</sup> Arch. Buc., fonds *Ministerul Instrucțiunii Țara Românească* (M.I.Ț.R.), dos. 2698/1841, f. 167 et 188, 221 — 223.

<sup>13</sup> *Ibidem*, dos. 1723/1845, f. 46 v. — 47 r., etc.

<sup>14</sup> *Ibidem*, dos. 1747/1845, f. 43, 70, 72, 108, 132, 136, 171, 250, 253, 273, etc.

<sup>15</sup> *Ibidem*, dos. 1751/1845, f. 169.

<sup>16</sup> *Ibidem*, dos. 1292/1847, f. 101.

Lorsque le candidat était par trop jeune (14 à 15 ans, ou même moins), l'Ephorie préférait que l'école reste avec le poste vacant jusqu'au jour où l'on trouverait un candidat d'âge adéquat<sup>17</sup>. Néanmoins, les listes où sont passées les données biographiques et les états de service des enseignants renferment plus d'une fois des instituteurs d'un âge des plus tendres, qui ont évidemment été acceptés faute de candidats plus âgés.

Etant donné le grand besoin qu'il y avait d'enseignants, on a parfois eu recours à des solutions inspirées, fussent-elles provisoires : on a nommé à des postes d'instituteurs les « candidats de réserve »<sup>18</sup> ou « normalistes » (c'est-à-dire des élèves du chef-lieu ou même venus des villages pour suivre le cours complet de l'école)<sup>19</sup>, ou bien des diplômés des séminaires théologiques<sup>20</sup> (pour cette catégorie, le règlement officiel pour leur nomination à des postes d'enseignants est intervenu en 1847<sup>21</sup>), voire des sous-officiers non réengagés<sup>22</sup>.

Signalons aussi que, à l'instar des villes de Valachie où professaient un grand nombre de Roumains venus de Transylvanie, on rencontre dans les écoles de village un certain nombre d'instituteurs transylvains, attestés par des documents où leur origine est révélée par le lieu de naissance, par le nom ou par le qualificatif de « sujet étranger » chez certains d'entre eux. De tels cas nous sont apparus dans 7 districts, le nombre de ceux en cause variant de 1 à 4. Un cas significatif a été signalé le 19 octobre 1845 par le professeur I. Gherasim Gorjanu, de Ploiești. Il rapportait à l'Ephorie qu'un « jeune Roumain de Transylvanie » du nom d'Alexandru Pamfilie, « venu exprès à cette école de son pays il y a environ cinq mois » et que le professeur D. Pizo connaît, démontrait avec preuves à l'appui ses connaissances en allemand et en latin, qu'il avait une bonne conduite, qu'il était initié à la méthode lancastérienne et qu'il désirait maintenant être nommé instituteur communal. Dans l'immédiat, le professeur le recommandait pour l'école vacante du bourg de Telega et l'Ephorie donnait cours favorable à sa proposition<sup>23</sup>. On le retrouve aussitôt en cette qualité, à l'école du bourg susmentionné, la localité la plus importante du canton de Prahova (587 familles)<sup>24</sup>.

Afin d'avoir des données plus complètes sur les instituteurs et sur les candidats à ce poste et vu qu'il n'existait pas de modèle de formulaire

<sup>17</sup> *Ibidem*, dos. 1727/1845, f. 194 et 195.

<sup>18</sup> *Ibidem*, dos. 1705/1845, f. 428, 431.

<sup>19</sup> *Ibidem*, dos. 1727/1845, f. 150 ; dos. 1747/1845, f. 370.

<sup>20</sup> *Ibidem*, dos. 3415/1840, f. 136—137 ; dos. 3386/1840, f. 154 ; dos. 1707/1845, f. 236 ; dos. 1732/1845, f. 165.

<sup>21</sup> *Ibidem*, dos. 1755/1844, f. 98 ; dos. 1284/1847, f. 103 ; dos. 1282/1847, f. 55—59, 64, 70 et 73.

<sup>22</sup> *Ibidem*, dos. 6062/1838, f. 73 et 133 ; dos. 2129/1843, f. 5—6 ; dos. 1747/1845, f. 22—23. Les deux sous-officiers que nous avons rencontrés comme instituteurs et dont l'un devait devenir sous-réviseur, avaient fait leurs études à l'école de la caserne de Dudești, où entre autres avait enseigné le « Junker-professeur » N. Bălcescu et où ils ont figuré parmi les meilleurs élèves. L'école donnait des « attestations » en vue de leur nomination, une fois leur service militaire achevé, comme instituteurs auprès des stagiaires (cf. Cornelia Bodea et Paul Cerneșvodeanu, *Primele școli ostășești din Țara Românească (1838—1840)*, dans *Studii și articole de istorie*, vol. VIII/1966.

<sup>23</sup> Arch. Buc., M.I.T.R., dos. 1729/1845, f. 96—97.

<sup>24</sup> *Ibidem*, dos. 1492/1846, f. 5 v.



répondant à cette nécessité, le 8 et le 15 novembre 1843 l'Ephorie a adressé une circulaire aux professeurs leur enjoignant d'envoyer dorénavant des tableaux d'après le modèle suivant :

Date de la candidature	Nom et prénom	Âge	Marié, veuf ou célibataire	Fils de prêtre ou de qui	Localité d'origine	Se trouve à l'école du village de ...
------------------------	---------------	-----	----------------------------	--------------------------	--------------------	---------------------------------------

Nous avons trouvé dans les archives et transcrit 45 tableaux conformes à ce modèle, envoyés à l'Ephorie par des professeurs des 18 districts de la Valachie à différentes dates, jusqu'à l'été de 1847. La plupart sont des districts de Teleorman (6—1843—1845), Vlaşca (5—1844—1847) et Muscel (4—1843—1846); les moins nombreux (par un tableau) sont des districts de Buzău, Dolj, Ilfov et Saac; le tableau de Dolj est de fait un gros registre bien tenu et mis à jour par le professeur I. Maiorescu. Ces tableaux sont de la plus grande utilité pour la connaissance en premier lieu de l'origine sociale des instituteurs, ensuite de leurs fluctuations (d'après la date de l'entrée en service), de leur état civil et de leur âge; ils permettent enfin d'établir exactement le nombre d'écoles ayant des instituteurs (ou des candidats) et de celles où le poste est vacant, et par conséquent le nombre total d'écoles communales du district aux dates respectives.

Dans le tableau ci-joint, établi à partir des tableaux susmentionnés, nous n'avons passé que les totaux par districts, le nombre des fils de laïcs ou de prêtres, ainsi que l'état civil des candidats ou instituteurs. Nous n'avons pas passé toutes les catégories sociales, mais la présente note en indique la diversité<sup>25</sup>. On remarque que la majorité, dans tous les districts, étaient fils de laïcs et, parmi ceux-ci, des personnes imposables. Pour ce qui est de leur état civil, on constate que l'écart entre ceux mariés et les célibataires est assez mince, ce qui démontre le caractère de sérieux avec lequel l'action a été menée, alors que l'on aurait pu s'attendre à trouver, dans ces années de début, beaucoup de jeunes peu soucieux de fonder une famille. Il est vrai que beaucoup de ceux mariés l'ont fait en vue de l'exemption d'impôts, mais la constatation n'en demeure pas moins valable. Malheureusement, aucun district ne possède la série entière de ces tableaux pour chaque année de la période 1843—1848, soit qu'ils ne les aient pas envoyés, soit que les tableaux se sont égarés. Ce fait nous prive de l'image la plus complète, à la fois détaillée et globale, que l'on aurait pu avoir des enseignants ruraux de Valachie.



<sup>25</sup> Nous avons noté parmi les instituteurs des fils de : imposables, corvéables, commerçants patentables; tailleurs, cordonniers, teinturiers, drapiers, menuisiers, pâtres, éleveurs de moutons, porceliers; logothètes, « dorobanţi » (soldats d'infanterie), capitaines de poste, militaires, « ceauşi » (grade militaire), « ispravnici » et « vornici » (fonctions administratives); marchands, colporteurs, « cumpănaşi » (membres de compagnies commerciales); exemptés, fils de veuves, sujets étrangers, membres de corporations, « mazili », « boieri de neam », « boiernăşi », « nemuraşi », « postelnici » (différentes catégories de petits boyards); fermiers, boyards, habitants des villes; parmi les gens d'Eglise : fils de prêtres (la majorité), de sacristains, de chantres, de diacres, de moines, d'archiprêtres, de prêtres défringués.

La *rémunération* des candidats (ou des instituteurs <sup>26</sup>) constitue l'un des chapitres les plus importants de l'enseignement public dans les villages à sa période de début, car si les enseignants ne pouvaient compter sur leur dû, tout le système était compromis. Tant les professeurs que l'Ephorie, les préfectures et le Département de l'Intérieur (qui avait à sa charge l'organisation matérielle de l'enseignement) en étaient parfaitement conscients et l'on ne saurait nier que des efforts à cet égard ont été consentis. L'Ephorie aurait voulu que tous les habitants des villages, sans distinction, soient tenus à payer les 2 lei par famille pour le candidat. De son côté, le Département donnait aussi parfois des ordres dans ce sens, ce qui provoquait confusion et désordre, car d'autre part il avait fixé, par différents ordres, une dizaine de *catégories d'exemptés*, d'habitude différentes catégories d'indigents. C'est aux autres habitants des villages, indépendamment de leur catégorie sociale, qu'il revenait d'assurer le dû du candidat. Les ordres étaient ainsi, mais ils n'étaient pas toujours respectés, aussi sévère qu'en fût la formulation.

Le *mode de paiement du salaire* des instituteurs a été modifié trois fois au cours des dix ans envisagés et chaque modification a entraîné — malgré les bonnes intentions évidentes de l'Ephorie — des difficultés de plus en plus grandes. Au commencement (16 septembre 1838), l'Ephorie a proposé au Département que les salaires des instituteurs soient perçus par les soins des autorités districtuelles et payés aux professeurs des écoles normales deux fois par an, à savoir à la fin des deux périodes de préparation <sup>27</sup>. Ce procédé n'avait rien d'anormal, car d'autres fonctionnaires de l'Etat recevaient aussi leur salaire à de grands intervalles. Mais ce qui est curieux, c'est que le Département, après avoir approuvé la proposition de l'Ephorie et adressé aux districts au bout d'une semaine un ordre circulaire pour sa mise en œuvre <sup>28</sup>, est revenu sur sa décision deux semaines plus tard, adoptant un nouveau point de vue des plus défavorables pour les candidats. A savoir, le Département décidait que le salaire des candidats « soit payé par chaque habitant des villages directement à l'instituteur respectif, sans que le sous-préfet s'en mêle autrement qu'en tant que simple exécuteur <sup>29</sup> ». Pratiquement, l'instituteur devait se débrouiller comme il le pouvait avec les habitants, son dû se transformant ainsi en une mendicité chez les uns et chez les autres — comme l'ont d'ailleurs caractérisé certains professeurs — avec tout ce que cela comportait d'humiliations. Cette décision, qui a été en vigueur durant six ans et, circonstance aggravante, durant six années de début de l'institution, a été, à notre avis, on ne peut plus nuisible au fonctionnement normal de l'enseignement public dans les villages, ainsi qu'au prestige tant de l'enseignement que des enseignants. La seule initiative qui puisse lui être comparée — et qui appartient toujours au Département et toujours à ces années difficiles des débuts (et dont les conséquences seront d'ailleurs des plus graves) — est celle obligeant les habitants des villages à construire les locaux

<sup>26</sup> Car on ne faisait pas de distinction à ce point de vue entre les uns et les autres (V.L.T.R., dos. 5390 I A/1838, f. 271 ; M.I.T.R., dos. 1782/1844, f. 86 et 97).

<sup>27</sup> V.L.T.R., dos. 5390 IA/1838, f. 216.

<sup>28</sup> *Ibidem*, f. 218—219.

<sup>29</sup> *Ibidem*, f. 257.

d'écoles comme ils le pourront, à condition de respecter le plan établi. Enchantées d'être dispensées pratiquement de l'obligation de percevoir les sommes, les autorités locales se sont dépêché de répondre que l'ordre sera exécuté à la lettre <sup>30</sup>. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que l'Ephorie ait cédé sans la moindre opposition, sans la moindre tentative d'une intervention directe auprès du Département <sup>31</sup>.

Le salaire du candidat devait être payé pour le temps qu'il avait servi, et non par anticipation <sup>32</sup>.

A la fin de l'année scolaire 1839—1840, l'Ephorie a proposé une certaine amélioration, mais ses recommandations sont restées sans effets importants <sup>33</sup>. C'est à peine vers la fin de l'année scolaire 1843—1844 (le 1<sup>er</sup> mars), à la suite de nombreux rapports et suppliques, que l'Ephorie a adressé au Département de nouvelles propositions au sujet du salaire des candidats : à savoir que les 2 lei soient perçus de chez les habitants en même temps que la « contribution à la Trésorerie », c'est-à-dire 20 paras par trimestre, que les sommes soient déposées aux sous-préfectures et que celles-ci payent personnellement, une fois par semestre, au personnel enseignant et aux sous-réviseurs les sommes qui leur étaient dues, le bénéficiaire devant pour sa part présenter une liste des personnes tenues à verser cette contribution <sup>34</sup>. Ce procédé est entré en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1845 <sup>35</sup>. Lors de l'entrée en vigueur du nouveau système, le Département, avec l'approbation du Conseil Administratif, a envoyé aux préfetures par deux registres pour chaque sous-préfecture, l'un où le sous-préfet devait passer les sommes reçues des habitants — de tous les habitants, sans exception aucune, précisait l'ordre — par l'entremise des maires des villages, l'autre où il inscrivait les sommes remises, contre signature, aux instituteurs et aux sous-réviseurs. Les sommes étaient perçues en même temps que la capitation, étaient versées au sous-préfet, avec un bordereau séparé et sous signature, le sous-préfet passait les sommes dans le registre des rentrées et toujours lui payait leur dû aux ayants droit, passant les sommes respectives dans le registre des sorties. Trimestriellement, la sous-préfecture faisait ses comptes avec la préfecture, qui avait l'obligation d'envoyer au Département un état résumé des paiements effectués. A la fin de l'année, la préfecture réunissait tous les registres, les vérifiait, les confirmait — non sans avoir au préalable fait contrôler par les professeurs les signatures des instituteurs et des sous-réviseurs, sous le rapport de l'authenticité de la signature et de l'exactitude de la somme — et les envoyait au Département <sup>36</sup>. Celui-ci les envoyait ensuite, pour une nouvelle vérification, à l'Ephorie qui, après avoir fait les observations qu'elle jugeait nécessaires, les renvoyait au Département, d'où ils étaient expédiés aux Archives de l'Etat ; en même temps, le Département adressait aux préfetures des ordres en conséquence, où étaient passées les observations de l'Ephorie <sup>37</sup>.

<sup>30</sup> *Ibidem*, f. 286, 290, 291, 306—311, 313, 348, 351, 356, 392.

<sup>31</sup> M.I.Ț.R., dos. 6709/1837, f. 151, 154. Si elle en avait fait une, le document respectif se trouverait dans les archives.

<sup>32</sup> *Ibidem*, dos. 6071/1838, f. 222.

<sup>33</sup> *Ibidem*, dos. 3390/1840, f. 15—16 ; dos. 2701/1841, f. 43.

<sup>34</sup> *Ibidem*, dos. 1775/1844, f. 3 et 6 ; V.L.Ț.R., dos. 5390 IV A/1838, f. 186—187.

<sup>35</sup> M.I.Ț.R., dos. 1778/1844, f. 84—85 ; V.L.Ț.R., dos. 5390 IV B/1838, f. 428.

<sup>36</sup> V.L.Ț.R., dos. 5390 IV B/1838, f. 425—426, 432 et 854.

<sup>37</sup> *Ibidem*, dos. 5390 V B/1838, f. 1148—1152.

Ces *registres des salaires* des instituteurs ont été utilisés à partir du premier trimestre de 1845 et jusqu'au premier trimestre de 1848, lorsqu'une nouvelle modalité de paiement des salaires a été instituée, lesdits dossiers étant alors retirés<sup>38</sup>. A partir de l'entrée en vigueur du nouveau système, l'Ephorie effectuait son propre contrôle au moyen de *listes des salaires* dressées par les professeurs, vérifiées par les préfetures et envoyées à l'Ephorie, qui approuvait le paiement.

Enfin, ayant constaté les nombreux et graves abus commis par les sous-préfetures, l'Ephorie a, le 20 février 1848, proposé au Département une nouvelle modalité de paiement, qui représentait en gros un retour à son point de vue initial. L'Ephorie proposait que le salaire des instituteurs et des sous-réviseurs soit payé deux fois par an, à la Saint-Georges et à la Saint-Démètre, directement par la préfeture du district, à tous en même temps, en présence du professeur. Ce procédé semblait d'autant meilleur à l'Ephorie que les instituteurs étaient quand même obligés de venir deux fois par an au chef-lieu du district, pour des stages de préparation de deux mois. C'était pour l'Ephorie à la fois un moyen de contrôle de l'accomplissement par les instituteurs de leurs obligations et de leur présence aux stages de préparation<sup>39</sup>. Mais l'Ephorie omettait que ces stages, d'après ses propres instructions antérieures, n'étaient plus obligatoires, cette question devant être mieux réglémentée le 19 avril 1848<sup>40</sup>. Le 1<sup>er</sup> mars 1848, le Département se déclarait d'accord avec l'Ephorie<sup>41</sup> et adressait un ordre circulaire dans ce sens aux préfetures, ce procédé devant entrer en vigueur à partir du mois d'avril<sup>42</sup>. L'Ephorie a envoyé de son côté des instructions aux professeurs, instructions qui différaient d'ailleurs en partie de celles du Département, ce qui n'a pas manqué de créer des complications sur le plan local. En effet, suivant les instructions de l'Ephorie, le nouveau système de paiement devait entrer en vigueur rétroactivement, à partir du 1<sup>er</sup> janvier ; et comme l'élaboration des listes, leur expédition, approbation et réexpédition demandaient beaucoup de temps, l'Ephorie décidait, sans tenir compte du grave inconvénient que cela représentait pour les instituteurs, de payer les salaires non pas au printemps, selon la coutume et ainsi que l'avait ordonné le Département, mais au bout de neuf mois, en octobre 1848, et alors seulement pour les six premiers mois de l'année, les six derniers mois devant être payés à peine le 23 avril (c'est-à-dire à la Saint-Georges) 1849<sup>43</sup>.

Les autorités locales et les professeurs ont rapporté les difficultés auxquelles donnait lieu le nouveau système de paiement : la charge presque

<sup>38</sup> *Ibidem*, dos. 797 I A/1847, f. 608 ; dos. 797 I B/1847, f. 41—42. Ils existent presque au complet pour les années 1845—1846, ceux de districts seulement (Brăila et Olt) pour 1847 et d'un district seulement (Rîmnîcu Sărat) pour 1848. Au total, 303 dossiers, point trop volumineux. On y trouve mentionnés le nombre des familles de chaque village de l'arrondissement respectif, la somme reçue des habitants, le salaire payé par le sous-préfet, enfin les signatures des instituteurs et des sous-réviseurs. Existente de même pour 3 districts les états récapitulatifs mentionnés (V.L.Ț.R., inventaire : Salaires des instituteurs de village, 1845—1848).

<sup>39</sup> V.L.Ț.R., dos. 797 I B/1847, f. 38 et 45.

<sup>40</sup> M.I.Ț.R., dos. 1491/1848, f. 3.

<sup>41</sup> V.L.Ț.R., dos. 797 I B/1847, f. 40.

<sup>42</sup> *Ibidem*, f. 41—42.

<sup>43</sup> *Ibidem*, f. 39 ; M.I.Ț.R., dos. 1755/1844, f. 99 et 102 ; dos. 2581/1849, f. 2.



insupportable qu'il représentait pour les fonctionnaires des préfectures<sup>44</sup>, les longs séjours que les instituteurs devaient faire au chef-lieu (deux mois, suivant les dispositions de l'Ephorie), les sommes considérables d'argent qu'allaient toucher d'un seul coup des personnes inexpérimentées à ce point de vue<sup>45</sup> et, enfin, la contradiction qui existait entre les ordres de l'Ephorie et ceux du Département<sup>46</sup>. Mais cette fois-ci l'Ephorie s'est maintenue fermement sur ses positions, peut-être pour éluder une réponse embarrassante<sup>47</sup>. Mais après de nouvelles interventions, consciente de la contradiction entre ses ordres et ceux du Département, l'Ephorie, le 16 avril 1848, a admis que les salaires soient payés, comme auparavant, par les sous-préfets pour les mois de janvier à mars 1848, conformément aux dispositions du Département, et qu'à partir d'avril le paiement soit effectué par les préfectures ; mais il subsistait néanmoins des divergences entre le système proposé et celui qu'avait établi le Département, à savoir en octobre 1848 on ne devait payer que les salaires du trimestre avril-juin, et non le III<sup>e</sup> trimestre (juillet-septembre), lequel devait être payé en même temps que le IV<sup>e</sup> trimestre (octobre-décembre) le 23 avril 1849. « Et il en sera toujours ainsi dorénavant : chaque trimestre sera payé au cours du semestre suivant » — précisait l'Ephorie à la fin de sa circulaire<sup>48</sup>. Pratiquement, en 1848, du fait de ces mesures — qui, chose curieuse, n'ont pas été modifiées même par le Gouvernement révolutionnaire — un grand nombre d'instituteurs et de candidats n'ont pas touché leur dû.

C'est ainsi qu'à évolué le système de paiement des 2 lei par famille prévus pour les instituteurs.

Quant à la livraison des *deux « kile » d'aliments*<sup>49</sup>, qui selon la loi était due pour l'accomplissement du service de chantre d'église, ce n'est pas sans peine et sans complications qu'elle s'est faite. Au début, la question paraissait toute simple, puisque les chantres ou les sacristains devaient accomplir aussi le service d'instituteurs. Par la suite les choses se sont compliquées, car la plupart de ceux-ci ont refusé d'assumer cette charge, mais n'ont pas cessé pour autant de réclamer leur dû, tout en essayant d'empêcher les instituteurs ou candidats d'exercer leur métier. De leur côté, les candidats n'avaient nulle envie de faire le métier de chantre, soit qu'ils avaient de la peine à apprendre les chants liturgiques, soit qu'il ne leur convenait pas d'assumer une charge qui les soustrayait à leurs obligations d'enseignants, soit qu'ils craignaient les conflits qu'un jeune instituteur introduit brusquement dans le réseau solidement établi des relations locales risquait d'avoir avec le prêtre et ses nombreux assistants. . .

Les premières années, il n'était pas question pour l'Ephorie et pour le Département que l'instituteur puisse ne pas recevoir son dû en matière d'aliments. Les autorités locales demandaient des instructions pour les cas où les candidats n'étaient pas aussi chantres, mais l'ordre qu'elles recevaient du Département, en ceci comme à d'autres occasions,

<sup>44</sup> V.L.Ț.R., dos. 797 I B/1847, f. 113.

<sup>45</sup> *Ibidem*, f. 114 ; M.I.Ț.R., dos. 2581/1849, f. 4.

<sup>46</sup> V.L.Ț.R., dos. 797 I B/1847, f. 395 ; M.I.Ț.R., dos. 2581/1849, f. 6—7.

<sup>47</sup> M.I.Ț.R., dos. 2581/1849, f. 138.

<sup>48</sup> *Ibidem*, f. 140.

<sup>49</sup> La *kila* (pl. *kile*) valait 400 ocques (*ibidem*, dos. 6071/1838, f. 334 et 351).

était de s'inspirer de « l'esprit » des lois <sup>50</sup>. Le Département a même donné, le 17 janvier 1841, un ordre circulaire suivant lequel, lorsque les candidats se trouvaient à leurs stages en ville, les sacristains devaient les remplacer, mais sans toucher leur dû <sup>51</sup>. Quelques années se sont écoulées avant que les deux institutions centrales ne réalisent qu'il y avait néanmoins un problème. Alors l'Ephorie a essayé d'expliquer aux instituteurs la situation <sup>52</sup>, après quoi elle a commencé à intervenir pour que ceux-ci soient acceptés aussi comme chantres d'églises <sup>53</sup>.

Outre son salaire et sa part d'aliments, qu'il recevait dans les conditions qui viennent d'être exposées, le candidat ou l'instituteur — mais seulement sa propre personne — bénéficiait de certaines exemptions, qui du reste n'étaient pas toujours respectées : *exemption de la capitation*, cet impôt devant être versé des fonds du village <sup>54</sup>; *exemption du service militaire*, qui n'était pas stipulée par un texte de loi, mais qui avait été reconnue à la suite d'une entente entre l'Ephorie et le Département, d'une part, et le Commandement de l'armée, d'autre part (l'ordre général d'exemption ne devait être donné qu'en 1846 <sup>55</sup>); exemption pour l'instituteur de livrer une *quote-part de sa récolte de maïs* aux magasins de réserve du village, ainsi que d'autres obligations dans le cadre du village, établies par accord librement consenti <sup>56</sup>.

De même, *l'exemption des obligations envers le maître terrien*, au cas où le candidat était paysan dépendant de celui-ci, n'a pas été imposée par la loi, mais était restée à la latitude du maître, ou le plus souvent, pratiquement, de son intermédiaire, le fermier. Dans l'enthousiasme des premiers temps, l'Ephorie et le Département avaient cru qu'il n'y aura pas de difficultés à cet égard, que les « propriétaires » comprendraient la situation et agiraient en conséquence, quitte à ce que le préfet s'entende avec eux <sup>57</sup>. Lorsque, au bout de peu de temps, le Département s'est rendu compte que les boyards et les fermiers n'étaient pas du tout aussi « compréhensifs », il a réitéré ses recommandations initiales, accusant souvent les préfets de n'avoir pas su convaincre les « propriétaires » <sup>58</sup>. Autant l'Ephorie que le Département entendaient que l'exemption ne joue que pour les lots que le seigneur était obligé par le Règlement Organique de donner aux paysans corvéables, mais non pour les « excédents » <sup>59</sup>. En outre, l'Ephorie estimait normal que lorsque le candidat n'était pas marié et habitait avec ses parents, sans avoir par conséquent de terre pouvant lui conférer les avantages de l'exemption, le droit à cette exemption s'étende à ses parents; le Département lui-même s'était laissé convaincre et donnait des ordres en conséquence <sup>60</sup>. N'empêche que si le

<sup>50</sup> V.L.T.R., des. 5390 II/1838, f. 68—69; des. 5390 IB/1838, f. 1197, 1512—1514 1521; M.I.T.R., des. 6076/1838, f. 39—40.

<sup>51</sup> V.L.T.R., des. 5390 II/1838, f. 485.

<sup>52</sup> M.I.T.R., des. 3395/1840, f. 29.

<sup>53</sup> *Ibidem*, des. 1571/1845, f. 59.

<sup>54</sup> V.L.T.R., des. 5390 IA/1838, f. 124—125 et 128.

<sup>55</sup> *Ibidem*, des. 5390 VB/1838, f. 930—931.

<sup>56</sup> *Ibidem*, des. 5390 II/1838, f. 546, 549, 552; M.I.T.R., des. 3384/1840, f. 714 et 727.

<sup>57</sup> V.L.T.R., des. 5390 IA/1838, f. 125 et 148; M.I.T.R., des. 3395/1840, f. 7 sqq.

<sup>58</sup> V.L.T.R., des. 5390 IA/1838, f. 372.

<sup>59</sup> *Ibidem*, des. 5390 II/1838, f. 494; M.I.T.R., des. 6697/1837, f. 185 et 204.

<sup>60</sup> *Ibidem*, des. 2700/1841, f. 28—29.

« propriétaire » ne voulait pas se laisser convaincre, personne n'y pouvait rien, légalement. Le Département était impuissant et, pour ne pas risquer d'être accusé d'illégalités, il recommandait dans de pareils cas que l'on respecte « les droits de la propriété, conformément aux législations en vigueur »<sup>61</sup>. Il essayait parfois, il est vrai, d'étendre aux candidats les prévisions de la loi de 1834 pour les séminaires, qui stipulait des exemptions pour les desservants des églises<sup>62</sup>, mais cela au cours des premières années seulement, car en avril 1848 il devait reconnaître lui-même que cette loi ne pouvait être invoquée en faveur des candidats<sup>63</sup>. Dans les cercles officiels, on discutait assurément la possibilité d'adopter des mesures légales en cette matière et il se pourrait que l'Ephorie ait même fait parvenir un rapport à ce sujet au prince<sup>64</sup>, car autrement l'Ephorie n'aurait pu mettre sur certains rapports des résolutions comme celle-ci, de 1843 : « Une décision et une mise en œuvre sur le plan national seront adoptées » pour l'exemption des candidats « quant aux obligations envers la propriété »<sup>65</sup>. Mais cette décision « générale » n'a plus été prise et le Département, submergé par les rapports des préfets, devait avouer son impuissance : tout en continuant à faire appel au don de persuasion des préfetures, il leur déclarait nettement qu'il n'y avait point d'autre voie pour obtenir l'exemption des candidats quant aux « obligations envers la propriété », car « cette exemption ne saurait être obtenue par le Département, étant donné qu'elle est contraire aux législations en vigueur »<sup>66</sup>.

Même en ce qui concerne les domaines de l'Etat, il a été impossible de faire adopter une mesure d'exemption pour les instituteurs par l'Assemblée nationale. Une telle exemption n'a pu être admise qu'en 1845 pour les instituteurs des villages conventuels, et cela uniquement pour ceux qui étaient aussi chantres d'église<sup>67</sup>.

L'absence de toute possibilité légale d'exempter les instituteurs des « obligations envers la propriété » sera l'un des principaux obstacles au fonctionnement dans de bonnes conditions de l'enseignement public dans les villages jusqu'en 1848.

C'est avec un personnel soumis aux conditions matérielles définies dans les pages qui précèdent que l'enseignement rural a dû faire face, en Valachie, aux difficultés engendrées par les relations féodales, jusqu'au jour où un nouveau programme d'activité scolaire allait être formulé par les révolutionnaires de 1848.

<sup>61</sup> V.L.Ț.R., dos. 5390 IIIA/1838, f. 234.

<sup>62</sup> *Ibidem*, f. 406.

<sup>63</sup> *Ibidem*, dos. 797 I B/1847, f. 137.

<sup>64</sup> Malheureusement, les archives du Secrétariat d'Etat ont brûlé en 1944.

<sup>65</sup> M.I.Ț.R., dos. 3392/1840, f. 311.

<sup>66</sup> V.L.Ț.R., dos. 5390 IV B/1838, f. 673 ; voir également f. 958.

<sup>67</sup> D. C. Sturdza-Schecanu, *Acte și legiuri privitoare la chestia țăranescă*, I<sup>ère</sup> série, vol. I, Bucarest, 1907, p. 351, 359–360, 364, 369–370 et 443.

## N. PICCOLO — CORRESPONDANT À PARIS DE LA CURATELLE DES ÉCOLES PUBLIQUES DE MOLDAVIE (1840—1844)

N. ISAR

Les recherches du Pr C. N. Velichi dans le domaine des relations roumano-bulgares ont mis en lumière les relations de N. Piccolo avec l'une des provinces roumaines — la Valachie. Les précieuses données sur l'activité de Piccolo pendant son séjour en Valachie fournies par le Pr C. N. Velichi dans sa dernière étude consacrée à N. Piccolo <sup>1</sup> ont mis sur le tapis le problème des relations de celui-ci avec une autre province roumaine — la Moldavie. Or si, vu le manque de documents, il ne pouvait tirer une conclusion définitive sur la nature des relations présumées de l'érudit bulgare avec la Moldavie, son hypothèse, à la lumière des documents publiés ci-dessous, s'est avérée exacte.

En effet, N. Piccolo a été correspondant à Paris de la Curatelle de l'Instruction publique de Moldavie, et non pas professeur à l'«Academia Mihăileană», comme inclinaient — sans fondement — à croire, il y a longtemps de cela, D. A. Sturdza et Colescu-Vartic <sup>2</sup>. Si l'information fournie par G. Bibescu dans sa lettre à M. Sturdza du 2 janvier 1844, à savoir que Piccolo recevait une indemnisation « en qualité de correspondant de l'Université Moldave » <sup>3</sup> — information sur la base de laquelle le Pr Velichi a bâti son hypothèse — pouvait être interprétée de différentes manières, les documents publiés par nous en annexe éclaircissent définitivement le problème.

Le 1<sup>er</sup> juin 1840, « ayant besoin d'un correspondant à Paris » et constatant que « le docteur Piccoli, qui a eu dans la principauté de Valachie

<sup>1</sup> Д-р Никола С. Пиколо във Влашко, dans le volume publié en son honneur, Д-р Никола С. Пиколо, Sofia, 1968, p. 251—252.

<sup>2</sup> Voir le résumé de la lettre de Piccolo à Sturdza du 21 mars 1840, dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. VI, suppl. I, p. 219—220.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, *Documente*, vol. IV, suppl. I, p. 273—274.

la charge de la Sainte Curatelle, part maintenant en séjour à Paris »<sup>4</sup>, la Curatelle de l'Instruction publique de Moldavie proposait au prince pour cette fonction l'érudit bulgare. Sa mission consistait à faciliter « l'achat et l'expédition autant des livres nécessaires à la bibliothèque de l'Académie que des différents instruments et autres choses propres à améliorer et à faire progresser la branche de l'instruction dans cette principauté »<sup>5</sup>.

Le même jour — 1<sup>er</sup> juin 1840 — la Curatelle s'adressait à N. Piccolo pour lui faire connaître la mission qui lui était confiée et la rémunération annuelle, de 7 875 lei, qui lui était allouée « en compensation pour sa peine »<sup>6</sup>. On recommandait à Piccolo de s'entendre avec la Curatelle « chaque fois qu'il sera nécessaire », de telle sorte que la somme de 14 000 lei qu'elle lui avait allouée pour l'année 1840 « sur l'excédent de ses dépenses », en vue de l'achat de livres pour la bibliothèque et « d'instruments pour l'industrie », ne soit en aucun cas dépassée ; cette somme devait comprendre aussi les frais d'expédition et ceux de sa correspondance<sup>7</sup>.

Le prince Mihail Sturdza a approuvé chaleureusement les propositions de la Curatelle concernant N. Piccolo, d'autant plus qu'il avait été le premier à prier celui-ci de se mettre en rapport avec la Curatelle. Sa décision étant prise d'offrir à Piccolo la charge de correspondant à Paris, le prince lui écrivait : « Nous vous engageons de vous entendre avec la Curatelle de l'Instruction publique pour tout ce qui concerne les détails de l'exécution et le montant des frais qu'elle peut y consacrer annuellement »<sup>8</sup>.

Convaincu que les institutions roumaines d'enseignement devaient être mises en accord avec la promotion des connaissances humaines, que la Moldavie devait participer aux bienfaits du développement industriel et des découvertes de la science, le prince Mihail Sturdza chargeait le savant bulgare de procurer à la Moldavie, suivant un plan d'enseignement régulier et méthodique, les livres nécessaires à l'organisation d'une bibliothèque publique, ainsi que les instruments absolument nécessaires à l'enseignement des sciences<sup>9</sup>.

La mission que Piccolo avait assumée demandait, surtout en ce qui concerne l'achat des livres nécessaires à l'enseignement en Moldavie, un esprit de discernement particulier. Or, les lettres adressées par lui, en qualité de correspondant, à la Curatelle des écoles de Moldavie avaient justement pour but de faire connaître les critères qui avaient déterminé le choix des livres achetés à Paris et expédiés en Moldavie.

Nous estimons particulièrement intéressante à cet égard la lettre de N. Piccolo du 5 janvier 1841<sup>10</sup>, où il expose les raisons qui ont déterminé le choix des livres expédiés en Moldavie le mois précédent. Tout en faisant

<sup>4</sup> Archives de l'Etat — Bucarest, *Ministère des Cultes et de l'Instruction publique, Moldavie*, dos. 317/1840, f.1, original (Annexe n° 1).

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> *Ibidem*, f. 2, brouillon (Annexe n° 2).

<sup>7</sup> *Ibidem*.

<sup>8</sup> *Ibidem*, f. 9, copie, sans date, brouillon en français f. 12 (Annexes n° 3).

<sup>9</sup> *Ibidem*. Cette lettre est évidemment antérieure au 1<sup>er</sup> juin 1840. Dès le 7/19 mars 1840 N. Piccolo répondait favorablement à M. Sturdza, le remerciant pour ses propositions, Cf. Hurmuzaki, *Documente*, vol. VI, Suppl. I, p. 219—220.

<sup>10</sup> Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 29, 30, 51, original (Annexe n° 4).

l'éloge des efforts déployés pour le développement de l'instruction en Moldavie, il insiste sur la nécessité d'accorder un rôle plus important aux études classiques.

Sa démonstration en faveur des études classiques, les exemples pris dans l'histoire de la culture occidentale que Piccolo donne à l'appui de ses idées font de cette lettre — dont la lecture intégrale s'impose — une pièce de grande valeur pour la connaissance des conceptions de l'érudit bulgare. Le choix de précieuses collections de livres ou de publication, à caractère littéraire et scientifique, ses propositions intelligentes en ce qui concerne l'orientation de la culture roumaine montrent une fois de plus l'apport considérable de Piccolo dans le développement de notre culture nationale.

Le même souci de procurer à la Curatelle les auteurs classiques, notamment les auteurs latins, se retrouve dans sa lettre du 27/15 juillet 1841<sup>11</sup>.

Les états comptables envoyés par Piccolo à la Curatelle pendant les années 1841—1843 sont évidemment de moindre intérêt. L'on y trouve pourtant des données sur les libraires — Eichtal, Leguien, Pixii, Firmin Didot, etc. — chez lesquels il achète les livres, les sommes destinées aux achats de livres et d'instruments, ainsi que les titres des publications auxquelles il fait des abonnements (Revue scientifique, Journal des Economistes, Comptes rendus de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Sciences morales et politiques, etc.) Sans publier ces états comptables, dont certains sont en annexe aux lettres susmentionnées, et qui sont datés du 5 janvier 1841, du 27/15 juillet 1841, du 28/16 juillet 1841, du 2/14 septembre 1842, du 2 décembre 1842, du 5 juillet 1843<sup>12</sup>, nous nous faisons un devoir de signaler l'existence de ces documents, susceptibles d'intéresser les chercheurs soit par les détails qu'ils apportent sur l'activité de N. Piccolo, soit sous le rapport du mouvement culturel des Principautés Roumaines durant la période qui a précédé la révolution de 1848.

Envisagés dans leur totalité, les documents que nous publions ci-dessous et ceux simplement signalés permettent de déclarer que N. Piccolo a accompli avec zèle et compétence les missions dont il avait été chargé par la Curatelle des écoles publiques de Moldavie.

Les raisons qui devaient mettre fin à la mission de correspondant de Piccolo — les difficultés financières en premier lieu — font l'objet de la lettre adressée par lui à la Curatelle le 21 octobre/3 novembre 1843<sup>13</sup>.

Le dernier groupe de documents relatifs à l'activité de Piccolo ont trait à la liquidation de ses comptes avec la Curatelle pendant l'année 1844. Le 2 mars 1844, la Curatelle de l'Instruction publique montre que, étant donné que N. Piccolo a retenu « des comptes qu'il avait avec la Curatelle son salaire pour une période de six mois, c'est-à-dire du 1<sup>er</sup> décembre 1843 au mois de juin 1844 », en valeur de 1 475 francs, la Trésorerie devra déposer cette somme au caissier des écoles<sup>14</sup>. D'autre part, à cette date, la

<sup>11</sup> *Ibidem*, f. 28, 52, original (Annexe no 5).

<sup>12</sup> *Ibidem*, f. 33, 32, 35, 37, 36, 34.

<sup>13</sup> *Ibidem*, f. 17, 20, brouillon (Annexe no 6). Le prince de Valachie est intervenu, ainsi que nous l'avons vu, par sa lettre du 2 janvier 1844, cf. Hurmuzaki, *Documente*, vol. IV, Suppl. I, p. 273—274.

<sup>14</sup> Archives de l'Etat, *ibidem*, f. 21 (Annexe no 7).

Curatelle avait à payer à Piccolo une « différence » de 120 francs « pour l'achat des livres et des instruments pour l'Académie »<sup>15</sup>. Le 2 juin 1844, la Curatelle réitérait sa demande à la Trésorerie de retenir à Piccolo, au crédit de la caisse de la Curatelle, la somme de 1 475 francs, « soit 4 425 lei »<sup>16</sup>, représentant son salaire encaissé à l'avance.

Telle qu'elle se dégage des documents publiés ci-dessous, l'activité de N. Piccolo comme correspondant de la Curatelle des écoles publiques de Moldavie constitue un nouveau témoignage des liens de l'érudit bulgare avec le mouvement culturel des Principautés Roumaines au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

### *Annexe n° 1*

*Votre Altesse !*

La Curatelle de l'Instruction publique, ayant besoin d'un correspondant à Paris qui soit chargé de l'achat et de l'expédition autant des livres nécessaires à la Bibliothèque de l'Académie que des différents instruments et autres choses propres à améliorer et à faire progresser la branche de l'instruction dans cette principauté, et étant donné que M. le Docteur Piccoli, qui a eu dans la principauté de Valachie la charge de la Sainte Curatelle, part maintenant en séjour à Paris, la Curatelle l'a choisi comme correspondant, lui remettant pour cette mission 250 ducats sur la somme de 22 000 lei prévue dans le budget des écoles pour l'achat de livres et d'instruments, plus 60 ducats pour ses frais de déplacement. La Curatelle soumet cette proposition à Votre Altesse pour sa haute approbation.

De Votre Altesse,  
Le pieux intéressé auprès de Dieu  
et lieutenant de Sa Sainteté le Métropolitain,  
Filaret . . . (?)  
et ses humbles serviteurs,  
N. Suțu . . . (?)

N<sup>o</sup> 137

Jassy, le 1<sup>er</sup> juin 1840

En haut, la résolution :

Approuvé, le 13 juin 1840

Archives de l'Etat — Bucarest, *Ministère des Cultes et de l'Instruction publique, Moldavie*, dos. 317/1840, f. 1, original (voir également une copie, f. 7).

### *Annexe n° 2*

N<sup>o</sup> 136, à M. N. Piccolo, 1<sup>er</sup> juin 1840.

À la suite de la proposition et de sa haute approbation vous chargeant, à l'occasion de votre séjour à Paris, de la mission de procurer aux institutions d'enseignement de ce pays les objets nécessaires à la propagation des connaissances d'utilité publique, tels que manuels d'en-

<sup>15</sup> *Ibidem*, f. 23, brouillon (Annexe n° 8).

<sup>16</sup> *Ibidem*, f. 22 (Annexe n° 9).

seignement et d'orientation, livres pour la bibliothèque et instruments pour l'industrie, la Curatelle de l'Instruction publique, sur la base des rapports établis avec vous à cette occasion, juge de son devoir de vous informer que, la question ayant été dûment étudiée, en dehors de la somme de 7 875 lei qui vous est allouée en compensation pour votre peine dans la mission qui vous a été confiée, elle a pu assigner cette année pour les objets susmentionnés, sur l'excédent de ses dépenses, la somme de 14 000 lei destinée cette année à un tel but, somme qui vous sera versée à la suite des demandes faites à la Curatelle.

Done, chaque fois qu'il sera nécessaire, vous vous entendrez avec la Curatelle de l'Instruction, équilibrant vos achats de telle sorte qu'ils soient compris pour l'année en cours dans les limites de cette somme, sans la dépasser en aucun cas ; cette somme comprendra les frais d'expédition, ainsi que vos frais de correspondance avec la Curatelle.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 2, brouillon.

### *Annexe n° 3*

*A Mr. le Docteur N. Piccolo*

L'estime que nous professons pour votre personne et la confiance que nous avons en vos lumières et votre amour du bien-public nous fait saisir avec empressement l'occasion de rendre votre séjour à Paris utile au pays que nous gouvernons. Le but que nous nous proposons en vous mettant en rapport direct avec la Curatelle de l'Instruction publique est de procurer par votre organe aux institutions d'enseignement les notions qui peuvent servir à les mettre au niveau du progrès des connaissances humaines, de faire participer le pays aux bienfaits du développement industriel et des découvertes scientifiques en lui procurant, suivant un plan d'études régulier et méthodique des ouvrages qui serviront à former une bibliothèque d'utilité générale et des instruments que l'étude des sciences rendent indispensables.

Pleinement convaincu que vous serez à même de justifier notre attente sous tous ces rapports et que vous embrasserez avec empressement une mission si utile, nous vous engageons de vous entendre avec la Curatelle de l'Instruction publique pour tout ce qui concerne les détails de l'exécution et le montant des frais qu'elle peut y consacrer annuellement.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 12, brouillon

### *Annexe n° 4*

A l'honorable Curatelle de l'Instruction Publique

#### *Rapport*

Le 27/15 décembre j'eus l'honneur d'envoyer à Monsieur le Prince N. Soutzo le catalogue des livres expédiés le 22/10 du même mois.

Je demande à l'honorable Curatelle la liberté d'exposer ici les motifs qui m'ont déterminé dans le choix de ces livres, et de lui soumettre quelques réflexions qui se rattachent à ce sujet. Ces réflexions, quelle qu'en soit la valeur, je prie l'honorable Curatelle de les regarder comme un tribut de mon zèle et non comme l'effet d'une présomption qui est loin de ma pensée.



Le plan sur lequel l'instruction publique a été organisée en Moldavie, fait honneur aux lumières et à la sagesse des personnes qui l'ont conçu et mis en pratique. L'administration des écoles est digne de tout éloge. Mais il m'a semblé qu'on avait accordé trop peu de place aux études classiques. Cependant, ce sont ces études qui peuvent être cultivées avec le plus de succès, c'est d'elles qu'on doit attendre les meilleurs fruits. Je n'ai pas besoin de m'étendre ici sur les mérites divers de la littérature classique. Je ne rappellerai pas que c'est elle qui, dissipant les ténèbres de la barbarie du moyen âge, a civilisé l'Europe occidentale. Je ne dirai pas que c'est elle qui a formé les littératures modernes les plus dignes d'estime. Je me bornerai à citer un fait contemporain qui me paraît, à lui seul, plus concluant que tous les raisonnements que je pourrais employer. Certes, parmi les modernes, les lettres françaises occupent un rang distingué. Un français pourrait, à la rigueur, acquérir toutes sortes de connaissances, sans avoir recours à aucune autre langue, morte ou vivante. Nous avons même l'exemple d'un poète illustre, le plus connu et le plus populaire des poètes français de nos jours, qui n'a jamais appris un mot de grec ni de latin. En bien ! malgré tant de ressources, les études classiques sont de plus en plus encouragées en France. La langue grecque qui avait été un peu négligée, vient d'être rendue obligatoire dès la septième classe. Il faut donc que les hommes éminents qui sont à la tête de l'instruction publique aient reconnu à la littérature hellénique des qualités précieuses, qualités que nul autre moyen ne peut suppléer, pour en imposer l'étude au même instant que celle de la langue latine. Ils ont cru devoir s'y prendre de bonne heure, afin de mieux incalquer la connaissance du grec littéral dans l'esprit des enfants, afin de la rendre plus solide et plus durable. Quelles sont donc les raisons qui ont pu déterminer à cet égard les Ministres et le Conseil Royal d'instruction publique ? Ces raisons, Messieurs, vous les connaissez ; elles se trouvent exposées dans les écrits des hommes les plus éloquents, des plus beaux génies de tous les âges, depuis Horace et Cicéron jusqu'à l'auteur du Télémaque. Je me bornerai à deux citations : — La chose du monde la plus certaine pour moi, disait Erasme, c'est que nous ne sommes rien en aucun genre de littérature, sans la connaissance du grec (« nullus nos esse in literis, sine graecitate »). — L'auteur d'Emile, pour former le goût de son élève, s'adresse à des auteurs grecs.

Malgré des autorités si imposantes, l'étude de la langue grecque, grâce aux plaisanteries de quelques beaux-esprits, avait été négligée en France, surtout après la révolution. Mais les tristes effets de cette négligence n'ont pas tardé à se faire sentir. Ainsi, l'importance et l'utilité de cette étude ont été confirmées par des preuves de tout genre : le raisonnement, l'autorité des faits dans le passé, l'exemple contemporain des Universités d'Angleterre et d'Allemagne, enfin la double expérience qui eut lieu dans ce pays, d'abord positive, et puis en sens contraire.

Voilà ce qui m'a décidé, Messieurs, à mettre dans mon premier envoi pour la bibliothèque publique de Iassy la collection des classiques latins, publiée par Pauckouke. C'est pour la même raison que je n'ai pas choisi des éditions savantes, accompagnées de commentaires étendus. En effet, peu de personnes à présent voudraient ou pourraient se servir de ces éditions surchargées de notes érudites sous lesquelles le texte est en quelque sorte étouffé ; tandis que, dans la collection de Panckouke, la traduction française mise en regard peut aider le lecteur sans le fatiguer. Elle peut même contribuer à inspirer le goût des études classiques à ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de s'en occuper et le raviver dans les autres. Quant aux éditions critiques ou « variorum », nous aurons le temps de nous en occuper, à mesure que le besoin s'en fera sentir.

La Bibliothèque publique de Iassy étant déjà abonnée à l'excellente collection des classiques grecs de Mrs. Firmin Didot, je n'aurai qu'à continuer l'envoi des volumes nouveaux qui se succèdent avec assez de rapidité.

J'ai joint à ce premier envoi tous les volumes du *Journal de connaissances utiles*, qui ont paru jusqu'à ce jour. J'ai cru devoir commencer par ce travail, parcequ'il est le plus simple et le plus économique. Cependant, il est loin d'être suffisant. Je demande donc à l'honorable

Curatelle l'autorisation d'abonner la Bibliothèque publique à la *Revue scientifique et industrielle* du Dr. Quesneville, dont j'envoie le prospectus conjointement avec celui de la *Bibliothèque des sciences et des arts*. Cette dernière collection me paraît encore indispensable. Elle sera composée de 70 volumes dont il n'a paru que 19 jusqu'à présent. Si l'honorable Curatelle l'approuve, je prendrai, parmi les volumes déjà publiés, les parties qui sont complètes pour les réunir au prochain envoi. Cet envoi pourra se faire vers la fin d'avril, si les fonds me sont envoyés à temps.

Ayant pourvu au plus pressé par rapport aux études classiques et à la partie industrielle, voici le plan que je me propose de suivre à l'avenir, sauf approbation de l'honorable Curatelle. Je crois devoir m'attacher principalement : 1° à compléter la collection des meilleurs ouvrages de la langue française ; 2° à réunir les meilleures histoires, soit originales, soit traduites ; 3° à procurer de bons ouvrages élémentaires pour la littérature, le droit, etc, ainsi que les ouvrages nouveaux les plus marquants, soit dans les sciences ou sous le rapport littéraire. Quant aux instruments ou appareils, j'attendrai les ordres de l'honorable Curatelle.

Enfin, Messieurs, toutes mes pensées n'auront pour objet que le devoir de contribuer autant qu'il est en moi, au progrès des établissements que vous dirigez avec tant de zèle. Aidé de vos lumières, je ferai tous mes efforts pour remplir les intentions généreuses du Prince éclairé que la Providence a donné à la Moldavie, et pour justifier la confiance dont vous m'honorez.

N. Piccolo

12, rue de l'Abbaye

Paris, le 5 janvier 1841, n.st.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 29, 51, 30, original.

### *Annexe n° 5*

A l'honorable Curatelle de l'instruction publique

#### *Rapport*

Au commencement d'avril, j'eus l'honneur d'accuser à Mr. le P. N. Soutzo réception de la lettre de l'honorable Curatelle en date de 28 février (v.st.) sous No. 25, ainsi que de la somme de quatre mille treize francs (4.013 fr.) que je touchai chez Mr. Eichtal. En même temps, j'envoyai une note de M. Pixii, avec l'estimation des instruments commandés par l'honorable Curatelle, et les époques où ils pourraient être prêts. J'ai fait confectionner, avec le plus grand soin, ceux d'entre ces instruments qui exigeaient le moins long délai. Ils ne furent prêts que 40 jours après le terme fixé par M. Pixii lui-même. Je me suis vivement plaint de ce retard. M. Pixii s'excuse, en disant qu'il était lui-même victime des ouvriers qui lui avaient manqué de parole, et qu'il n'était pas moins désolé que moi-même de ce contre-temps. Enfin, le 3 juillet les instruments furent expédiés en deux caisses, accompagnées d'une troisième contenant des livres, dont la note est ci-jointe. Quant à celle des instruments, j'eus l'honneur de l'adresser à l'honorable Curatelle le 1/13 courant, par le canal de M. le P. N. Soutzo. Les caisses, marquées P.Y., n-os 154—155—156, ont été adressées (comme celles du premier envoi) à M. Michel Dem. Curtis fils de Vienne, avec recommandation expresse de les expédier immédiatement à Iassy, à l'adresse de M. le P. N. Soutzo.

Pour les instruments qui, vu la longueur du terme, n'ont pu être achetés, j'attends les ordres de l'honorable Curatelle, ainsi que l'envoi des fonds nécessaires. Le compte ci-joint fait voir que j'ai dépensé 1.214 fr. 50 c. au-delà de la somme qui était à ma disposition. Il serait à désirer, pour la promptitude et la régularité du service, que l'allocation semestrielle fût envo-

yée exactement. Il serait bon aussi de s'y prendre de bonne heure pour commander les instruments nécessaires aux cours de chimie, de physique, etc. afin de donner au fabricant le temps de les préparer ou de les mettre en état.

„La bibliothèque des classiques latins” par Panckouke, en 178 vol. in—8°, est complète. Conformément aux ordres de l'honorable Curatelle je continue à m'occuper de la collection des classiques français, mais sans précipitation toute fois, tâchant de profiter, autant que possible des occasions ou des ventes publiques, pour le plus grand avantage de la bibliothèque publique de Iassy. Quant aux ouvrages des auteurs vivants, ils sont, en général, d'un prix très élevé. J'aurai donc pour règle de n'acheter, des livres de ce genre, que ceux dont le mérite extraordinaire ou le besoin urgent contrebalancerait la cherté. L'honorable Curatelle peut se reposer sur mon zèle dans l'accomplissement de mes devoirs. Mon vœu le plus cher est de justifier sa confiance et contribuer à la prospérité d'un établissement éminemment propre à répandre le goût de l'instruction, et à consolider les bienfaits d'une administration sage et civilisatrice.

N. Piccolo Dr. M.  
12, rue de l'Abbaye

Paris, le 27/15 juillet, 1841.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 28,52, original.

### *Annexe n° 6*

*Monsieur,*

L'instruction publique en Moldavie est dotée d'un revenu fixe qui dans l'origine a offert à la fin de chaque année un excédant considérable ; mais plus les progrès de l'instruction se développèrent plus l'excédant susmentionné diminua graduellement jusqu'à disparaître tout à fait. Des écoles primaires ont été chaque année ajoutées aux précédentes ; de nouvelles chaires ont été créées à mesure que se sont formés des élèves ; un institut de jeunes filles, un institut pratique de métiers ont requis pour leur fondation de fraîche date une forte allocation de dépenses ; des constructions indispensables et des acquisitions d'édifices dans la ville aussi bien que dans les districts ont fini par absorber l'excédent des ressources accumulées pendant les années précédentes. Pour suffire à ce surcroît de dépenses la Curatelle a successivement supprimé tout ce qui avait le caractère du luxe ou de la superfluité.

Pendant l'année courante une réforme dans l'administration des écoles était devenue imminente. L'assemblée générale en a pour ainsi dire imposé l'obligation à la Curatelle qui s'en occupe sans relâche depuis près de trois mois ; mais en se rendant compte de ses ressources la Curatelle s'est convaincue que la plupart des améliorations projetées, améliorations indispensables pour la marche progressive de l'instruction ne pouvaient se réaliser à cause de l'insuffisance des moyens.

Dans cet état de choses et jusqu'à ce qu'il soit possible au gouvernement d'allouer en faveur de l'instruction publique un surcroît de ressources, la Curatelle a dû s'imposer les plus strictes économies, afin de faire face aux besoins les plus urgents.

Reconnaissant avec gratitude les services que depuis plusieurs années vous avez rendus, Monsieur, aux Ecoles de la Moldavie et l'intérêt que vous n'avez cessé de vouer aux progrès de l'instruction, la Curatelle vous prie de vous pénétrer de l'embarras qu'elle éprouve à continuer pour le moment de consacrer à l'acquisition d'instruments et de livres, une somme qui employée au développement de l'enseignement primaire aurait donné à cette branche essentielle de l'éducation publique une impulsion importante et qui est devenue de toute nécessité.

Cet exposé succinct suffira pour vous faire apprécier, Mr., les motifs qui obligent la Curatelle de suspendre dès ce moment tout achat d'instruments et de livres et pour vous engager sans doute à renoncer en même temps à la continuation du traitement qui vous était alloué à cette fin.

En terminant la Curatelle vous prie, Mr., de la mettre au plutôt à même de régler les comptes relatifs à la somme qui était destinée à l'acquisition des livres, afin qu'elle puisse dresser à temps son budget pour l'année prochaine et préparer l'introduction de quelques-unes des réformes qu'elle a projetées.

La Curatelle saisit cette occasion pour vous assurer, Mr., de sa parfaite estime et de sa considération la plus distinguée.

Iassi, le 21 octobre 1843

3 novembre

N. 643/sept. 29

A. Mr. le Docteur N. de Piccolo  
Rue du pot de fer (St. Sulpice) N. 14, à Paris

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 17, 20, brouillon.

### *Annexe n° 7*

Curatelle de l'Instruction publique  
de la principauté de Moldavie  
N° 142  
2 mars 1844  
Jassy

*A l'honorable Trésorerie.*

La Curatelle ayant appris que M. le Dr. N. Piccolo, actuellement à Paris, doit recevoir de la Trésorerie le salaire qu'il touchait auparavant de la caisse des écoles et qui, avec votre assentiment, a cessé de lui être dû à partir du 1<sup>er</sup> décembre 1843 ; attendu d'autre part que le susnommé a retenu des comptes qu'il avait avec la Curatelle son salaire pour une période de six mois, c'est-à-dire du 1<sup>er</sup> décembre 1843 au mois de juin 1844, en valeur de 1 475 francs, c'est-à-dire mille quatre cent soixante quinze francs ; prie la Trésorerie de verser la somme ci-dessus, qui est l'équivalent de son salaire pour une demi-année, au caissier des écoles et dorénavant, à partir du 1<sup>er</sup> juin, M. Piccolo l'enverra directement.

A. Balș

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 21.

### *Annexe n° 8*

A M. le Secrétaire  
N° 203  
24 mars 1844

Etant donné que, d'après les comptes envoyés par M. Piccolo de Paris, il a encore à recevoir, pour l'achat des livres et des instruments pour l'Académie, une différence de 120 francs, M. le Secrétaire paiera cette somme de sur les fonds extraordinaires et enverra la somme ci-dessus

à Paris ; en outre, il paiera 15 lei pour acquitter les provisions et 3 lei 30 paras pour frais d'expédition de la lettre au banquier Mihel Daniel de Jassy, soit en lei, au total, 300 lei 18 paras.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 23, brouillon.

### *Annexe n° 9*

Curatelle de l'Instruction publique  
de la principauté de Moldavie  
N°  
2 juin 1844  
Jassy

*A l'honorable Trésorerie.*

Par l'adresse n° 142, la Curatelle a prié l'honorable Trésorerie de bien vouloir verser, de sur le salaire de M. le Docteur Piccolo qu'elle tient du gouvernement, la somme de 1 475 francs, soit 4 425 lei, que le susnommé a encaissée à l'avance du fonds des écoles, somme qui n'a pas été reçue jusqu'à ce jour. C'est pourquoi nous prions pour la seconde fois la Trésorerie d'ordonner sans retard que cette somme soit versée au caissier des écoles, car elle est absolument nécessaire.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 22, copie.

## LE MOTIF POÉTIQUE « L'ÉPREUVE DE L'AMOUR » DANS LE FOLKLORE SUD-EST EUROPÉEN (I)

ADRIAN FOCHI

L'un des principaux problèmes que se sont posés les créateurs populaires du monde entier et de tous les temps est la définition de l'amour qui unit un couple de jeunes gens. Ce sujet poétique se rencontre, bien que sous des formes différentes, chez tous les peuples d'Europe et également dans d'autres continents (Asie et Afrique) et ne connaît pas moins de quatre cycles de motifs parfaitement individualisés. Ce qui montre, sans conteste, que l'idée a intéressé toujours et tout le monde.

La plus ancienne attestation européenne du motif se rencontre déjà dans l'antiquité grecque, notamment dans la grande littérature classique. Il s'agit de la légende d'« Alceste », laquelle a connu un développement exceptionnel dans l'œuvre des grands tragiques<sup>1</sup>. Le motif, connu dans des formes folkloriques, se trouve chez les Néo-Grecs, les Slaves du sud, les Roumains, les Hongrois, les Russes, les Persans, les Hindous, les Kabyles et les Soudanais et se résume ainsi : un jeune homme est menacé d'une mort prématurée (le jour même du mariage), ce dont il est averti miraculeusement. Il ne peut être sauvé que si l'un des siens accepte de mourir à sa place, ou de lui céder une partie de ses années, de vie. Le père, la mère, la sœur, les frères et les beaux-frères refusent le sacrifice ; seule la bien-aimée l'accepte, ce dont elle est récompensée à la fin<sup>2</sup>.

Le deuxième motif de ce cycle n'a pas la vénérable ancienneté du premier, mais connaît toutefois une diffusion européenne générale et est entré dans la littérature du genre sous le nom de « die Losgekaupte ». On

<sup>1</sup> Voir à ce sujet Liviu Rusu, *Eschyl, Sofocle, Euripide*, Bucarest, 1961, p. 273–277, chap. « Alceste ». Étant donné que ce fait a jusqu'ici échappé à l'attention des chercheurs, nous mentionnons ici que la légende d'Alceste trouve déjà un parallèle dans le Mahābhārata. L'ouvrage de Ditandy, *Parallèle d'un épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poèmes de l'antiquité classique*, où est faite l'analyse comparative avec Sāvitrī, ne nous a toutefois pas été accessible.

<sup>2</sup> L'étude sur ce thème a été écrite par G. A. Megas : *Die Sage von Alkestis*, dans « Archiv für Religionwissenschaft » 30 (1933), p. 1–33, republiée dans « Laografia » 25 (1967), p. 158–191.

peut le définir ainsi du point de vue poétique : une jeune fille est enlevée par les pirates. Elle demande à ses propres parents de la racheter, mais tous refusent. Seul le bien-aimé offre la somme du rachat et la jeune fille est sauvée<sup>3</sup>. Une variante de ce motif comprend l'idée inverse : « le jeune homme est en prison, pour des raisons pas toujours claires. Il prie les siens de l'en sortir, mais seule la bien-aimée, par ses prières ou ses menaces, ou par un modeste cadeau fait au geôlier, réussit à le sauver, en lui rachetant la vie<sup>4</sup>.

Le troisième motif est celui du sauvetage de la noyade du héros ou de l'héroïne et se résume ainsi : un jeune homme ou une jeune femme dans la situation réelle ou simulée de se noyer, n'est pas sauvé (ou sauvée) par ses proches parents mais par son bien-aimé (ou sa bien-aimée)<sup>5</sup>.

Le quatrième motif doit être appelé « le serpent dans le sein », car il a le contenu suivant : un serpent entre dans le sein d'un jeune homme ou d'une jeune femme pendant son sommeil. Il (ou elle), s'adresse à ses proches parents, tour à tour, en les priant de sortir le serpent du sein, pour lui sauver la vie. Tous se dérobent, en excusant de différentes manières leur peur ou leur indifférence. Lorsqu'il (ou elle) s'adresse à son (ou sa) bien-aimé, celui-ci (ou celle-ci), sans hésiter, lui enlève le serpent du sein, lequel, parfois, pour récompenser sa fidélité, son dévouement et son esprit de sacrifice, se transforme en un objet précieux<sup>6</sup>.

Tous ces quatre motifs se retrouvent chez les Roumains et chez les peuples sud-est européens. Leur étude, dans leurs connexions internes et les relations entre leurs motifs, exigerait certainement, le travail d'une vie entière. Étant donné que pour quelques-uns de ces motifs, pris séparément, des ouvrages d'une certaine pertinence ont été écrits, nous ne nous occuperons que d'un seul de ces quatre motifs, non encore étudié jusqu'ici, à savoir « le motif du serpent dans le sein ». Il y a encore deux raisons pour lesquelles nous nous sommes arrêté à celui-ci : a) il est limité comme circulation à la zone du sud-est européen, étant connu par les Roumains, les Bulgares, les Aroumains, les Macédoniens, les Serbo-Croates et les Hongrois et b) il permet un sondage adéquat dans l'histoire

<sup>3</sup> Le motif a été étudié par Erieh Pohl, *Die deutsche Volksballade von der « Losgekauften »*. *Ein Versuch zur Erforschung des Ursprungs und Werdeganges einer Volksballade von europäischer Verbreitung*, Helsinki, 1934, (FFC XXXVIII, 105). Il avait été étudié auparavant par le même G. A. Megas : *Die Ballade von der Losgekauften*, dans *Jahrbuch für Volksliedforschung* 3 (1932), p. 54-73, republié dans « Laografia », 25 (1967), p. 373-398.

<sup>4</sup> Al I. Amzulescu, *op. cit.*, vol. I, p. 198-199, n° 243 : Le prisonnier et la bien-aimée. 14 variantes, avec le contenu suivant : « Le gaillard emprisonné ne peut être sauvé des fers par les parents et les frères moyennant de riches cadeaux. Seuls la prière ou la menace de la bien-aimée, ou le modeste cadeau qu'elle offre ou promet, libère le prisonnier ». Voir aussi Erieh Pohl, *op. cit.*, p. 341-342.

<sup>5</sup> Le motif n'a pas été étudié indépendamment jusqu'ici. Il a été étudié tangentiellement chez nous par D. Caracostea, *Balada zisă istorică* [La ballade dite historique], dans « Revista fundațiilor » (10 (1943), n° 5, p. 369-370 (voir aussi *Poezia tradițională română* [La poésie traditionnelle roumaine], Bucarest, 1969, vol. II, p. 105-106), où il montre que les Serbo-Croates ont réalisé une version supérieure à toutes les autres versions nationales, l'« épreuve de l'amour », étant faite successivement par les deux amoureux. Le matériel roumain chez Al. I. Amzulescu, *Balade populare românești* [Ballades populaires roumaines], Bucarest, 1964, vol. I, p. 60-67 ; le matériel bulgare dans le catalogue d'Anton P. Stoilov, *Показалец на печатаните през XIX век български народни песни*, n° 774, 856 ; le matériel serbo-croate chez L. K. Goetz, *Volkslied und Volksleben der Kroaten und Serben*, vol. II, p. 119-120.

<sup>6</sup> Le sujet n'a pas encore été étudié jusqu'ici. Le même Erieh Pohl l'a étudié tout à fait tangentiellement et superficiellement.

du motif et l'examen de sa diffusion dans la zone. Il représente une île compacte et relativement homogène, bien déterminée géographiquement à l'intérieur de l'Europe, île entourée comme par un océan par les autres motifs énumérés ci-dessus, ce qui fixe l'acte de genèse des différentes versions nationales à l'intérieur de cette zone. En outre, ces versions nationales conservent différents stades historiques du développement de l'idée poétique, en nous offrant, d'une manière frappante, la possibilité de déterminer la stratification du sujet par étapes chronologiques. Il semble probable que ce motif s'est développé en connexion avec tous ceux qui composent le cycle de l'« épreuve de l'amour », d'autant plus que certains circulent parallèlement et concomitamment chez les mêmes peuples ; il n'est pas moins vrai que le sujet s'est fortement individualisé par toute sa structure artistique en devenant une pièce représentative pour le folklore de la zone, de toute façon plus représentative que tout autre motif mentionné ci-dessus.

Comme on le voit, dans tous ces quatre cas énumérés, il s'agit de la définition du sentiment de l'amour. Cette définition ne se produit toutefois pas d'une manière discursive, mais par des moyens poétiques, à l'aide de la comparaison par antithèse. C'est ainsi que sont mis face à face l'amour des parents et des frères et le sentiment qui unit deux jeunes amoureux. Cette dernière espèce d'amour est mise au-dessus de l'amour familial, une véritable hiérarchie étant ainsi créée dans le cadre du même sentiment. La caractéristique essentielle exaltée par la poésie est le dévouement des amoureux et leur capacité de sacrifice réciproque. L'amour devient ainsi à ce niveau, un sentiment total, abyssal, irréversible ; selon la conception populaire la plus authentique, il peut engendrer les moments les plus sublimes d'élévation, de même que les catastrophes les plus douloureuses. Les textes dont nous nous occupons tranchent non seulement le problème des moments les plus aigus de sublimation. L'idée ne surgit pas accidentellement à l'intérieur de ce cycle de ballades, mais possède une large et expressive diffusion dans le cadre de la création lyrique populaire, ce qui montre qu'il s'agit d'une conception unitaire et largement répandue dans le folklore <sup>7</sup>. Nous nous trouvons donc, avec le sujet que nous étudions, dans le tréfonds le plus typique de la mentalité populaire de la zone et la présente étude approfondit justement l'un des traits fondamentaux de la psychologie folklorique, la conception populaire de l'amour et des significations. En fait, il s'agit de l'hymne le plus noble élevé à un sentiment éternel et universel, lequel a fourni à l'art d'innombrables sujets de chefs-d'œuvres. Avec la conviction que nous nous trouvons dans la voie de la découverte d'un chef-d'œuvre, nous passons à l'étude analytique des matériaux documentaires dont nous disposons.

<sup>7</sup> Voir dans ce sens dans la poésie lyrique populaire roumaine, I. U. Jainik et A. Birseanu, *Doine și strigături din Ardeal* [Complaintes et vers satiriques ou d'amour improvisés, que les jeunes gens chantent en Transylvanie, en dansant, accompagnés de cris de joie]. Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1968, p. 219, text. XXII et XXIV et p. 561. Nous connaissons aussi quelques parallèles yougoslaves de l'idée : L. K. Goetz, *op. cit.*, p. 118—119 : « So verkündet das Mädchen, dass der Liebste ihm teurer sei als die eigene Mutter ; ein Gleiches sagt der Bursche von der Geliebten ». L'idée que l'amour entre les deux jeunes gens est supérieur à l'amour des parents se trouve aussi chez Herbert Peukert : *Serbokroatische und makedonische Volkslyrik. Gestaltuntersuchung*. Berlin, 1961, p. 68—80, le cycle avec le schéma : « Ja bih draga najvolija ».



## LA VERSION ROUMAINE

Nous commençons par l'analyse comparative des matériaux de la version roumaine. Nous bénéficions à cette fin, du plus grand nombre de variantes, déjà publiées ou inédites, existant dans les différentes archives du pays. En tout, le matériel roumain s'élève à 133 variantes, recueillies sur tout le territoire du pays<sup>8</sup>, au cours de plus de 100 ans. Les plus anciennes variantes roumaines connues ont été recueillies en 1863<sup>9</sup>, mais il y a des indices péremptoires que le texte était connu même avant cette date, sans avoir toutefois été recueilli. C'est ainsi qu'en 1861, le poète Haralamb Grandea publiait une adaptation assez imparfaite du sujet<sup>10</sup>, ce qui montre avec certitude que celui-ci — par sa diffusion — était à la portée de n'importe qui. Ce qui est certain, c'est que dans le recueil classique de Vasile Alecsandri, notre sujet ne figure pas. La circulation du texte roumain, tel qu'elle résulte du grand nombre de variantes dont nous disposons, prouve que nous avons affaire à l'une des créations les plus répandues de la ballade roumaine. Au demeurant, les investigateurs de l'Institut d'ethnographie et de folklore de Bucarest ne l'enregistrent même plus aujourd'hui, et se contentent seulement de la signaler dans les répertoires, tant elle est connue partout. Ce qui est important c'est justement ce fait, tout à fait éloquent pour la vie actuelle de cette ballade chez les Roumains, à savoir la grande audience dont elle jouit aujourd'hui encore. Sans doute, cela est dû au sujet lui-même de la pièce, qui est demandée et est appréciée. Nous pensons donc, inévitablement, au message de la pièce, encore très appréciée. De même que dans d'autres ouvrages, nous présentons une liste du matériel bibliographique roumain, groupé selon l'ordre géographique (commençant par la Transylvanie, suivie par le Banat, l'Olténie et la Valachie, et finissant par la Moldavie), pour pouvoir déterminer plus facilement les nuances typologiques des textes. Les renvois seront faits aux numéros d'ordre de chaque variante dans cette liste, tandis que l'analyse sera faite globalement, par l'examen de la thématique intérieure des textes. Voici la liste du matériel roumain.

1. Ion Birlea, *Literatură populară din Maramureș* [Littérature populaire du Maramureș], Bucarest, 1968, vol. I, p.62—65, reproduit de : *Balade, colinde și bocete din Maramureș* [Ballades, cantiques de Noël et lamentations du Maramureș], Bucarest, 1924 : Berbești, départ. de Maramureș.
2. Dumitru Pop, *Poezii populare din Sălaj* [Poésies populaires de Sălaj] dans le vol. *Folclor din Transilvania* [Folklore de Transylvanie], vol. I, Bucarest, 1962, p. 203—204 : Băsești, départ. de Maramureș.
3. AFC (= Archives de folklore de Cluj), FA, 04285 ; Băsești, départ. de Maramureș.
4. Tache Papahagi, *Graiul și folklorul Maramureșului* [Le parler et le folklore du Maramureș], Bucarest, 1925, p. 118 : Șieu, départ. de Maramureș.
5. Iuliu Bugnariu, *Muza someșană* [La muse de Someș], Gherla, 1892, p. 28—31, reproduit de « Familia » 22 (188<sup>c</sup>), p. 344, 346 : Coșbuc, départ. de Bistrița Năsăud.

<sup>8</sup> La ballade circule en Transylvanie, dans le Banat, en Olténie, Valachie et dans le nord de la Moldavie. Elle n'a pas encore été dépistée, à notre connaissance, en Dobroudja.

<sup>9</sup> Elle a été publiée par nous dans I. U. Jarník et A. Birceanu, *op. cit.*, p. 881—882.

<sup>10</sup> « Revista Carpaților », 2 (1861), II p. 374—376, reproduite ensuite dans le vol. « Pre-ludele », Buc., 1862, p. 50—53, sous le titre *Șarpele* [Le serpent].

6. Constantin Zamfir, Victoria Dosios, Elisabeta Moldovcanu-Necstor, *132 cînlece și jocuri din Năsăud* [132 chansons et danses de Năsăud], Bucarest, 1958, p. 100—101 : Șanț, départ. de Bistrița Năsăud.
7. AFC. Mgt 681j : Moein, départ. de Cluj (1963).
8. I. U. Jarník et A. Birseanu, *Doine și strigături din Ardeal* [Complaintes et vers satiriques ou d'amour improvisés, que les jeunes gens chantent en Transylvanie en dansant, accompagnés de cris de joie]. Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1968, p. 881—882 : départ. de Cluj (1863).
9. AIEF (Archives de l'Institut d'ethnographie et de folklore de Bucarest), Fgr. 6583 a : Mihai Viteazul, départ. de Mureș (1938).
10. I. U. Jarník et A. Birseanu, *op. cit.*, p. 489. Cugir, départ. d'Alba (1868).
11. AIEF, Mgt. 2721, I. v. : Anipoța, départ. d'Alba (1964).
12. Teofil Friuș et George Candrea, *Românii din Munții Apuseni. Moșii* [Les Roumains des Monts Apuseni (Les Moșii)], Bucarest, 1888, p. 226—227 : Ponor, départ. d'Alba.
13. G. Alexici, *Texte din literatura populară română* [Textes de la littérature populaire roumaine], Budapest, 1899, vol. I, p. 77, reproduit de « Poporul », 5 (1898), p. 365 : Vidra de Sus, départ. d'Alba.
14. Gr. G. Tocilescu, *Materiatuiri folklorislice* [Matériaux folkloriques], Bucarest, 1900, p. 1070—1071 : Șona, départ. d'Alba.
15. AIEF., Fgr. 5367 b : Paloș, départ. de Brașov (1934).
16. « Floarea darurilor », 1907, vol. II, p. 140—141 : Cața, départ. de Brașov.
17. « Convorbiri literare », 22 (1888) p. 534—535 : Cața, départ. de Brașov et dans Christu S. Negocsen, *Poezii populare alese* [Poésies populaires choisies], Bucarest, 1896, p. 57—59.
18. AIEF, Mgt. 1698, IIj : Dacia, départ. de Brașov.
19. AFC, ms. 988, p. 15—19 : Luța, départ. de Brașov (1902).
20. « Foaia poporului », 6 (1898), p. 409—410 : Comana de Jos, départ. de Brașov.
21. Gh. Tulbure, *Cînlece din lumea veche* [Chansons du vieux monde], Făgăraș, 1908, p. 38—42 : sans indication de lieu.
22. I. U. Jarník et A. Birseanu, *op. cit.*, p. 882 : Bungard, départ. de Sibiu (1863).
23. AIEF, Fgr. 918 a : Molu, départ. de Sibiu (1931).
24. Gheorghe Cernea, *Comori din Ardeal* [Trésors de Transylvanie], dans le vol. « Folclor din Transilvania », Bucarest, 1969, vol. IV, p. 143—145 : Mohu, départ. de Sibiu (1938).
25. AIEF, Fgr. 3581 a : Birghiș, départ. de Sibiu (1935).
26. AIEF, Fgr. 5071 c : Retiș, départ. de Sibiu (1931).
27. *Monografia județului Tirnava Mare* [Monographie du départ. de Tirnava Mare], Sighișoara, 1945, p. 460 : Retiș, départ. de Sibiu (1930).
28. Miron Pompiliu, *Balade populare române* [Ballades populaires roumaines], Jassy, 1870, p. 41—46 : Gura Rîului, départ. de Sibiu.
29. Revista « Tinerimea română », 5 (1900), p. 314—315 : sans indication de lieu.
30. Nicolae Jula, *Versuri populare din « Cîmpul Pîinii »* [Vers populaires de « Cîmpul Pîinii »], dans le volume *Folclor din Transilvania*, Bucarest, 1962, vol. II, p. 468—469 : Vaidei, départ. de Hunedoara.
31. « Tribuna », 16 (1899), p. 880—881 : Baru Mare, départ. de Hunedoara.
32. Iosif Popovici, *Poezii populare române* [Poésies populaires roumaines], Oravița, 1909, p. 85—86 : Burjuc, départ. de Hunedoara.
33. Ovid Densusianu, *Flori alese* [Fleurs choisies], Bucarest, 1920, p. 184—187 : sans indication de lieu.
34. « Gazeta Transilvanici », 52 (1889), n<sup>o</sup> 182 : sans indication de lieu.
35. « Tribuna », 9 (1892), p. 479 : sans indication de lieu.
36. AIEF, Fgr. 5868 : Tirnova, départ. de Caraș-Severin (1936).

37. AIEF, Fgr. 6397 : Borlova, départ. de Caraș-Severin (1938).
38. « Izvorașul », 14 (1935), p. 187—188 : Oravița, départ. de Caraș-Severin.
39. AIEF, Mgt. 3032, II y : Berzasca, départ. de Caraș-Severin (1966).
40. Nicolae Ursu, *Cîntece și jocuri populare românești din Valea Almăjului (Banat)* [Chansons et danses populaires roumaines de la Vallée de l'Almăj (Banat)], Bucarest, 1958, p. 107—108 : Rudăria, départ. de Caraș-Severin.
41. AIEF, Fgr. 5933 b : Sirbova, départ. de Timiș (1936).
42. *Balade bănățene* [Ballades du Banat] (Collection Lucian Costin), Craiova, sans année, p. 29—30 : sans indication de lieu.
43. G. Gînglea et G. Vlîsan, *De la Români din Serbia* [De chez les Roumains de Serbie], Bucarest, 1913, p. 189—190 : Costol, Yougoslavie.
44. G. Alexici, *op. cit.*, p. 73—76, reproduit du « Poporul », 5 (1898), p. 364—365 : Straja (Yougoslavie).
45. Petre Ughîș Delapeceica : *Poezii și basme populare din Crișana și Banat* [Poésies et contes populaires de Crișana et du Banat], Bucarest, 1968, p. 49 : Bodrogu Vechi, Yougoslavie (1908).
46. AIEF, Fgr. 2804 b : Runcu, départ. de Gorj (1930).
47. AIEF, Fgr. 2813 : Runcu, départ. de Gorj (1930).
48. AIEF, Fgr. 2860 b : Runcu, départ. de Gorj (1930).
49. AIEF, Fgr. 2829 b : Runcu, départ. de Gorj (1930).
50. Marcel Locusteanu, Ilie Mitu, Aurelian I. Popeseu, *Cîntec vechi din Oltenia* [Vieille chanson d'Olténie], Craiova, 1967, p. 177—179 : Arcani, départ. de Gorj.
51. AIEF, Fgr. 6209 : Birșești, départ. de Gorj (1938).
52. AIEF, Fgr. 8344 a : Găvănești, départ. de Gorj (1940).
53. T. Gîlcescu, *Cercetări asupra graului din Gorj* [Études sur le parler du départ. de Gorj], Bucarest, 1931, p. 30—31 : Poenari, départ. de Gorj.
54. AFC, ms. 507, p. 72—73 : Lierniciu, départ. de Gorj (1931).
55. « Șezătoarea », 12 (1912), p. 94 : Dănești, départ. de Gorj.
56. Constantin I. Măciucă-Dic, *Cîntece de pe Jiu* [Chansons de la vallée du Jiu], Bucarest, sans année, p. 6—8 : Izvoarele, départ. de Gorj.
57. AFC ms. 3, p. 8 : sans indication de lieu.
58. Tudor Pamfile, *Cîntece bătrînești* [Vieilles chansons], Tecuci, 1926, p. 33—34 : sans indication de lieu.
59. AFC, ms. 82, p. 10—12 : Păușești-Otășău, départ. de Vileca (1931).
60. Teodor Bălășel, *Cîntece populare oltenești* [Chansons populaires d'Olténie], dans le vol. « Folclor din Oltenia și Muntenia » [Folklore d'Olténie et de Valachie], Bucarest, 1967, vol. II, p. 312—314 : Ștefănești, départ. de Vileca.
61. Calendarul « Neamul Românesc », 1911, p. 32—35 : Voicești, départ. de Vileca, reproduit de « Floarea darurilor », 1907, vol. II, p. 282—283.
62. « Arhivele Olteniei », 19 (1940), p. 179—180 : Semdin, départ. de Vileca.
63. Gr. G. Toșilescu, *op. cit.*, p. 29 : Govora, départ. de Vileca.
64. Teodor Bălășel, *op. cit.*, p. 315—317 : Cătanele : départ. de Dolj.
65. AIEF, Mgt. 1591. II c : Birea, départ. de Dolj (1959).
66. AIEF, Mgt. 1588, II a : Cerăt, départ. de Dolj (1959).
67. AIEF, Fgr. 4827 abc : Goicea Mare, départ. de Dolj (1935).
68. Mitu Ilie, Aurelian I. Popeseu, Marcel Locusteanu, *Cîntece bătrînești din Oltenia* [Vieilles chansons d'Olténie], Craiova, 1968, p. 235—236 : Orodelu, départ. de Dolj.
69. Marcel Locusteanu, Ilie Mitu, Aurelian I. Popeseu, *op. cit.*, p. 174—176 : Șimnic, départ. de Dolj.

70. Vasile Cărăbiș, *Folclor din Oltenia și Muntenia* [Folklore d'Olténie et de Valachie], Bucarest, 1968, vol. III, p. 627—631 : Românești, départ. de Dolj.
71. AIEF, Fgr. 14530 b : Rudari, départ. de Dolj (1953).
72. AIEF, Mgt. 590 a : Desa, départ. de Dolj (1955).
73. AIEF, Fgr. 14517 a : Desa, départ. de Dolj (1955).
74. Marin Buga, *Folclor de pe Argeș* [Folklore de la Vallée de l'Argeș], dans le volume «Folclor din Oltenia și Muntenia», vol. III, p. 847—848 : Poboru, départ. d'Olt (1964).
75. Ion Nișloveanu, *Poezii populare de pe Argeș și Olt* [Poésies populaires de la Vallée de l'Olt et de l'Argeș], dans le vol. «Folclor din Oltenia și Muntenia», Bucarest, 1969, vol. IV, p. 595—599 : Curtișoara, départ. d'Olt (1961).
76. *Ibidem*, p. 599—602 : Potcoava, départ. d'Olt (1959).
77. Mircea Tomescu, *Graiul din județul Olt* [Le parler du départ. d'Olt], «Ethnos» 2 (1942), fasc. 1—2, p. 120—121 : Aluniș, départ. d'Olt.
78. Angela Dumitrescu, *Balade oltenesti* [Ballades d'Olténie], Craiova, 1967, p. 213—216 : Vădăstrița, départ. d'Olt.
79. *Ibidem*, p. 217—218 : Vădăstrița, départ. d'Olt.
80. Gh. I. Neagu, *Folclor din cîmpia Dunării* [Folklore de la plaine du Danube], dans le volume «Folclor din Oltenia și Muntenia», Bucarest, 1969, vol. IV, p. 274—277 : Dîdești, départ. de Teleorman.
81. AIEF, Fgr. 8107 : Cărăvăneți, départ. de Teleorman (1940).
82. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 30—31 : Roșiori de Vede, départ. de Teleorman.
83. AIEF, ms. 7 D 3, f. 42—43 : Vulturești, départ. d'Argeș (C. Rădulescu-Codin).
84. Const. Brăiloiu, *Cîntece bătrînești din Oltenia, Muntenia, Moldova și Bucovina* [Vieilles chansons d'Olténie, de Valachie, de Moldavie et de Bucovine], Bucarest, 1932, p. 75—78 : Beleți, départ. d'Argeș.
85. AIEF, ms. 7 D3, f. 39—41, départ. d'Argeș : Beleți, départ. d'Argeș (C. Rădulescu-Codin).
86. AIEF, *ibidem*, f. 44—45 : Beleți, départ. d'Argeș.
87. AIEF, Fgr. 6571 b : Smeura, départ. d'Argeș (1938).
88. AIEF, Fgr. 2063 : a : Berevoiești, départ. d'Argeș (1936).
89. AIEF, Fgr. 8428 : Bogați, départ. d'Argeș (1940).
90. AIEF, Mgt. 527 1 : Slatina, départ. d'Argeș (1955).
91. AIEF, Mgt. 513 n : Nucșoara, départ. d'Argeș (1955).
92. Al. Istrătescu, *Epica populară din Argeș* [La poésie épique populaire du départ. d'Argeș], «Grai și suflet» 5 (1931—1932), fasc. 2, p. 275 : Mușătești, départ. d'Argeș.
93. AIEF, Mgt. 1238 g : Căpățineni, départ. d'Argeș (1965).
94. Al. Istrătescu, *op. cit.*, p. 272—275 : Căpățineni, départ. d'Argeș.
95. *Ibidem*, p. 270—272 : Căpățineni, départ. d'Argeș.
96. AIEF, Fgr. 6503 a : Dîmbov, départ. d'Argeș (1946).
97. C. Rădulescu-Codin, *Chira-Chiralina*, Bucarest, sans année, p. 55—57 : sans indication de lieu.
98. C. Rădulescu-Codin, *Din Muscel* [De Muscel], Bucarest, 1896, vol. I, p. 267—273 : Scripcești, départ. d'Argeș.
99. AIEF, Fgr. 4099 a : Clejani, départ. d'Ilfov (1949).
100. AIEF, Mgt. 1955 a : Hotarele, départ. d'Ilfov (1961).
101. AIEF, Fgr. 6718 : Hotarele, départ. d'Ilfov (1938).
102. AIEF, Mgt. 1368 j : Periș, départ. d'Ilfov (1957).
103. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 1228 : Guriu, départ. d'Ilfov.
104. AIEF, Fgr. 7884 : Renașterea, départ. d'Ilfov (1939).
105. AIEF, Mgt. 187 b : Renașterea, départ. d'Ilfov (1953).

106. AIEF, Fgr. 3715 : Giștești, départ. d'Ilfov (1935).
107. G. Dem. Teodorescu, *Poezii populare române* [Poésies populaires roumaines], Bucarest, 1885, p. 682—685 : Valea Lungă, départ. de Dinbovița.
108. AIEF, Mgt. 1366 c : Fintînile, départ. de Prahova (1957).
109. AIEF, Fgr. 11453 b : Starchiojd, départ. de Prahova (1950).
110. AIEF, Fgr. 7138 b : Izvoarele, départ. de Prahova (1938).
111. AIEF, Fgr. 3639 b : Poienari-Vulpești, départ. de Prahova.
112. Marin I. Apostolescu, *Balade populare* [Ballades populaires], Alexandria, 1912, p. 66—71 : sans indication de lieu.
113. I. A. Candrea et Ovid Densusiannu, *Din popor* [Recueil de textes populaires], Bucarest, 1908, p. 102—104 : sans indication de lieu.
114. AIEF, Fgr. 2618 : Schit, départ. de Neamț (1933).
115. AFC, ms. 953, p. 53—54 : Tirzia, départ. de Neamț.
116. I. G. Bibicescu, *Poezii populare din Transilvania* [Poésies populaires de Transylvanie], Bucarest, 1893, p. 10—12, reproduit de « Șezătoarea » (1892), p. 45—46 : Mădci, départ. de Neamț.
117. Al. Vasiliu, *Cîntece, urături și bocete de-ale poporului* [Chansons, souhaits, lamentations du peuple], Bucarest, 1909, p. 38—40 : Tătârnuși, départ. de Jassy.
118. Stelian Cîrsteian, *Folclor din Moldova de Sus* [Folklore de la Haute Moldavie], dans le vol. « Folclor din Moldova » [Folklore de Moldavie], Bucarest, 1969, vol. II, p. 676—678 : Vicovni de Jos, départ. de Suceava (1961).
119. « Familia », 40 (1904), p. 52—53 : Gălănești, départ. de Suceava (1869).
120. AFC, ms. 104, p. 526—528 et ms. 1191, p. 10—12 : Horodnicu de Sus (Straja), départ. de Suceava.
121. Dimitrie Dan, *Comuna Straja și locuitorii ei* [Le village de Straja et ses habitants], Cernăuți, 1897, p. 108—109 : Straja, départ. de Suceava.
122. « Șezătoarea », 35 (1927), p. 5—6 : Straja, départ. de Suceava.
123. « Familia », 40 (1904), p. 91—92 : Voitincl, départ. de Suceava.
124. I. G. Bibicescu, *op. cit.*, 8—10 : Vilcelele, départ. de Suceava.
125. Elena Niculiță Voronea, *Datînele și credințele poporului român* [Les coutumes et les croyances du peuple roumain], Mihaleca, 1903, p. 537—538 : Părhanți, départ. de Suceava.
126. AIEF, Mgt. 371 i. : Poieni, départ. de Suceava (1954).
127. AIEF, Fgr. 11298 b : Dorna-Cîndreni, départ. de Suceava (1951).
128. AIEF, Fgr. 3516 b : Fundu Moldovei, départ. de Suceava (1928).
129. Mihai Eminescu, *Literatură populară* [Littérature populaire], Craiova (1941), p. 255—256 : sans indication de lieu.
130. E.D.O. Scvastos, *Cîntece moldovenești* [Chansons moldaves], Jassy, 1888, p. 85—86 : sans indication de lieu.
131. *Ibidem*, p. 180 : sans indication de lieu.
132. « Șezătoarea », 13 (1913), p. 215—216 : sans indication de lieu.
133. « Ion Creangă », 4 (1911), p. 218 : sans indication de lieu.

Une première observation qui s'impose concerne le héros de la pièce et son titre, étant donné qu'il existe — dans le cas présent — une correspondance typologique essentielle entre ces deux éléments. C'est ainsi que, partout, dans la version roumaine de la ballade, il s'agit d'un héros de la pièce (un jeune homme) qui porte un nom distinctif, devenu un signe de reconnaissance de la ballade, figurant dans le titre même de la ballade. Il s'agit d'habitude d'un nom dissyllabique trochaïque, lequel peut être facilement manié dans le vers, toujours de 7/8 syllabes. Nous disions que

le nom a une valeur typologique suggestive et il en est vraiment ainsi. C'est ainsi qu'en Transylvanie, le nom du héros est *Pătru* ou *Petrea*, paraissant dans 36 variantes<sup>11</sup>, en Olténie et en Valachie son nom est *Milea*, présent dans 41 variantes<sup>12</sup>, ou *Mirea* en 16 variantes<sup>13</sup> (avec différentes modifications locales, comme *Nilea*<sup>14</sup>, *Mircea*<sup>15</sup>, *Chirea*<sup>16</sup>, *Minea*<sup>17</sup>, *Mihu*<sup>18</sup>, *Miu*<sup>19</sup>, *Mitu*<sup>20</sup>, *Mielu*)<sup>21</sup>. Nous rencontrons encore d'autres noms de la même espèce (dissyllabes trochaïques), comme : *George*<sup>22</sup>, *Toader*<sup>23</sup>, *Costea*<sup>24</sup>, *Toma*<sup>25</sup>, *Giurgiu*<sup>26</sup>, *Preda*<sup>27</sup>, *Gheorghe*<sup>28</sup>, lesquels figurent dans la ballade, seulement parce qu'ils s'accordent comme rythme et comme métrique, sans avoir une fonction typologique déterminée. Dans seulement 4 cas le nom est trisyllabique : *Gheorghîță*<sup>29</sup> *Gheorghies*<sup>30</sup>, *Petrișor*<sup>31</sup>. Deux fois le dissyllabe est iambique : *Ionel*<sup>32</sup>. Le nom est tellement nécessaire à cette ballade que de toutes les variantes que nous connaissons, seuls 7 nous présentent le héros, sans le nommer<sup>33</sup>. Nous retenons donc comme un trait spécifique de la version roumaine, la tendance de donner un nom au héros (nom qui est *Petrea* en Transylvanie et dans le sud du pays *Milea*, avec ses nombreux dérivés). Nous retenons également le fait que dans absolument toutes les variantes roumaines il s'agit d'un héros, un jeune homme nubile, à la différence des autres versions nationales de la zone, où le héros peut être également une jeune fille et un jeune homme, ou seulement une jeune fille.

Mais le fait que nous rencontrons, en général, deux noms, très répandus géographiquement, n'a aucune influence sur le déroulement de la ballade. C'est ainsi que, presque dans tous les cas, la ballade commence par une formule identique, solidifiée dans l'expression, laquelle constitue une constante artistique du texte et devient un signe de reconnaissance pour cette ballade : à savoir que le héros crie dans la montagne ou dans des vallées profondes où il garde les vaches ou les cochons. D'habitude, sa voix est très difficile à entendre et seulement sur le tard par ses parents,

<sup>11</sup> Var. 2, 3, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 18, 20, 22, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 41, 42, 45, 115, 117, 127, 132, 133.

<sup>12</sup> Var. 19, 39, 50, 60, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 106, 108, 112.

<sup>13</sup> Var. 43, 44, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 58, 62, 64, 109.

<sup>14</sup> Var. 124.

<sup>15</sup> Var. 59, 63, 77, 113.

<sup>16</sup> Var. 79.

<sup>17</sup> Var. 87, 104, 150, 111,.

<sup>18</sup> Var. 53.

<sup>19</sup> Var. 103.

<sup>20</sup> Var. 107.

<sup>21</sup> Var. 40.

<sup>22</sup> Var. 6, 120, 121, 122,

<sup>23</sup> Var. 17.

<sup>24</sup> Var. 21, 61.

<sup>25</sup> Var. 23, 24.

<sup>26</sup> Var. 28.

<sup>27</sup> Var. 114.

<sup>28</sup> Var. 123.

<sup>29</sup> Var. 1, 4.

<sup>30</sup> Var. 118.

<sup>31</sup> Var. 129.

<sup>32</sup> Var. 110, 119.

<sup>33</sup> Var. 13, 116, 125, 126, 128, 130, 131.

qui accourent et lui demandent pourquoi il se lamente. Le héros raconte alors ce qui lui arrive et comment le serpent est entré dans son sein et il prie qu'on l'en sorte. Ici interviennent trois moments poétiques successifs : le cri du héros, l'arrivée des parents et le récit du héros avec sa prière. Tous les trois moments sont parfaitement fixés dans l'expression, les variations ne consistant que dans le vocabulaire. Étant donnée que l'expression poétique est stable et presque identique, nous présentons pour chaque moment, la formule correspondante. C'est ainsi que pour le cri du héros, nous présentons la variante 14 :

Strigă Petru dintre lunci,  
Dintre lunci, de după junci,  
Nimenea nu-l auzea,  
Făr'singură inaică-sa.

Petru appelle des boqueteaux  
Des boqueteaux, du milieu de son troupeau  
Mais personne ne l'entendait  
Sauf sa mère qui accourait.

avec des modifications non essentielles (le remplacement du nom de Petru par celui de Milea, ou de l'hémistiche *du milieu de son troupeau*, par *des vallées profondes*), cette formule figure dans la plupart des variantes <sup>34</sup>. Deux cas qui s'éloignent de ce schéma doivent être mentionnés ici <sup>35</sup>. Dans les deux cas il s'agit d'une contamination avec une autre ballade, celle du *gaillard emprisonné* (*Catalogue* d'Amzulescu n° 243) : le gaillard enfermé dans une prison appelle ses proches parents pour qu'ils l'aident à en sortir, pour le racheter de la captivité, comme dans les exemples cités par Amzulescu (au n° 243), mais pour qu'ils lui sortent le serpent du sein. Les deux variantes proviennent du nord de la Transylvanie. On voit très bien comment par l'association des deux ballades, différentes comme message artistique, on en est arrivé à la contamination dont nous parlons. Dans le nord de la Moldavie <sup>36</sup>, le gaillard est conduit à la potence et demande la permission d'appeler son père. Celui-ci vient chez lui et à partir de ce moment on revient au conte normal : le héros demande qu'on lui sorte le serpent du sein. Après le premier refus, la formule se répète identiquement, et toute la problématique du texte s'épuise.

D'habitude, le parent qui l'entend accourt. Dans d'autres versions nationales, la situation, comme on le verra, sera inverse : le héros se rend tour à tour chez tous ses parents. La formule typique pour la version roumaine est l'arrivée des parents chez le héros, attirés par ses cris de désespoir. Celui qui vient lui demande, selon une formule fixe :

Ce ți-e, Mireo, de ce ți pi?  
Dintre lunci, din văi adinci,  
Ori porcii mi i-ai pierdut,  
Ori cheșugul mi-ai gătit,  
Ori haine mi-ai ponosit,  
Ori vremea că ți-a venit,  
Vremea de căsătorit?

Qu'as-tu Mirea, pourquoi cries-tu  
Des boqueteaux et des vallées profondes  
Aurais-tu perdu tes cochons  
Ou fini ta nourriture  
Ou abimé tes habits  
Ou bien le moment est-il venu  
Que tu te maries?<sup>37</sup>

<sup>34</sup> Var. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 57, 58, 60, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 75, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 114, 115, 117, 120, 121, 122, 123, 124, 132, 133.

<sup>35</sup> Var. 1, 4.

<sup>36</sup> Var. 125.

<sup>37</sup> Var. 48.

La formule comprenant seulement les premiers 5 vers est presque stable. Les vers 6 et 7 constituent un élément de contamination, également connu dans d'autres ballades. Ce qui doit être relevé, c'est le fait que dans 13 cas, la ballade commence d'emblée par l'arrivée des parents, sans qu'on mentionne les cris du héros et de l'arrivée de la mère ou de quelqu'un d'autre<sup>38</sup>. Le grand nombre de questions est destiné à créer l'atmosphère psychologique du moment.

La réponse du héros est toujours parallèle. Il dit qu'il n'a pas perdu les cochons ou les génisses, qu'il n'a pas fini sa nourriture, qu'il n'a pas abîmé ses habits, et, pour la dernière question, que le moment n'est pas venu qu'il se marie mais . . . mais qu'il s'est couché sous un arbre (d'habitude un pommier) fleuri, que le vent a légèrement soufflé et que les fleurs sont tombées et l'ont couvert<sup>39</sup>, et qu'en même temps un serpent est entré dans son sein. La formule qui exprime les circonstances dans lesquelles le serpent a pénétré dans son sein est presque partout d'une stabilité vraiment remarquable : on la retrouve, à quelques très petites variations près, dans 105 variantes. C'est encore une preuve qu'il s'agit d'une unité parfaite du texte roumain sur tout le territoire du pays. Dans aucun moment de l'action, les différences ne sont tellement marquées, pour imposer une différenciation typologique. Parce que le passage est également bien réalisé artistiquement, nous le reproduisons d'après la variante 94 :

Da eu, taică, am greșit,  
Am greșit de-am adormit  
Sub un pom mare-nflorit,  
Un vînt mare mi-a bătut,  
Și pomul s-a elătinat,  
Florile m-au presurat,  
Șarpe-n sin că mi-a intrat.

Oui, c'est moi, papa, qui ai eu tort  
J'ai eu le tort de m'endormir  
Sous un grand arbre fleuri,  
Un gros vent a soufflé,  
L'arbre s'est balancé,  
Les fleurs m'ont couvert,  
Le serpent est entré dans mon sein.

Mentionnons que ce passage ne figure dans aucune des autres versions nationales de la ballade

La description du serpent est moins stable comme expression poétique et marque le début de l'atmosphère fantastique. C'est encore un trait spécifique de la version roumaine, dans le sens qu'elle prépare déjà le moment métaphorique de la transformation du serpent en ceinture d'or, qui sera la récompense pour l'amour et le dévouement de la bien-aimée. De sorte que, si dans certaines variantes très rares, la présentation du serpent garde encore quelques traits réalistes (*serpent jaunâtre et violacé sous le ventre*)<sup>40</sup>, partout le serpent est présenté sous forme de dragon (reptile rencontré souvent dans le conte populaire roumain) aux écailles dorées<sup>41</sup>, aux cornes d'or<sup>42</sup>, aux queues d'or<sup>43</sup>, à la gueule

<sup>38</sup> Var. 40, 48, 52, 54, 55, 56, 59, 61, 62, 77, 91, 113, 129.

<sup>39</sup> Var. 5, 6, 9, 10, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 127, 128, 129, 130, 131, 132.

<sup>40</sup> Var. 113.

<sup>41</sup> Var. 6, 20, 21, 49, 57, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 73, 75, 78, 79, 84, 85, 86, 87, 97, 100, 109, 114, 117, 119, 120.

<sup>42</sup> Var. 7, 8, 12, 28, 70, 107.

<sup>43</sup> Var. 48, 50, 83, 99.



d'argent<sup>44</sup>, aux yeux d'or<sup>45</sup>, aux ailes d'or<sup>46</sup>, aux côtes d'or<sup>47</sup>. Parfois il a trois têtes<sup>48</sup>, ou 9 têtes<sup>49</sup>, 9 queues d'or<sup>50</sup> ou seulement 3 queues d'argent<sup>51</sup> ou d'or<sup>52</sup>. Dans deux cas, on anticipe sur la transformation du serpent en ceinture d'or, sans aucune allusion à « l'épreuve de l'amour »<sup>53</sup>. Nous avons présenté les plus grandes variations sur ce thème, l'instabilité du moment ne nous permettant pas la citation d'un fragment caractéristique. Ce n'est que dans le sud du pays que le serpent est présenté dans une formule stable — torturant le héros. Cette formule ne contenant que trois vers est relativement la suivante :

Cînd se-ntinde, mă cuprînde,  
Se zgrîceşte, mă sîrîşeşte,  
Inimioara mi-o topeşte<sup>54</sup>.

Lorsqu'il s'étend, il me serre,  
Lorsqu'il se contracte, il me tue,  
Il me consume le cœur.

Dans quelques cas dans le nord de la Transylvanie et de la Moldavie, nous trouvons également une formule de contamination, venue d'une autre ballade, intitulée « Le serpent » (Amzulescu, n° 7). Ce texte ne circule plus dans ces provinces et ne se maintient plus qu'en Olténie et en Valachie, et comme nous l'avons montré ailleurs, s'est maintenu en partie en Transylvanie<sup>55</sup>. Mais la formule dont il s'agit s'est conservée dans la ballade dont nous nous occupons, et a la teneur suivante :

Jumătate m-a mîncat,  
Jumătate nu mă poate,  
De curele-nînjălate,  
De cuţite ascuţite,  
De furcunţe-ntargintite.

Il m'a mangé à moitié  
Dans l'autre moitié il se heurte,  
À des courroies cloutées  
À des couteaux affûtés  
À des ceintures argentées<sup>56</sup>.

On crée ainsi une assez sensible inadvertance : il n'est plus question que le serpent soit arraché du sein du héros, mais que le héros lui-même soit arraché de la gueule du serpent. Cette solution artistique ne se trouve que dans 15 variantes<sup>57</sup>.

Dans l'intention du héros, la description de ses souffrances tend à susciter la pitié et la compassion de ses parents pour que le serpent lui soit arraché du sein aussi rapidement que possible ; en réalité, il ne réussit qu'à les effrayer l'un après l'autre, d'autant plus qu'il leur conseille de

<sup>44</sup> Var. 109.

<sup>45</sup> Var. 123.

<sup>46</sup> Var. 22.

<sup>47</sup> Var. 19.

<sup>48</sup> Var. 30, 35, 83, 88, 90, 91, 92.

<sup>49</sup> Var. 89.

<sup>50</sup> Var. 16, 77.

<sup>51</sup> Var. 101.

<sup>52</sup> Var. 80, 81, 82, 106, 112.

<sup>53</sup> Var. 9, 25.

<sup>54</sup> Var. 27, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 90, 92, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 109, 112.

<sup>55</sup> I. U. Jarnik et A. Birseanu, *op. cit.*, p. 874, où sont reproduits 2 fragments et des renvois à d'autres publiés par I. Pop-Reteganul et Ilarion Cocîşiu.

<sup>56</sup> Var. 33.

<sup>57</sup> Var. 2, 33, 34, 37, 110, 115, 116, 120, 121, 123, 128, 129, 130, 132, 133.

s'envelopper la main pour qu'il ne leur arrive rien <sup>58</sup>. Dans le sud du pays, cette formule, assez instable est associée à la suivante :

Bag-o sin, pe sub zăbun  
Și-mi scoate șarpe din sin <sup>59</sup>.

Mets la main, sous le sarrau  
Et arrache-moi le serpent du sein.

Mais comme nous le disions, toutes ses paroles ont le don d'effrayer ceux qu'il appelle, au lieu de les décider de le sauver, d'où leur refus catégorique. Le refus des parents revêt également une série de formules fixes, comme suit. C'est ainsi que sur tout le territoire du pays, la formule qui exprime cette idée est constituée des deux vers conjoints suivants :

Decît eu fără de mină,  
Mai bine fără de tine.

Plutôt que rester sans main  
Je préfère rester sans toi <sup>60</sup>.

La formule se retrouve dans pas moins de 85 variantes, ce qui représente 63 % et montre sa stabilité relative. Ce qui est remarquable, c'est le fait que nous la rencontrons aussi bien en Transylvanie qu'en Olténie, en Valachie et en Moldavie. C'est la preuve que nous sommes en présence d'un moment artistique réussi et certainement très ancien. C'est pourquoi on ne saurait parler d'une typologie locale ou régionale de la ballade en question. Elle ne connaît qu'une seule forme typologique, relativement stable, sur tout le territoire du pays. Dans 45 cas, on la trouve seule, dans sa forme simple indiquée ci-dessus, étant suffisante pour l'expression intégrale de l'idée poétique. Dans les autres 45 cas, on y ajoute quelques vers explicatifs, jusqu'à 4 et même 6 vers. Mais ceux-ci représentent la partie mobile de la formule et ils constituent certainement une addition récente ou plus récente. En général, ce supplément contient l'idée que si les parents demeurent en vie, ils auront un autre enfant à la place du héros <sup>61</sup>; que s'il y aura la paix dans le pays, ils en auront un autre <sup>62</sup>; qu'ils ne peuvent risquer la main ou la vie pour lui, car ils peuvent vivre sans lui, mais pas sans main <sup>63</sup>; qu'ils ne peuvent rester manchots pour lui <sup>64</sup>: qu'ils ont encore d'autres enfants à la maison qui les consolent de sa perte <sup>65</sup>. Comme on le voit, la motivation du refus est plus mobile, bien qu'il ne s'agisse que d'un nombre réduit d'idées. Cette motivation, bien qu'elle

<sup>58</sup> En Transylvanie et en partie en Moldavie on emploie le terme *chundeu* ou *chescheneu* : var. 8, 11, 14, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 36, 37, 42, 114, 124; en Olténie et en Valachie, les termes *basma* [fichu] : var. 47, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 79, 80, 82, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 105, 106, 107, 112, 113, 116, 127, 132, plus rarement *naframă* [fichu] var. 28; *maramă* [long voile de gaze porté par les paysannes] : var. 35, 111; *cîrpă* [chiffon], var. 38, 43; *ștergar* [fichu de tête] : var. 56; *batistă* [mouchoir], var. 70; *șervet* [serviette] : var. 109; seulement qu'elle recouvre sa main : var. 12, 84, 85, 97.

<sup>59</sup> Var. 63, 64, 75, 78, 80, 81, 83, 85, 86, 96, 97, 100, 106, 112.

<sup>60</sup> Var. 7, 9, 10, 11, 12, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 31, 32, 35, 37, 41, 42, 43, 46, 47, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 111, 113, 117, 124, 132, 133.

<sup>61</sup> Var. 28, 32, 41, 70, 88, 94, 107.

<sup>62</sup> Var. 62, 65, 117, 120, 132.

<sup>63</sup> Var. 44, 46, 60, 95.

<sup>64</sup> Var. 62, 70, 107, 109.

<sup>65</sup> Var. 30, 75, 78, 84, 85, 97, 98, 131.

se trouve aussi en Transylvanie, est plus fréquente dans le sud du pays, en Olténie et en Valachie. Nous présentons la situation dans les notes bibliographiques <sup>66</sup>. En même temps que cette formule, nous trouvons en Transylvanie et en Moldavie une deuxième formule poétique fixe, laquelle a cependant une diffusion plus réduite. Elle a aussi seulement deux vers, qui sont les suivants.

Fără mnă nu pot fi,  
Fără tine pot trăi <sup>67</sup>.

Sans main je ne peux pas être.  
Sans toi je peux vivre.

C'est exactement la même idée que nous rencontrons dans les variantes bulgares. Parfois, elle figure seule, mais la plupart du temps elle est accompagnée d'éléments flottants (vers explicatifs) de la même série que dans la formule décrite antérieurement. C'est ainsi que la formule est parfois précédée d'un distique — qui exprime clairement le refus des parents, motivé par la peur d'être mordus par le serpent <sup>68</sup> — ou bien est suivie d'un autre qui montre que les parents auront un autre enfant à la place du héros <sup>69</sup>. En général, les deux formules fixes que nous avons signalées sont accompagnées des mêmes éléments mobiles et flottants <sup>70</sup>. Si nous portons un jugement sur ce qui a été dit ci-dessus, nous devons montrer que la version roumaine de la ballade est caractérisée par la présence de deux formules fixes pour exprimer le refus des parents (l'une à circulation générale, l'autre à diffusion locale), souvent accompagnées d'éléments explicatifs, plus ou moins improvisés, ce qui prouve que le texte quoique très bien fixé dans son expression traditionnelle, est encore vivant et productif, permettant à différents interprètes d'intervenir avec leur propre création pour exprimer les nuances psychologiques du refus. En effet, ce qui semble caractériser la version roumaine à ce moment de son déroulement, c'est la tendance à motiver psychologiquement le refus, à le rendre moins brutal et douloureux pour le héros. Nous devons faire ici une observation quant à la répétition du refus. En général, il est repris par tous les parents sollicités, sous la même forme, sans modifications essentielles. Les seules différences entre les formules susmentionnées concernent le vocatif adressé par chaque parent ou héros (les parents l'appellent d'une manière, les frères et sœurs d'une autre), ce qui ne modifie pas la signification du refus. Seule la 62<sup>e</sup> variante, comprend une variation substantielle du contenu lui-même, destinée à atténuer la monotonie du texte. Dans les autres variantes la même formule est employée par tous les parents, chaque fois que le besoin se fait sentir. Ce qui est encore à retenir c'est le fait que chaque fois, le héros répète tout ce qu'il a dit concernant les circonstances de l'entrée du serpent dans son sein, ses souffrances et la demande que le serpent lui soit enlevé. Nous assistons ainsi à une monotonie complète du texte, des choses identiques étant tout le temps répétées et l'effet poétique escompté étant réalisé par le procédé de l'accumulation et non pas

<sup>66</sup> Var. 32, 41, 44, 46, 50, 56, 60, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 106, 111.

<sup>67</sup> Var. 2, 3, 4, 6, 33, 34, 107, 110.

<sup>68</sup> Var. 114, 118, 121, 122, 126, 128.

<sup>69</sup> Var. 1, 115, 123.

<sup>70</sup> Exemples typiques : var. 1, 8.

par des différenciations successives ou par la réduction du caractère épique. C'est ce qui fait, par exemple, que l'une des variantes roumaines de la ballade, qui engage *le père, la mère, le frère, la sœur* et la *bien-aimée*, n'a pas moins de 365 vers (var. 81, AIEF, Fgr. 8407 de 1940, recueillie par Paula Cap du village de Caravaneți, départ. de Teleorman).

Le moment le plus plein de tension dans le déroulement de la ballade est évidemment constitué par la discussion du héros avec ses proches parents. C'est pourquoi nous devons y insister plus longuement. Il s'agit en fait du nombre et de la qualité des personnes auxquelles le héros demande l'aide. La tension ne naît pas seulement de la demande du héros et du refus des parents, mais également du rapport contradictoire entre les nécessités du contenu et la structure même du texte, c'est-à-dire de la contradiction entre le contenu des pièces et les lois structurales qui les régissent. En effet, le texte est soumis en même temps à deux tendances opposées : la première, consiste à accentuer le sens dramatique de la pièce par l'accumulation du plus grand nombre possible de personnages de la famille, tendance que l'on pourrait appeler réaliste parce qu'elle exploite tous les degrés possibles de parenté, aussi bien au niveau des parents (*père — mère*) qu'au niveau des *frères et sœurs*. On arrive ainsi au résultat que le nombre des personnages participant à la narration soit de 5, ce qui suppose la quintuple répétition obstinée des mêmes formules poétiques. Le procédé est typique pour la création folklorique, laquelle procède la plupart du temps de cette manière par de pareils systèmes de répétition, sans appliquer le principe de la différenciation qualitative des formules poétiques. L'accentuation dramatique du texte est faite par son allongement, suivi brusquement par le dénouement de la ballade. La seconde tendance consiste à donner au passage un sens symbolique, par l'emploi du procédé inverse, d'abrégement du texte, pour sa stylisation épique. On emploie à cette fin le chiffre épique 3, lequel comme on sait, représente dans le folklore le symbole de l'irréversible, du fait accompli, de la situation close. La solution, dans les variantes les plus réussies choisit un personnage au niveau des parents et un autre au niveau des frères et sœurs, chacun considérés symboliquement et représentant le niveau de parenté respectif. À la fin arrive la bien-aimée, en tant que porteuse de la signification symbolique de la pièce.

Afin de faire voir comment opèrent ces deux tendances dans la version roumaine, et leur influence sur la structure des textes, nous présentons les données suivantes :

*avec 5 personnages : 17 variantes*

mère — père — frère — sœur — bien-aimée : 4 variantes  
 père — mère — frère — sœur — bien-aimée : 11 variantes  
 mère — père — sœur — frère — bien-aimée : 1 variante  
 père — mère — sœur — frère — bien-aimée : 1 variante

Dans tous les cas ci-dessus, le schéma est fixe, comprenant toutes les relations de famille possibles, la place des parents ou des frères et sœurs étant

seulement changée. Cependant le deuxième schéma est plus stable, figurant dans 11 des 17 variantes construites sur ce type.

*avec 4 personnages: 20 variantes*

mère — père — sœur — bien-aimée :	8 variantes
mère — père — frère — bien-aimée :	1 variante
père — mère — sœur — bien-aimée :	3 variantes
sœur — mère — père — bien-aimée :	1 variante
mère — sœur — père — bien-aimée :	1 variante
père — frère — sœur — bien-aimée :	1 variante
père — mère — frère — bien-aimée :	1 variante
mère — frère — sœur — bien-aimée :	1 variante
sœur — père — mère — bien-aimée :	1 variante
frère — père — mère — bien-aimée :	1 variante
mère — sœur — frère — bien-aimée :	1 variante

Dans les cas à 4 personnages, sont absents ou l'un des parents, ou l'un des frères et sœurs.

Cependant la tendance principale consiste à faire figurer les deux parents et seulement l'un des frères et sœurs (17 variantes sur 20). Dans trois cas seulement sont préférés le frère et la sœur et l'un des parents. Le schéma à 4 personnages apparaît ainsi comme une réduction délibérée de celui à 5 personnages, non pas comme une solution artistique indépendante. Nous sentons que le processus de transition va de 5 à 3, et pas inversement de 3 à 5.

*avec 3 personnages: 71 variantes*

mère — père — bien-aimée	: 17 variantes
père — mère — sœur	: 2 „
père — mère — bien-aimée	: 9 „
mère — sœur — bien-aimée	: 35 „
mère — père — sœur	: 1 variante
sœur — mère — bien-aimée	: 1 „
mère — père — épouse	: 2 variantes
père — mère — épouse	: 2 „
mère — frère — bien-aimée	: 1 variante
bien-aimée — sœur — mère	: 1 „

On s'attendrait à ce qu'il y eût partout un représentant pour chacune des deux lignes de parenté (pour les parents et pour les frères et sœurs), mais il n'en est pas ainsi. Le plus grand nombre de variantes (35), comprend un pareil schéma mais il y en a d'autres, dans lesquels ne figurent que les parents et la bien-aimée (26 variantes) : mère — père — bien-aimée et père — mère — bien-aimée. L'examen attentif de ce tableau montre que le schéma à 3 personnages dérive de celui de 4 et 5, étant une solution structurale plus récente. Donc, la formule qui comprend la stylisation épique (sur la base des triples répétitions) est, sans doute, une apparition plus récente. Le fait toutefois que 71 variantes du total dont nous disposons (54, 61%), optent pour cette formule, prouve que la tendance qui semble dominer la vie de la ballade ces derniers cent ans est quand même la tendance à la stylisation épique. Seulement 13% des variantes maintiennent

encore le schéma à 5 personnages, et 15,40 % le schéma à 4 personnages. La version roumaine n'a pas définitivement opté pour une solution ou une autre, mais la tendance qui se manifeste le plus évidemment consiste dans la structuration sur trois personnages, donc sur le principe de la stylisation épique. Loin donc d'être un texte mort, complètement ossifié, la version roumaine reflète fortement la tendance au renouvellement, dans le sens d'une plus grande concentration du caractère épique et dans la direction de la modernisation des procédés artistiques du folklore.

Une observation typologique et géographique s'impose ici. C'est ainsi que dans le nord du pays, en Transylvanie, la formule commune est celle qui est organisée sur la stylisation épique (à 3 personnages); dans le sud, en Olténie et en Valachie, prédomine la formule longue (à 5 personnages). Nous avons dans le sud des textes de la plus grande étendue et amplitude possibles (nous avons mentionné plus haut le texte de Caravaneți comprenant 365 vers), où prédomine l'idée de la structuration la plus véridique du contenu, tandis que dans le nord c'est l'idée de la structuration symbolique des textes qui prédomine. Cependant cela ne crée pas pour autant une différenciation typologique, de nature à déterminer deux types parfaitement individualisés de la version roumaine, mais marque seulement les tendances principales des deux zones. On sait d'ailleurs que dans le sud du pays, étant donné qu'il existe un style propre d'interprétation libre de la ballade, les textes s'élèvent, en général, à des proportions fastueuses et pleines de grandiloquence épique, tandis qu'en Transylvanie la ballade a pris un autre chemin de développement, en se transposant en strophes et en réduisant au minimum le contenu épique. La présente ballade ne fait pas exception à cette règle. Comme on le verra par la suite, cette évolution ne s'est pas produite sous l'influence d'autres versions nationales voisines, de même que celles-ci ont évolué sans subir l'influence de la version roumaine. À titre de simple observation, nous relevons le fait que la version serbo-croate, contiguë géographiquement à la zone méridionale de notre pays, manifeste une forte tendance de stylisation épique (chez nous cinq personnages, chez eux trois), tandis que la version hongroise, contiguë à la zone nordique de notre pays, connaît la tendance inverse d'allonger la ballade au delà de la limite fixée par le contenu (chez nous trois personnages, chez les Hongrois sept). Donc, ce qui est à retenir c'est le fait que, à ce point de son développement, la ballade roumaine est encore vivante et productive et qu'elle n'a pas opté pour une solution définitive, mais penche dans certaines régions pour la solution à trois personnages, représentant le moment de stylisation épique du contenu, une étape plus récente de la vie générale de la ballade.

En concluant notre analyse, nous devons encore montrer que la version roumaine contient aussi 16 variantes où le schéma est réduit jusqu'à deux personnages à savoir :

mère — sœur	: 2 variantes
mère — bien-aimée	: 11 variantes
bien-aimée — mère	: 1 variante
père — bien-aimée	: 1 „
frère — sœur	: 1 „

Les situations ci-dessus, à l'exception du cas *mère* — *bien-aimée*, indiquent clairement qu'il s'agit de la dégradation plus récente de la structure de la ballade. Nous sommes en présence de variantes peu réussies, surtout dans les cas où la bien-aimée est absente, donc la morale même de la pièce. D'autres 6 cas sont fragmentaires, à savoir : dans 4 il n'y a que la *mère*, dans deux seulement la *sœur*. Nous avons ainsi achevé la discussion sur ce moment de corruption de la ballade, pouvant déterminer, outre le sens actuel de l'évolution des textes, leur caractère intégral ou fragmentaire. Dans la lutte qui se livre sur ce point entre la tradition et l'innovation, entre le contenu et la structure, on n'arrive pas seulement à la prédominance des lois artistiques de la structure, mais nous avons également constaté le danger de la dégradation et de la fragmentation des textes, à mesure que l'abîme entre le fond et la forme s'accroît. Le désaccord entre le contenu et la structure, entre le fond et la forme prouve une fois de plus — s'il était encore besoin — que la généralisation d'un aspect du processus de création se fait au détriment de la création elle-même, et pas seulement aux dépens de l'autre aspect.

Mais ici intervient encore un autre problème. On peut constater de ce qui précède que la partie la plus étendue de la ballade est constituée de la discussion successive du héros avec ses parents. L'agglomération, par la répétition des mêmes formules au même fragment, n'est autre chose que l'application de la technique du retardement narratif, considérée par les folkloristes comme « le procédé central » de la construction épique<sup>71</sup>. Le ralentissement de la narration et le retard dans le dénouement de la pièce, sont, dans le texte que nous étudions, particulièrement évidents : tout le texte est construit sur cette technique. Seulement, il a deux motivations, l'une concernant le contenu (les relations de famille), l'autre la structure (le symbolisme du triplement). Le dénouement apparaît comme une cassure brusque de ce flux narratif et se concentre en un seul moment, il n'a presque pas de durée épique. Si le moment n'a pas d'étendue épique, il a par contre de l'acuité, car il bouleverse tout ce qui précède, il inverse la situation épique et même les formules poétiques précédentes. Le texte étant construit sur la technique du dialogue, la solution de la pièce se place toujours dans une discussion : du héros avec sa bien-aimée, celle-ci étant celle qui détient la solution éthique de la pièce. C'est ainsi que dans les variantes où le refus des parents s'exprime par la formule :

*Fără tine pot trăi,  
Fără mână nu pot fi,*

*Sans toi je peux vivre  
Sans main je ne le puis.*

la bien-aimée répond, en inversant sa signification, par la formule :

*Fără mână pot trăi,  
Fără tine nu pot fi;*

*Sans main, je peux vivre,  
Sans toi, je ne le puis<sup>72</sup>.*

Dans le cas de l'autre formule, plus répandue, les choses se passent de la même façon. La formule :

*Deett să fiu fără mână,  
Mai bine fără de tine*

*Plutôt que rester sans main  
Je préfère rester sans toi,*

<sup>71</sup> Voir pour cela les Notes supplémentaires chez V. I. Propp : *Morfologia basmului* [La morphologie du conte de fées], Ed. roum. Bucarest, 1970, p. 163—164.

<sup>72</sup> Var. 2, 3, 33, 34, 110, 128, 130.

devient par l'inversion des éléments :

Decit să fiu *fără tine*,  
Mai bine *fără de mână* <sup>73</sup>,

Plutôt que rester *sans toi*  
Je préfère rester *sans main*.

Et pour que les choses gagnent en signification, la bien-aimée est toujours prête à introduire sa main dans le sein du bien-aimé, sans plus la recouvrir du fichu <sup>74</sup>. Parfois les choses en restent là, après la simple déclaration de la jeune fille, sans passer à l'acte <sup>75</sup>. Mais dans la plupart des cas, soit que la bien-aimée fasse ou non cette déclaration de principe, la ballade continue, en nous présentant les choses concrètement. Dans la version roumaine, nous trouvons trois manières différentes de clore effectivement la narration. Dans le premier cas, il s'agit simplement de l'enlèvement du serpent du sein <sup>76</sup>. Nous rencontrons cette solution dans 17 variantes et elle est totalement instable. Parfois, elle n'est suggérée que par les vers suivants :

Și ea mina și-o băgat  
Și pe voinic i-o scăfat

Et elle introduisit la main  
Et sauva le gaillard <sup>77</sup>.

Par ailleurs, il est dit clairement qu'elle a arraché le serpent du sein. Étant donné que l'acte est particulièrement important pour le déroulement artistique même du motif, nous présentons ici les exemples caractéristiques <sup>78</sup>. D'autres fois nous nous trouvons en présence d'un moment de transition de la réalité à la métaphore : le serpent enlevé du sein, se mue en ceinture d'or sous les yeux des héros :

Mina nici nu învelea  
Și de cap îl apuca  
Și pe cîmp mi-l arunca.  
Dar pe cîmp ce se vedea ?  
Aurul că strălucea,  
Soarele că răsărea <sup>79</sup>

Elle ne recouvrait même pas sa main  
Mais elle le saisit à la tête  
Et le jeta par terre.  
Mais qu'est-ce qu'on vit par terre ?  
L'or qui brillait  
Le soleil qui se levait.

Mais la formule employée le plus souvent est celle dans laquelle la bien-aimée sort du sein du jeune homme un objet précieux sans qu'il y ait encore la métamorphose miraculeuse du serpent. Elle sort du sein du bien-aimé de l'argent <sup>80</sup>, une ceinture d'or <sup>81</sup>, une baudruche remplie de pièces d'or <sup>82</sup>, des bourses remplies d'or <sup>83</sup>, un globe d'or <sup>84</sup>, une boule d'or <sup>85</sup>,

<sup>73</sup> Var. 10, 11, 12, 14, 16, 19, 22, 25, 29, 47, 50, 52, 53, 55, 61, 71, 89, 90, 133.

<sup>74</sup> Var. 1, 35, 62, 114, 116, 126.

<sup>75</sup> Var. 2, 3, 6, 10, 11, 33, 34, 47, 52, 55, 56, 110, 114, 116, 120, 121, 126, 129, 130, 132, sans que les textes soient fragmentaires. Fragments sont les n<sup>os</sup> 8, 13, 15, 40, 46, 93, 115, 122.

<sup>76</sup> Var. 30, 48, 50, 68, 76, 83, 96, 99, 112, 113, 118, 119, 126, 127, 128, 131, 133.

<sup>77</sup> Var. 127, 128, 133.

<sup>78</sup> Var. 48, 50, 68, 76, 96, 99, 113, 118, 119.

<sup>79</sup> Var. 54.

<sup>80</sup> Husoși [monnaie d'argent de 45 cent.] : var. 1 ; thalers : var. 4, 42 ; pièces d'or : var. 12, 36, 38, 42, 61, 81 ; jaunets : var. 39, 51, 64.

<sup>81</sup> Var. 14.

<sup>82</sup> Var. 44.

<sup>83</sup> Var. 35, 39, 75.

<sup>84</sup> Var. 65.

<sup>85</sup> Var. 88.



mais en Transylvanie surtout une ceinture d'or<sup>86</sup>, et dans le sud du pays, en Olténie et en Valachie, d'habitude un « chimir » (large ceinture paysanne) rempli d'or<sup>87</sup>. Si, lorsque le serpent se muait en objet précieux, les héros du récit restaient muets d'étonnement, lorsque la bien-aimée sort du sein du héros la ceinture d'or, leur étonnement est tout aussi grand. Mais cela dénote que dans tout ce cycle de variantes, il ne s'agit pas d'une « épreuve expresse de l'amour », mais seulement d'une récompense miraculeuse de la bien-aimée pour sa fidélité et son dévouement. Par le fait que le plus grand nombre de variantes roumaines contiennent cette solution artistique, elle peut être considérée comme typique pour la présente version. Il y a cependant aussi chez les Roumains, une dernière solution, la troisième de celles que nous avons annoncées au début de cette discussion, dans laquelle il est certainement question de « l'épreuve de l'amour ». Nous verrons que cette solution est typique pour la version serbo-croate, où elle apparaît dès le début de la pièce. Elle n'existe chez les Roumains que dans trois cas<sup>88</sup>. Dans celui de la variante 37 le héros a trouvé des pièces d'or, il les a mises dans son sein et a commencé ensuite à crier au secours ; la variante 109 est désordonnée : l'interprète a chanté la ballade selon la manière traditionnelle et s'est rappelé plus tard l'épisode de la découverte d'un trésor et il ajoute le fragment à la fin. Il y est ainsi dit que le héros trouve un trésor, le met dans une peau de serpent et ensuite met ses parents à l'épreuve, en prétendant qu'un serpent est entré dans son sein. Dans la variante 73, les choses se passent d'une façon un peu différente : le héros travaille chez des étrangers et ramasse un magot, le pose dans son sein et procède ensuite à la mise à l'épreuve des parents. Dans quatre cas, l'idée d'« épreuve de l'amour » n'apparaît qu'à la fin, une sorte de « deus ex machina » :

El cu gindul s-o gindit,  
Părinții-au prăbăluit  
Și pe frații lui așa,  
Au credință ei ori ba ?  
Dupa-aceea pe mîndruță,  
O cercat și-a ei credință<sup>89</sup>

Il réfléchit  
Mit ses parents à l'épreuve  
De même que ses frères  
Sont-ils dévoués ou non ?  
Ensuite de sa bien-aimée  
Il éprouva le dévouement.

Dans quatre autres cas, l'idée expresse d'« épreuve de l'amour », n'apparaît que dans le commentaire en prose des différents interprètes, après la fin de la chanson : « et il les éprouva pour voir lequel est avec lui »<sup>90</sup> ; « il a voulu mettre à l'épreuve son dévouement et voir si elle seule de toute sa famille l'a vraiment aimé ; elle a trouvé de l'or au lieu du serpent »<sup>91</sup> ; « mais je crois que les choses se sont passées ainsi, il a mis à l'épreuve sa mère, son père ; il a dit qu'il y avait un serpent, mais c'était de l'or »<sup>92</sup> ; « que je te raconte ce qui s'est passé avec lui. C'était un gars

<sup>86</sup> Var. 5, 9, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 28.

<sup>87</sup> Var. 51, 59, 61, 64.

<sup>88</sup> Var. 37, 73, 109.

<sup>89</sup> Var. 31.

<sup>90</sup> Var. 46.

<sup>91</sup> Var. 65.

<sup>92</sup> Var. 66.

que les parents ont envoyé avec les cochons. Mais il a trouvé de l'argent, sous forme de couronne ou de dragon, comme c'était avant. Et qu'est-ce qu'il a pensé ? Mettre à l'épreuve tous les siens : voir lequel aura pitié de lui et seule sa bien-aimée a osé »<sup>93</sup>. D'où, on peut conclure que dans la version roumaine il y a trois conclusions différentes, qui montrent la stratification historique subie par ce motif au long de son évolution. C'est ainsi que dans un nombre assez réduit de variantes (17), on ne parle que de l'enlèvement du serpent du sein. Il semble que ce soit la couche la plus ancienne de l'histoire du motif. En effet, elle est suffisante en tant que solution poétique du texte. Plus récente est la solution métaphorique de la transformation miraculeuse du serpent en objet précieux et nous avons même découvert les indices de la transition de la forme ancienne, primaire, à la forme artistique supérieure. Enfin, dans un nombre très réduit de variantes (7), apparaît l'idée d'« épreuve de l'amour ». La formation de cette idée est encore en cours, car dans quatre autres exemples elle ne figure que dans le commentaire de l'interprète, n'étant pas encore assimilée au texte, c'est-à-dire transformée en poésie. Nous pouvons donc dire que la version roumaine comprend toutes les étapes de développement artistique du motif, nous permettant ainsi un sondage adéquat dans son histoire et sa signification mêmes. Cette observation est essentielle pour la compréhension de la circulation du motif aussi bien chez les Roumains que chez les autres peuples de la zone.

Certains textes s'arrêtent ici, à l'une des séquences épiques notées ci-dessus, mais d'autres vont encore plus loin, essayant de donner aussi une solution éthique à la ballade. Si dans 18 variantes, il est question du mariage imminent des deux héros<sup>94</sup>, dans d'autres, le héros conseille à sa bien-aimée de porter d'une manière ostentatrice la ceinture pour faire enrager les parents qui ne l'ont pas aidé<sup>95</sup>; enfin, dans d'autres, il montre que l'amour de la bien-aimée est toujours supérieur à celui des proches parents<sup>96</sup>, ce qui d'ailleurs était à attendre, comme conclusion logique et nécessaire du récit. Voici un exemple plus ample pour une telle conclusion :

Decît un tată și-o mumă,  
Mai bine-o puică cu milă;  
Că de-ar fi cît de străină,  
Are dor și are milă.  
Decît un frate și-o sor,  
Mai bine-o puică cu dor;  
Să fii cît de străior,  
Prinde milă, prinde dor,  
Nu e milă, nu e dor,  
De la frați, de la surori;  
Nu e dor și nu e milă,  
De la tată, de la mumă,  
Ca de la soție bună<sup>97</sup>.

Plutôt qu'un père et une mère  
Une bien-aimée pitoyable  
Aussi étrangère qu'elle soit  
Elle est aimante et pitoyable.  
Plutôt qu'un frère et une sœur  
Une bien-aimée tendre;  
Aussi étranger qu'on soit,  
Elle a pitié, elle a de l'amour.  
Il n'y a pas de pitié, pas d'amour  
De la part des frères et des sœurs;  
Il n'y a pas de pitié, pas d'amour,  
De la part du père et de la mère,  
Qui vaille ceux d'une bonne épouse.

<sup>93</sup> Var. 91.

<sup>94</sup> Var. 21, 35, 39, 44, 64, 66, 67, 70, 71, 72, 76, 79, 80, 81, 87, 96, 101, 117.

<sup>95</sup> Var. 5, 9, 16, 18, 19, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28.

<sup>96</sup> Var. 10, 30, 52, 63, 75, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 91, 94, 95, 97, 99, 100, 103, 124.

<sup>97</sup> Var. 85.

Cette conclusion est très proche, comme formule poétique, de ces chansons lyriques auxquelles nous avons fait allusion au début de notre ouvrage <sup>98</sup>.

Nous avons ainsi achevé l'analyse de la version roumaine et nous sommes en mesure d'établir un bref schéma de celle-ci, ainsi que de faire sa caractérisation esthétique. Pour ce qui est du bref schéma de la version roumaine, nous croyons pouvoir la concrétiser ainsi : *un jeune pâtre appelle à son aide ses proches parents : son père, sa mère, le frère et la sœur viennent à tour de rôle et lui demandent pourquoi il se lamente. Il leur dit que pendant son sommeil, un serpent est entré dans son sein et que sa vie est en danger. . . Il leur demande d'arracher le serpent, mais tous refusent, de peur de perdre la main ou même la vie. À la fin, il appelle sa bien-aimée et celle-ci se hâte d'accourir et a) lui enlève le serpent du sein, b) sort du sein du bien-aimé un objet précieux qui la récompense miraculeusement de son amour et de son dévouement et c) sort un objet d'or caché par le héros dans son sein pour mettre à l'épreuve l'amour de ses parents. Le texte s'achève par le mariage des amoureux, ou du moins par une réflexion relevant la supériorité de l'amour entre deux jeunes gens.* La version roumaine se caractérise par les traits distinctifs suivants : a) le matériel est, en général très unitaire, le texte ne comportant qu'une seule forme artistique. Il ne contient pas de types ou de sous-types régionaux ou locaux, en dépit de l'instabilité des formules d'expression ou de la différenciation superficielle des variantes à certains moments du déroulement du récit. Cette unité du texte avère sa grande ancienneté. b) Partout, dans les variantes roumaines, il s'agit d'un héros, un jeune homme nubile, même si son nom diffère d'une zone à l'autre. Une telle stabilité dans la conception n'existe dans aucune autre version nationale, où l'on rencontre souvent ou bien un héros ou une héroïne, ou bien seulement une héroïne de la narration. c) Une grande extension est accordée, dans la ballade, à la description des circonstances dans lesquelles le serpent est entré dans son sein. Il faut également relever, au delà de l'extension narrative, la beauté particulière de l'idée poétique, laquelle peut être considérée comme l'une des plus remarquables réalisations artistiques du folklore roumain. d) Est encore caractéristique cette onde lyrique qui traverse tout le poème (explicable par la propension spéciale au lyrisme de la ballade populaire roumaine !), mais devient visible surtout dans le refus des parents et dans la morale du récit. e) Du point de vue structural, le retardement du dénouement (par le triplement et le quintuplement des répétitions), apporte un surplus artistique remarquable. Le moment peut être utile à l'étude comparative des versions de la zone. f) La version roumaine comporte trois dénouements du récit, sans doute, les trois seuls possibles, ce qui montre que sur le territoire de notre pays le motif a parcouru toute sa trajectoire évolutive, sans suggestions du dehors. Il faut encore relever le fait que, à côté des trois solutions épiques mentionnées, la version roumaine présente également les moments de transition d'une étape artistique à l'autre, en montrant comment a évolué l'effort de mouler le motif dans une expression poétique supérieure. g) La circulation si intense et si unitaire du motif sur tout le territoire de la Roumanie est encore une preuve de la grande ancienneté du texte.

<sup>98</sup> Voir notre note n° 7.

## THREE LOCAL MOTIFS IN MOLDAVIAN TREES OF JESSE, WITH AN EXCURSUS ON THE LITURGICAL BASIS OF THE EXTERIOR MURAL PROGRAMS

MICHAEL D. TAYLOR  
(Chicago)

In 1928 P. Henry laid the foundations for subsequent study of the Tree of Jesse in Moldavia by going beyond Grecu's more philological interest in the pagan prophets of Christ to clarify the internal iconographical structure of the examples at Humor (1530—35), Moldovița (1537), S. George at Suceava (1532—34), Voroneț (1547), and Sucevița (c. 1600) as well as those at Lavra (1536) and Dochiariou (1568)<sup>1</sup>. Since that time it has been possible to augment the number of this special group of historiated Jesse Trees thanks to the discovery of images of the same type in other areas of southeastern Europe and in Italy. The earliest of these is at Sopočani (1263—68) while the westernmost one, at Orvieto, dates approximately 1305—10 and is of exceptional significance to the study of the group as a whole<sup>2</sup>. Although the geographical and temporal distri-

<sup>1</sup> P. Henry, *L'arbre de Jesse dans les églises de Bukovine, Mélanges de la Bibliothèque de l'Institut Français des Hautes-Études*, Bucharest, 2, 1928, 1ff. V. Grecu, *Darstellungen altheid-nischer Denker und Schriftsteller in der Kirchenmalerei des Morgenlandes*. "Académie Roumaine. Bulletin de la section historique", 11, 1924, 1ff.; The datings of Suceava and Lavra which differ from Henry's are based on S. Ulea, *Datarea frescelor bisericii mitropolitane Sf. Gheorghe din Suceava*, "Studii și cercetări de istoria artei", 13, 1966, 207ff.; and M. Chatzidakis, *Recherches sur le peintre Théophile le Crétois*, "Dumbarton Oaks Papers", 23—24, 1969—70, 319ff. Henry excluded from his study the later Tree at Cetățuia (I. D. Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris, 1928, pl. 93 : 2) which is of a considerably later date (1668—72) and has been so reduced in essential portions that it does not have a place in this study either.

<sup>2</sup> Studies of this group and additional bibliography are found in A. Nava, 'L'albero di Jesse' nella Cattedrale d'Orvieto e la pittura bizantina, "Revista del R. Istituto d'Archeologia e Storia dell'arte", 5, 1936, 363ff.; A. Watson, *The Imagery of the Tree of Jesse on the West Front of Orvieto Cathedral*, in *Fritz Saxl: A Volume of Memorial Essays from his Friends in England*, ed. D. J. Gordon, London, 1957, 149ff.; M. D. Taylor, *The Iconography of the Facade Decoration of the Cathedral of Orvieto*, Ph. D. Dissertation, Princeton University, 1969, 108ff.; *idem*, *The Prophetic Scenes in the Tree of Jesse at Orvieto*, "Art Bulletin", 54, 1972, 403ff.

bution which now confronts us raises important questions concerning the origin of the archetype of the entire series, it necessitates equally a definition of the special value that the image may have had within a specific historical locus.

A number of factors relative to the Moldavian group makes such an analysis particularly interesting. All but one of Henry's Romanian group were executed during the great development of exterior mural programs carried out under Petru Rareș. While later, Sucevița follows the earlier models so closely that it may be counted as a witness of almost equal weight. In addition, each of the Jesse Trees is distinguished from those elsewhere by three specific iconographical features — features which do, in fact, reveal their distance from the archetype but which, on the other hand, provide valuable indications of the manner by which the imagery was adjusted to local circumstances.

At Voroneț, rightly chosen by Henry as the most comprehensive and representative of the Moldavian Trees of Jesse, to the left of the central stem of kings there are two scenes which may be identified as the *Ascension* and the *Annunciation of the Second Coming* (Fig. 1) <sup>3</sup>. Scenes having the same iconographical characteristics are present at Moldovița, Suceava, and Sucevița, and, although its deterioration does not permit a completely positive statement, it is very likely that the example at Humor also included the same two scenes originally <sup>4</sup>. Individually and considered together these two scenes present iconographical curiosities which reveal in one case important traces of its pictorial ancestry and in another the apparent intentions of its creators. That the uppermost one was considered an Ascension is incontestable from the inscription which so identifies it <sup>5</sup>, but instead of a full complement of apostles it has only four flanking the Virgin. As will be seen, it would be improper to consider this a reduction of the more typical iconography. Rather, it is the result of endowing an originally different scene with a new meaning. The inscription on the *Annunciation of the Second Coming* is a paraphrase of Acts 1:11: "This Jesus who has been taken up from you into heaven, shall come again in the same way as you have seen him going up to heaven" <sup>6</sup>. Thus, it relates closely to the Ascension, and, in fact, from the iconographical standpoint it resembles conventional renderings of that subject even more than the scene above it. The only departure from the norm is the duplicate bust of Christ in heaven <sup>7</sup>. Just what must have been intended by this can be ascertained most readily with reference to the corresponding scene at Moldovița in which Christ appears beside God the Father <sup>8</sup>. As Henry's analysis suggests, this pairing was surely inspired by the apocalyptic

<sup>3</sup> Henry, *L'arbre*, 4f.

<sup>4</sup> *Ibid.*, figs. 2-4.

<sup>5</sup> I am indebted to my colleague Prof. Z. Golab for his generous assistance with the inscriptions.

<sup>6</sup> Henry, *L'arbre*, 4, n. 10, wrongly associates the inscriptions with Mark 14:62 and Luke 22:69. These do however, furnish the most suitable explanation of why there are two busts in heaven. See below.

<sup>7</sup> The large figure of Levi to the right of the apostles should not be considered part of this scene.

<sup>8</sup> Ștefănescu, *Bucovine et Moldavie*, pl. 52:2.



Fig. 1. — Voroneț. *Tree of Jesse*, detail: *Ascension* (above) and *Annunciation of the Second Coming*.

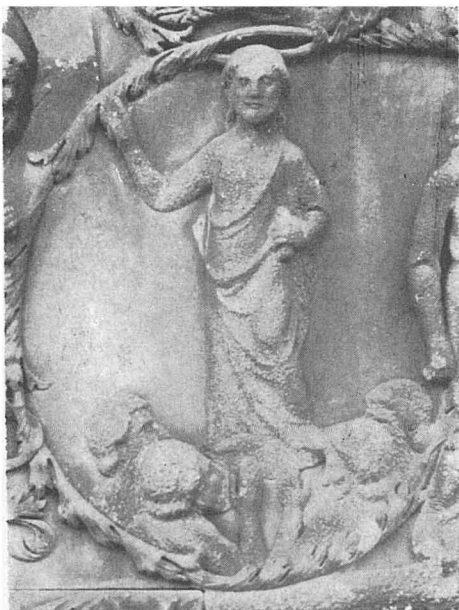


Fig. 2. — Orvieto, *Tree of Jesse*, detail :  
*Prophecy of Nahum*. photo : Alinari.

words of Mark 14 : 62 : "And you shall see the Son of Man sitting at the right hand of the Power and coming with the clouds of heaven"<sup>9</sup>. As pendants in that both relate to the Ascension the two scenes strongly emphasize those aspects of the event which are paradigmatic of the final moment in time.

It is not difficult to establish that neither of these scenes had a place in the archetype and that they are local modifications. An examination of the Jesse Tree at Orvieto reveals that the scene whose counterpart at Voroneţ is the *Ascension* shows an entirely different subject which, however, is superficially similar in a number of ways (Fig. 2). Its chief elements are a standing Christ-like figure holding a scroll and the heads of four other men who gaze directly at his feet. Such an iconography does not reflect well either eastern or western formulae for the Ascension, but it does constitute a very clear, literal illustration of the Prophecy of Nahum 1 : 15 : "Behold upon the mountains the feet of him that bringeth good tidings, and that preacheth peace". As I have shown elsewhere, this prophecy refers to the evangelical role of Christ's Church and it often appears inscribed on western Trees of Jesse otherwise unrelated to the type under consideration<sup>10</sup>. The juxtaposition of these scenes suggests two important observations. First, it is clear that intrinsically the Prophecy of Nahum is a subject which amplifies the fundamentally prophetic character of the overall image, whereas the Ascension departs radically from the conventional set of ideas evoked by a Tree of Jesse. Second and equally important, if one considers the artists' working procedures, it will become apparent immediately that, while it is not hard to imagine the transformation of an illustration of a very obscure Old Testament passage into a frequently encountered event from the life of Christ which the former tends to resemble, it would court the absurd to hypothesize the reverse<sup>11</sup>. As suggested above, it would be precisely this kind of alteration which would explain most adequately why there are only four and not twelve apostles in the Ascension at Voroneţ; a lingering respect for the original character of the scene must have inhibited a thorough conversion of the imagery. Based on these examples, therefore, one must conclude that Orvieto preserves the archetypal character of this version of the Jesse Tree and that Voroneţ and the other Moldavian representatives contain a variant iconography. One should not, however, necessarily believe that the variant was produced solely by ignorance or error.

That the Moldavian painters' alteration was their own and not merely the repetition of an iconography that had been introduced in another area at another time can be affirmed by a comparison with the corresponding scene at Lavra<sup>12</sup>. There one finds a depiction of the bust

<sup>9</sup> See above, n. 6.

<sup>10</sup> Taylor, *Prophetic Scenes*, 406ff., pp. 412.

<sup>11</sup> Two other metamorphoses of the type suggested here are also especially noteworthy. What had originally been the Celebration of the Israelites became the Presentation of Christ in the eastern Trees and the Peaceable Kingdom likewise became the Nativity. See Taylor, *Prophetic Scenes*, 405ff.

<sup>12</sup> G. Millet, *Monuments de l'Athos*, Paris, 1927, pl. 151 : 3. A similar scene may be found in the Tree of Jesse in the Church of the Holy Apostles at Thessalonika (A. Xyngopoulos, *Les fresques de l'église des Saints-Apôtres à Thessalonique*, in *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Venice, 1971, pp. 87. figs. 19-21).



of Christ above four mountains, a subject possibly inspired by Micah 4 : 1 or Zechariah 14 : 4<sup>13</sup>. Once again superficial similarities bind the scene to Orvieto and the archetype, but like many of the other Athonite scenes it is not an accurate reflection of the original<sup>14</sup>.

The *Annunciation of the Second Coming* is even more clearly unique to the Moldavian group. In this case the painters simply dispensed with anything resembling the original — Joel's prophecy of a Fountain from the House of the Lord (3 : 18f.)<sup>15</sup> — and inserted an entirely new subject which features the Virgin in the center like the *Ascension* above it. None of the Jesse Trees not directly dependent on the Romanian group have anything remotely similar<sup>16</sup>.

There exists one other motif which also distinguishes Voroneț and its Moldavian relatives from other Jesse Trees of this type. Flanking the central stem of kings are portraits of the patriarchs of the Twelve Tribes of Israel. Although this group is not always complete, enough of its members are always present to assure that it too constituted an integral part of the image as modified for this location<sup>17</sup>. P. Henry believed that the Twelve Tribes must have been part of the archetype, and for him their absence at Lavra and Dochiariou was a sign that the Athonite examples were imperfect copies of it<sup>18</sup>. Now, however, as a consequence of the discovery of the Serbian members of this group the reverse appears to be true. Nowhere but in the Bucovinan examples does this motif appear. Instead, like Lavra the earlier examples have additional direct ancestors of Christ selected from Matthew's genealogy.

As suggested above, I believe it unlikely that these three distinctly local elements entered the iconography of the Moldavian Tree of Jesse wholly by chance or error. Rather, I suspect they resulted from the desire to integrate the overall image more perfectly with the themes expressed by other major sections of the typical exterior program. Together with the Tree of Jesse this program consists of the following primary components to which auxiliary subjects could be added at local discretion : the Akathistos Hymn with its prologue the Siege of Constantinople, the Last Judgment, the story of the Prodigal Son, the Heavenly Ladder (or its substitute the Celestial Steps), the history of Adam and Eve, and

---

<sup>13</sup> The passage from Zechariah was read on the Feast of the Ascension. See J. Mateos, *Le Typicon de la Grande Église*, 2, Rome, 1963, 126f. ; I. F. Hapgood, ed., *Service Book of the Holy Orthodox-Catholic Apostolic Church*, New York, 1922, pp. 242.

<sup>14</sup> Both the Nativity and Presentation are found at Lavra for example. See above, nn. 11, 12.

<sup>15</sup> Taylor, *Prophetic Scenes*, pp. 406.

<sup>16</sup> The *Annunciation of the Second Coming* does appear in the Tree of Jesse in the Church of the Nativity at Arbanasi (1649 ; A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928, 278f., pl. 53). This would suggest that it is dependent on a model with a Moldavian provenance. Artistic connections that would help explain this are discussed by Grabar, *Bulgarie*, 291, n. 5 ; and A. Boschkov, *Die Bulgarische Malerei*, Recklinghausen, 1969, 161ff.

<sup>17</sup> Henry, *L'arbre*, 26ff., et passim.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 26ff.

the *Ĉin* on the apses, hierarchies considered to represent the Celestial and Terrestrial Churches or a much enlarged Deësis<sup>19</sup>.

One of the most obvious results of the inclusion of the two new scenes is an increased emphasis on the Virgin, for she is the focal point of both compositions. This supplements the attention already paid to her in the form in which this type of Tree came to Moldavia. In virtually all the eastern examples there are three other scenes where she is also prominent: the Presentation, Nativity, and illustration of Psalm 84: 12<sup>20</sup>. In addition, it should be remembered that any Tree of Jesse glorifies the Virgin — the *virga* of Isaiah's prophecy — and the human lineage which she brings to Christ. Parallels for this emphasis in other major components of the program are not at all difficult to discover. The Akathistos Hymn in praise of the Virgin is the regular pendant of the Tree of Jesse on the side walls of these churches. Were this not sufficient, the Virgin also has a deservedly important role in the center of the *Ĉin* on the apses where she appears as the Theotokos with the infant Christ on her knees. Moreover, Ulea also records that beginning in 1534 her image usurps the customary place of the church's patron saint<sup>21</sup>.

Equally remarkable is the character or essential message of the two scenes. As shown above the texts which appear to have been foremost in the minds of the artists and their patrons were not those which describe the Ascension primarily as an historical event but those which lend it an unmistakably eschatological character. The creators of the new scenes thus reveal their preoccupation with the final moment in history, when Christ shall return in glory, condemn his enemies, and welcome the faithful of his Church to heaven — a preoccupation which is also reflected in the first antiphon of the Feast of the Ascension which includes these verses: "For the Lord is high and to be feared: he is the great King upon all the earth. He shall subdue the people under us, and the nations under our feet"<sup>22</sup>.

These notions accord very well with the clear and rather aggressive separation of the community of the blessed, the Church, from heretics and oppressors which is so noteworthy a facet of the typical Moldavian program. Connections with the content of the Last Judgment and the hierarchies on the apses are immediately apparent. Furthermore, these same ideas of ultimate triumph and damnation relate very closely to Ulea's observation of militantly anti-Ottoman motifs in these exterior programs, the reflection of Petru Rareș's struggle against Turkish domi-

<sup>19</sup> On the programs of the exteriors, see P. Henry, *De l'originalité des peintures bucoviniennes dans l'application des principes byzantins*, "Byzantion", 1, 1924, 291ff.; *idem*, *Les églises de la Moldavie du nord, des origines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1930, 229ff.; Ștefănescu, *Bucovine et Moldavie*, 185ff.; *idem*, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie: Nouvelles recherches*, Paris, 1929, 149ff.; S. Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave*. "Revue roumaine d'histoire de l'art", 2, 1963, 39ff.

<sup>20</sup> All figures have been deleted from the illustration of Psalm 84: 12 at Lavra and Dochlarion (Millet, *Athos*, pls. 151: 3, 240: 1) and in this instance the Moldavian Trees are nearer the archetype. See Taylor, *Prophetic Scenes*, pp. 408.

<sup>21</sup> Ulea, *L'origine*, 67f.

<sup>22</sup> Hapgood, *Service Book*, pp. 244.

nation<sup>23</sup>. Portions of the iconography crucial to this theme are, first, the Siege of Constantinople which, in effect, enlists the Virgin as patron of the eventual liberation of all cities conquered or threatened by the Turks, and, second, the extraordinary prominence given to Turks and Tatars amidst the damned in the Last Judgment<sup>24</sup>. It now seems clear that those who modified the Tree of Jesse had these concerns very much in mind. The emphasis in both scenes on the Virgin and her role relative to the ultimate triumph of the Church — and the consequent liberation of the Christian faithful — corresponds so well to these aspects of the typical program that one can only conclude that the iconography was altered to conform to them.

The transformation of what had been ancestors of Christ into the patriarchs of the Twelve Tribes beside the line of kings may have been dictated by the anti-Ottoman concern as well. To be sure their presence as a coherent group reflects the desire for a clear ordering of the parts of the decoration, a desire that is manifest elsewhere as in the *Āin* on the apses. But it is also noteworthy that the land of Abraham and Isaac was promised to the sons of Israel (Genesis 35 : 11ff.) and later divided by Moses among their heirs (Numbers 34 : 1ff.). Could it not have been the intention of those who specified the inclusion of the Twelve Tribes to equate the recovery of the Promised Land with the defense and recovery of Moldavia and other Orthodox lands, just as the repulsion of the siege of Constantinople was equated with the anticipated victory over the Turks? Certainly such an intention would harmonize perfectly with the other major themes which have been discussed.

Thus, although one must admit that the creators of this specifically Moldavian version of the historiated Tree of Jesse did sacrifice a degree of internal logic and preservation of the original nature of the image, at the same time they achieved a more perfect coherence of the entire exterior program.

### *Excursus*

In the foregoing reference has been made to the *Āin*, the vast subject on the apses of the churches which consumes at least a third of the space available for decoration. Together with its size its location on the eastern, most sanctified part of the church would suggest that it was intended to dominate and establish the fundamental character of the entire exterior program. Basically it consists of layered groups or ranks of figures who converge toward the west-east axis where one finds images of the foremost subjects of Christian doctrine. An eminently representative example is that at Voroneț which has these components arranged from top to bottom : (1) busts of angels in medallions converging on Christ in heaven at the head of the apse ; (2) a row of seraphim ; (3) prophets with Aaron and Melchizadek next to the Archangels Michael and Gabriel who flank the Virgin and Child ; (4) the infant Christ-Child on a paten at the

<sup>23</sup> Ulea, *L'origine*, 41ff., *et passim*.

<sup>24</sup> *Ibid.*

axis flanked by two angels dressed as deacons, the apostles, and archdeacons; (5) bishops and hermit saints; and (6) military saints and martyrs<sup>25</sup>. With only relatively minor exceptions this ranked scheme of prophets, apostles, bishops, hermits, martyrs, and military saints is characteristic of virtually all Moldavian churches of this period<sup>26</sup>. As yet, however, its meaning does not appear to have been fully understood.

Recently Ulea has followed and enlarged on Grabar's suggestion that it is a great prayer of all saints, suggesting that this prayer is a collective invocation for divine assistance in defense of the country against the Ottoman invader. Thus, in his opinion the *Ćin* would be the nexus of a highly secular exterior program whose end would be the mobilization of the masses in defense of Moldavia: "Ainsi, tandis qu'on laissait la peinture intérieure des églises remplir son rôle traditionnel d'éducatrice religieuse de la masse des fidèles, on conçut la peinture extérieure comme étant le support d'un message éminemment laïque"<sup>27</sup>. Notwithstanding the compelling evidence presented for anti-Ottoman components within the exterior decoration, such a conclusion seems to so negate traditional assumptions about church decoration as to require further scrutiny. Unfortunately earlier explanations are of only limited assistance because of their lack of specificity. Henry calls the *Ćin* a vision of the Church-Triumphant<sup>28</sup>; Ștefănescu relates portions of the imagery to dogmas of the Church, characterizing the whole as a development of the Deësis and terming it a representation of the Celestial and Terrestrial Churches<sup>29</sup>. Doubtless these general characterizations have some validity, but nevertheless they do not indicate a precise role for the overall subject within the program nor do they have a truly specific textual basis.

In fact, the *Ćin* can be readily explained with reference to the Office of the Preparation of the Elements of the Mass or Prothesis. This ritual begins with an invocation of God in heaven and then, with the preparation of the bread, further invocations are made in honor and commemoration of the Virgin, John the Baptist, the prophets, the apostles, the holy fathers and saints, martyrs and hermit saints in that very order<sup>30</sup>. Virtually the identical order obtains in the decoration of the apses at Voroneț and at all the other monasteries where the subject is found. That such a close connection is not fortuitous can be demonstrated by a number of details. To cite but a few of the more specific, one need only recall that at Voroneț the Christ-Child is depicted lying on a paten; in equivalently central locations one finds the Emmanuel at Humor, the Agnus Dei above the infant at Moldovița, and the lamb and Child on the paten at Sucevița. The eucharistic connotations of these images are beyond any question, and in this fashion they refer directly to the priest's preparation of the oblation which accompanies the verbal component of the same liturgy. At Voroneț,

<sup>25</sup> Ștefănescu, *Nouvelles recherches*, 154f.; Henry, *Les églises*, pls. 38 : 3, pp. 39.

<sup>26</sup> Ștefănescu, *Nouvelles recherches*, 151ff.

<sup>27</sup> Ulea, *L'origine*, 58ff., pp. 69. A. Grabar, *L'origine des façades peintes des églises moldaves*, in *L'art de la fin de l'antiquité et du moyen âge*, 2, Paris, 1968, 906f.

<sup>28</sup> Henry, *Les églises*, pp. 231.

<sup>29</sup> Ștefănescu, *Nouvelles recherches*, 151ff.

<sup>30</sup> Hapgood, *Service Book*, 68ff.

flanking the image of the Virgin and Child, Melchizedek and Aaron are shown as the foremost representatives of the prophetic group. As chief priests they too call attention to the liturgical and eucharistic nature of the overall subject. Finally it should be noted that during this very portion of the Prothesis the priest arranges pieces of the altar-bread on the paten in a formal, ordered pattern — an action which is precisely the complement of the formal, ordered scheme of mural decoration.

When considered in the context of the total decoration of the churches it should not seem at all surprising to discover this liturgical reference. Subjects on the interior such as the Communion of the Apostles, Christ in the Chalice, and, of course, the Great Feast paintings have long been recognized to stem from liturgical considerations<sup>31</sup>. One can even trace the origins of this particular image to the church decoration of Ștefan cel Mare. In the church of Dolheștii Mari (shortly before 1481) there is a representation of the same subject in the south by of the narthex. Because of the reduced space its form is more condensed, but one can easily see the divisions into categories of Godhead, prophets, apostles, bishops, and martyrs, and over the window once again there is the Child on the paten<sup>32</sup>. This alone indicated that at least portions of the elaborate scheme of exterior decoration under Petru Rareș had their genesis in interior paintings created for his great predecessor.

By its close relationship to the Prothesis the *Ūin* establishes that the programmatic theme of the exterior paintings is that of preparation. In this light the subjects of all the other major components of the decoration may be seen to have a common liturgical foundation: each one relates to a period of fasting, observances in preparation for the Great Feasts. During the long Lenten season or period of the Triode Sundays commemorate the Prodigal Son, the Last Judgment, and the history of Adam and Eve. In this same period the Akathistos Hymn is sung and the Heavenly Ladder of John Climacus is read<sup>33</sup>. The Tree of Jesse relates to another Fast, that of the Sunday before Christmas when the gospel lection is Matthew 1:1 — 25 which enumerates all of Christ's ancestors. Preparation is thus indicated in a twofold fashion. On the one hand, the *Ūin* refers to a liturgical ceremony; on the other, the remaining subjects refer to Fasts of the liturgical year which ready the worshipper for major holidays, just as the priest daily readies himself and the elements of the Mass for communion. It thus becomes clear that the decoration of the

<sup>31</sup> H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klostern*, Leipzig, 1891, 61ff.; G. Millet, *Recherches sur l'icongraphie de l'Évangile*, Paris, 1916, 31ff. *et passim*.; Ștefănescu, *Nouvelles recherches*, 69ff.; *idem*, *L'illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et dans l'Orient*, Brussels, 1936, 44ff. *et passim*.; O. Demus, *Byzantine Mosaic Decoration*, London, 1948, 14ff.; G. Nandriș, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural-Painting of Eastern Europe*, Wiesbaden, 1970, 128ff.

<sup>32</sup> Ștefănescu, *Nouvelles recherches*, 5ff.

<sup>33</sup> Enough variation exists in the service books consulted to prevent indicating the precise days for some of these commemorations as they were celebrated in Moldavia in the period in question. Nonetheless, we can be sure that they did take place. See Hapgood, *Service Book*, xxiv; Mateos, *Typicon*, 2ff.; Mercenier and Paris, *La prieuré des églises de rite byzantin*, 2, 1, Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgium), 1939, xviii.; Brockhaus, *Athos*, 82f.; E. Wellesz, *The 'Akathistos': A Study in Byzantine Hymnography*, "Dunbarton Oaks Papers", 9 — 10, 1955 — 56, pp. 143.

outside of the churches (or the western interior) has a metaphorical relationship to this unifying concept. Not only would it be the first part that the monks, catechumens, or faithful would see — their preparation, but also it would signify the readiness of the church as the body of Christ, the bread, for communion. No other programmatic scheme for the exterior could surpass the propriety of this one.

In conclusion, it should be pointed out that the anti-Ottoman references emphasized by Ulea do seem to have a definite place within this overall conception. During the Prothesis the priest calls to the remembrance of the Lord the reigning monarch and other Orthodox among the living and dead. Also in the liturgy of S. Basil, used chiefly during periods of fasting, there is an even more elaborate invocation on the ruler's behalf. It includes these lines: "O Lord . . . overshadow his head in the day of battle. Strengthen his arm, exalt his right hand; make mighty his kingdom; subdue under him all barbarous nations which seek wars"<sup>34</sup>. By these means the concerns of the Church are linked or even identified with those of the State and, considering the Ottoman peril, a secular policy of Moldavian independence must have been considered the reciprocal of the preservation of Orthodoxy.

---

<sup>34</sup> Hagood, *Service Book*, pp. 109. The close connection between reverence accorded emperors and the liturgy is emphasized by E. Kantorowicz, *Ivories and Litanies*, "Journal of the Warburg and Courtauld Institutes", 5, 1942, 75ff. *et passim*.

## BYZANCE, OCCIDENT ET CRÉATION NATIONALE DANS L'ART DU SUD-EST DE L'EUROPE \*

MARIA ANA MUSICESCU

Pour les historiens de la culture et de l'art du Sud-Est européen un livre portant le titre de « *Kunst und Geschichte in Südosteuropa* » suscite un vif intérêt, teinté d'un certain étonnement. Car, depuis le temps qu'on en parle — et les spécialistes, de plus en plus nombreux, sont là pour témoigner qu'il est justifié de nos jours de parler d'une « discipline » de la connaissance du Sud-Est — aucune étude de plus ample envergure (nous n'envisageons évidemment pas l'utopie que serait une synthèse) ne porte ce titre aussi alléchant que téméraire <sup>1</sup>. Congrès et colloques internationaux, institutions spécialisées, de nombreuses publications des pays du Sud-Est et du dehors, étudient les problèmes concernant les peuples de cette zone de l'Europe. Il faudrait peut-être souligner le mérite des instituts d'après guerre ; c'est en grande partie grâce à leur activité dans ce domaine (dont la complexité s'accroît avec l'intensification des recherches) qu'on doit le renouveau d'intérêt à l'égard de cette zone si unitaire et si diverse à la fois.

Nous sommes à la veille du troisième Congrès international des études sud-est européennes. Huit ans nous séparent du premier (Sofia 1966), quatre du second (Athènes 1970) ; moments où l'on a essayé de « faire le point » des connaissances acquises dans tous les domaines de l'histoire (dans le sens le plus large de cette notion) des pays et des peuples de cette partie de l'Europe. Les Actes de ces deux congrès demeurent, malgré leur suggestive ampleur, incontestablement en deçà même de l'information obtenue au cours de ce dernier quart de siècle. De ce point de

---

\* En marge du livre « *Kunst und Geschichte in Südosteuropa* », herausgegeben v. Klaus Wessel, Recklinghausen, 1973, 188 p., 150 ill., 34 planches en couleur, XXXI desseins.

<sup>1</sup> A. Grabar, *L'art du Moyen-Âge en Europe orientale*, Paris, 1968. Ce livre envisage pour la première fois une vue d'ensemble de l'art du Sud-Est de l'Europe et de la Russie à l'époque byzantine.

vue, l'historiographie récente est très riche. C'est cette information, qui porte souvent sur des détails, qui a fait surgir certains problèmes d'envergure, ayant trait surtout au rôle de Byzance dans la formation de l'art dans le Sud-Est de l'Europe, du poids que représente la tradition byzantine dans l'art des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles et enfin des relations artistiques entre les peuples du Sud-Est de l'Europe. C'est à ce niveau théorique qu'on se heurte aux plus grandes difficultés. L'histoire de l'art comparé dans cette zone est encore à faire. Or, le livre que nous étudions aborde en plein ces problèmes. Sa structure — recueil d'études — lui permet de mettre en regard deux étapes chronologiques : celle où Byzance agit directement sur l'art des peuples slaves du Sud et des Roumains, celle de l'art de ces peuples à la fin du moyen âge. En bref, c'est une fois de plus, au binôme tradition-innovation que nous aboutissons. C'est aussi le thème que la Section d'Art aura à développer au prochain congrès. Qu'il nous soit donc permis de discuter le livre « Kunst und Geschichte in Südosteuropa » dans cette perspective qui permettra de situer sa contribution dans le cadre le plus adéquat de son intérêt scientifique.



Du Sud-Est européen, (de ce volume) l'Albanie et la Turquie manquent. Évidemment, cette dernière a peu d'accointances avec un art saturé de symboles chrétiens lesquels deviendront, après la chute de l'Empire, autant d'instruments aidant à créer un autre langage symbolique, celui national ; elle nous lègue une image artistique étangère à celle créée par Byzance et son « Commonwealth »<sup>2</sup>. Toutefois cet art musulman n'a pas manqué d'offrir des suggestions (à différentes époques et sous des aspects divers) aux peuples chrétiens, à Byzance même, avant et après la conquête<sup>3</sup>. Esquisser au moins quelques-uns des traits de rencontre entre art chrétien et art musulman serait d'autant plus utile qu'il s'agit d'un domaine peu fouillé et susceptible d'offrir des surprises (surtout vers les XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles) dans le sens d'un renforcement de l'Orient musulman dans certaines expressions de l'art des pays du Sud-Est.

Quant à l'Albanie, étonnamment peu connue du point de vue artistique en dehors des cercles plus ou moins restreints des spécialistes albanais mêmes, elle offre, tout le long des trois étapes de l'art du sud-est européen : celle byzantine, celle post-byzantine, celle, appelons-la « pré-moderne », les mêmes traits, la même évolution, les mêmes preuves d'interférences que celles de l'art grec, bulgare, serbe et roumain<sup>4</sup>.

Avant d'aborder plus en détail quelques-uns des problèmes que pose ce livre, soulignons l'excellence du choix et de la qualité des illustra-

<sup>2</sup> D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500—1453*, Londres, 1971.

<sup>3</sup> Pour ce problème v., e.a. A. A. Vasiliev, *Byzantium and Islam*, dans le volume N. H. Baynes and H. St. L. B. Moss, *Byzantium. An Introduction to last Roman civilization*, éd. Oxford, 1961.

<sup>4</sup> V.e.a., T. Popa, *Considérations générales sur la peinture postbyzantine en Albanie*, dans *Actes du premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est européennes*, II, Sofia, 1969.



tions. Elles sont de premier ordre et on les « lit » avec le même intérêt que le texte qui les invoque.



M. Klaus Wessel, *Die Byzantinische Kunst, ihr Lebensraum und ihr Ausstrahlungsbereich*, développe son exposé par le moyen de six thèses qu'il soutient par de nombreux exemples de tous les genres d'art, provenant des différents endroits du monde byzantin.

*1<sup>ère</sup> thèse.* « Reichskunst » et « Kunst eines Universalreiches », l'art byzantin n'est pas unitaire ce qui lui permet de devenir une « Leitkunst ». Cette diversité (« Janusköpfigkeit », « Mehrgesichtigkeit ») représente incontestablement une des dimensions les plus significatives de l'art byzantin. Il nous paraît toutefois légitime de la mettre en balance avec son contraire — l'unité — tout aussi saisissante, tout aussi signifiante, autre « constante » de ce monde de successives « Renaissances », malgré son apparente immobilité. Car, même les « particularismes régionaux » auxquels s'attache l'auteur<sup>5</sup> demeurent liés, pour l'essentiel de la forme et de la finalité, au même symbolisme, à la même esthétique. Et c'est souvent à l'art de la Capitale même, justement à l'époque qui intéresse l'auteur, que l'art byzantin doit les plus nobles et les plus pures élaborations qui lui confèrent son unité et dont témoignent son rayonnement même. En fin de compte, ne pourrait-on pas admettre que si c'est la diversité (sans oublier sa très haute qualité spirituelle) qui en fait une « Leitkunst », c'est à la profonde unité de son répertoire artistique qu'on doit la longue et émouvante survie de cet art dans le monde orthodoxe ? Nous avons une fois de plus la preuve de la difficulté d'une lecture globale d'un art mouvant et divers dans ses détails, constant (même dans ses renouvellements les plus spectaculaires) et unitaire pour ce qui regarde ses articulations essentielles.

C'est de cette survie dans l'espace culturel de l'empire qu'il s'agit dans la *2<sup>e</sup> thèse*. On pourrait encore multiplier les exemples — au-delà de celles parfaitement explicites qu'indique l'auteur (la Cappadoce, le Mont Athos, les Météores, la Crète, le Chypre). Il s'agit dans ce cas de très puissants foyers d'art, rayonnant au loin, comme le Mont Athos. Mais cette survie devient autrement révélatrice dans les vastes espaces ouverts habités par les Grecs, les Bulgares, les Serbes, les Roumains. C'est sur le plan de la « Geistesgeschichte » de tous ces peuples que l'art de Byzance agit — à partir d'un certain moment (le XIV<sup>e</sup> siècle) dans une perspective nationale, mais où la forme byzantine demeure facilement reconnaissable — après la chute de l'empire et jusque dans les temps « prémodernes ».

C'est un rappel nécessaire (on l'oublie si souvent) de l'existence d'un art profane à Byzance que l'auteur développe dans sa *3<sup>e</sup> thèse*. Plus on multiplie les exemples, plus cet aspect — souvent éclatant — obtiendra le poids nécessaire afin de rétablir l'équilibre que la structure profondément religieuse de l'autre aspect de l'art byzantin tend trop souvent à rompre. Toutefois ce ne sont pas que les œuvres d'art disparates (orfèvrerie,

---

<sup>5</sup> A. Grabar, *Le premier art chrétien*, Paris, 1966, p. 280. L'auteur distingue entre trois grandes familles régionales d'œuvres d'art qui se sépareront davantage au Moyen-Age : arts du Levant et de la Transcaucasie, arts des Grecs et arts des Latins.

miniatures e.a.) aussi typiques qu'elles soient, qui puissent à elles seules rétablir l'équilibre. Il faudrait y ajouter un autre genre d'art, essentiellement profane (même s'il s'intègre surtout dans le contexte de la peinture monumentale religieuse, où il ne manque jamais) : le portrait de donateur. Basileis, kralis, tsars, princes, voïvodes, évêques ou simples prêtres, boyards, bourgeois, paysans avec leurs femmes et enfants, souvent avec leurs ancêtres et (vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> en Olténie tous les habitants d'un village, des groupes de haïdouks aussi) sont représentés sur les murs des narthex et des naos des églises du Sud-Est. C'est un autre aspect et pas parmi les moindres — artistique, culturel, social — de l'unité dans l'art du Commonwealth byzantin<sup>6</sup>. Et autant siron plus que les « arts de luxe », ces innombrables portraits intègrent dans l'art religieux le monde profane, la vie historique et sociale, l'ambiance culturelle des peuples du Sud-Est.

Les thèses 4, 5 et 6 sont dédiées à l'expansion de l'art byzantin, surtout aux XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, en dehors des frontières de l'empire même (thèse 4 : dans l'art copte, en Syrie, en Arménie, en Géorgie, en Nubie ; thèse 5 : chez les Slaves ; thèse 6 : en Italie, en France, en Allemagne)<sup>7</sup>.

Qu'il nous soit permis de mettre en discussion, en marge de la thèse 5, quelques considérations de détail. Qualifier les peintures de Bojana uniquement par « die noch ganz in komnenischer Tradition stehen » (p. 24) c'est les apprécier injustement. Ses attaches avec la peinture byzantine sont incontestables (des affinités avec l'Occident ont été aussi décelées)<sup>8</sup> ; elles prouvent, comme le soulignent V. N. Lazarev et Otto Demus, un certain conservatisme dans le style comme dans le programme iconographique. Néanmoins, ce qui intéresse en premier lieu dans la peinture de Bojana, ce qui lui confère son originalité (prouvant justement « d'édification de ses propres expériences »)<sup>9</sup>, sa singularité aussi, c'est à travers la variété de leur typologie, la puissante expressivité des figures. Ceci justifie le Prof. V. N. Lazarev de parler de « tipi dei volti schiettamente nazionali »<sup>10</sup> et Ath. Boškov d'une « ... ausgesprochene Bestimmung der Künstler, ihren Bildern spezifisch nationale Merkmale zu verleihen »<sup>11</sup>. Dans nombre de ces figures Byzance est très loin, souvent n'y est plus qu'un vague souvenir.

<sup>6</sup> Dans son rapport au XIV<sup>e</sup> Congrès d'études byzantines, Bucarest, 1971 (Rapports III), sur l'art profane à Byzance, le Prof. A. Grabar distingue trois grandes catégories d'œuvres d'art profane à Byzance : 1. Thèmes politiques et sociaux ; 2. Thèmes scientifiques et littéraires (c'est dans cette catégorie qu'il classe les portraits peints) ; 3. Thèmes décoratifs : arts de luxe.

<sup>7</sup> L'Angleterre n'a pas été mentionnée ; elle n'échappe pourtant pas à une certaine influence de Byzance. V. D. T. Rice, *The Byzantine Legacy*, dans *Sources archéologiques de la civilisation européenne*, Bucarest, 1970, avec une riche bibliographie du problème. Pour « l'existence de l'unité de la tradition artistique byzantine en tant qu'élément actif parmi les peuples qui participent d'une manière ou d'une autre au vaste domaine de la culture byzantine », v. aussi M. Chatzidakis, *Aspects de la peinture religieuse dans les Balkans*, dans *Aspects of the Balkans. Continuity and change. Contribution to the International Balkan Conference held at VCLA, October 23—28, 1969, The Hague-Paris, 1972*. V. également A. Grabar, *L'art du Moyen-Âge* ... Paris, 1968.

<sup>8</sup> A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928.

<sup>9</sup> A. Grabar, *L'art du Moyen-Âge* ...

<sup>10</sup> V. N. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Ed. ital. Torino, 1967, p. 287.

<sup>11</sup> At. Boskov, *Die Bulgarische Malerei*, ... Recklinghausen, 1969, p. 68.

On est, d'autre part, en droit de se demander pourquoi l'auteur installe, par une formule par trop générale, « grössenteils völlig oder weitgehend von der palaiologischen Kunst in Byzanz abhängig » (p. 24), la peinture bulgare du XIV<sup>e</sup> siècle, sous la tutelle exclusive de Byzance. Il suffirait de comparer l'ensemble peint de Zemen<sup>12</sup> à celui de Ivanovo pour qu'il devienne clair que la peinture bulgare maniait son propre langage artistique (même si issu des prémices byzantines) plastique et chromatique et qui est loin d'étaler la monotonie qu'engendre le parfait conformisme à un modèle, aussi prestigieux qu'il soit<sup>13</sup>.

Il en est de même de la peinture serbe des XII<sup>e</sup> — XIII<sup>e</sup> siècles. Il suffirait de mettre en regard l'indiscutablement « grossartigen Engel » de Kurbinovo, que cite l'auteur (l'archange de la fig. 20 n'est pas, comme il est dit, le « Verkündigungengel », mais bien celui peint dans la conque, qui est en adoration devant la Vierge. Son attitude de calme et noble révérence l'indique d'ailleurs clairement. L'archange de l'Annonciation, peint au-dessus de l'arc triomphal, est en plein vol, dominant les hauteurs, dynamique et victorieux dans sa fascinante étrangeté. Voir V. N. Lazarev, *op. cit.* fig. 339), et celui, non moins remarquable, mais appartenant à une vision tout à fait différente, de Mileševo, pour justifier nos réserves quant à l'affirmation trop catégorique, dangereusement généralisatrice, que « die serbische monumentale Wand Malerei steht unter kräftigster byzantinischer Ausstrahlung » (p. 24)<sup>14</sup>.

Sv. Radojčić, *Die Ausstrahlung der byzantinischen Kunst auf die slawischen Länder in der Zeit vom 11. Jh. bis zum Jahre 1453.*

Dans son langage alerte et souple, rehaussé d'accents de couleur, comme pour mieux faire « voir » sa pensée aussi précise que chargée de nuances imprévues, le Prof. Radojčić nous brosse, en lignes très larges, ayant comme toile de fond les références aux situations historiques, l'image, ou plus exactement les images des relations artistiques entre Byzance et les pays slaves d'une part, entre les pays slaves eux-mêmes, de l'autre. C'est un réseau de routes, partant en éventail de Constantinople, qu'il dessine ainsi sous nos yeux, avec ses relais et ses détours, avec ses aboutissants. Ces routes ne sont pas également éclairées, des tronçons en manquent parfois mais, et c'est ce qui importe, chaque relais devient à son tour réceptacle et foyer rayonnant, créant d'autres routes à l'intérieur des frontières ethniques. L'auteur de cette carte artistique nous entretient surtout de ces foyers, ces centres qui reçoivent et créent à leur tour une architecture, une peinture, des objets d'art somptuaire, qui gardent, avec des accents dont l'équilibre change d'intensité et de

<sup>12</sup> Liliana Mavrodinova, *Zemenskata Trkva*, date la peinture de Zemen vers la fin du XIII<sup>e</sup> — début du XIV<sup>e</sup> siècle. At. Boškov, *op. cit.*

<sup>13</sup> Ce n'est pas l'inhabile reprise en résumé du livre de A. Grabar (La peinture religieuse en Bulgarie) qui est celui de D. Panaiotova, que l'auteur cite dans le texte même qui est en mesure d'éclaircir ces problèmes. S'adresser à la source même serait plus profitable.

<sup>14</sup> Quant à la qualification de « école de Miloutine », M. Milković-Pepek, *L'œuvre des peintres Michel et Euthyche*, Skopje, 1967, on est en droit de ne pas y adhérer sans réserves. A son tour, Mme Maria Sotiriou, *L'école macédonienne et l'école dite de Miloutine*, Athènes, 1969 (en grec avec résumé en français), propose comme plus adéquate la reprise du vieux terme « art serbo-byzantin », au lieu de celui d'« école de Miloutine ».

signification selon les époques, la double empreinte byzantine et nationale. C'est sur la première qu'insiste l'auteur afin de souligner ce qu'elle est devenue dans l'interprétation soit des artistes venus de Byzance pour exercer leur art en terre étrangère, soit des artistes issus de ces terres mêmes et qui maniaient techniques et formes reçues de Byzance, selon les possibilités, les besoins, l'ambiance culturelle et les traditions artistiques de leur propre patrie.

Il y a d'abord Preslav et sa « Rätselhafte » église ronde, « premier centre de l'art monumental byzantin parmi les Slaves » (p. 36). Cette capitale du tsar Siméon, si intensément fouillée par les archéologues, si minutieusement étudiée et interprétée par les historiens de la culture et de l'art bulgares, révèle — à travers ses imposantes ruines — une image assez claire du remarquable contexte culturel et artistique qu'avait atteint, aux IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles, l'empire bulgare intégré dans le Commonwealth byzantin (malgré la haine de Byzance, que le Prof. Radojčić souligne en prenant comme exemple le grand Siméon même, ce « Zögling Konstantinopels », à la fois « Verehrer der griechischen Bildung und Todfeind des byzantinischen Reichs », p. 35). On pourrait toutefois remarquer, si ce n'est pas trop exiger des preuves — qui existent pourtant — pour accepter sans réserves le point de vue par trop sceptique du savant serbe : « Der Prozess der Entstehung der ältesten byzantinisch-bulgarischen Kunst in 10. Jahrhundert bleibt ganz noch im Dunkeln » (p. 37). Même si presque exclusivement archéologique, la perspective de l'art en terre bulgare, à partir de 681, n'en est pas moins lisible. Il y a les fresques de Peruštica du VII<sup>e</sup> s.<sup>15</sup>, avec ses souvenirs hellénistiques ; il y a Pliska, ses fortifications, ses basiliques, ses palais, ses églises, où l'on retrouve traditions hellénistiques, souvenirs paléobyzantins, fortes suggestions byzantines. Il y a également, au début du VIII<sup>e</sup> siècle le Cavalier de Madara qui est, en fin de compte, un thème « triomphal », comme d'autres à Byzance<sup>15a</sup>.

Vient ensuite la prestigieuse Kiev, cette « capitale de l'art » du XI<sup>e</sup> siècle russe. L'auteur en esquisse les traits qui l'apparentent à Byzance, tout en suggérant ce qui est « régionalisme » russe et similitudes avec la Sainte Sophie d'Ochride, avec les mosaïques de Saint Luc en Phocide. Au XII<sup>e</sup> siècle, les traits romans se trouvant dans l'architecture et dans la sculpture de Vladimir-Suzdal, comme dans celle de l'église de la Vierge à Studenica, comme la sculpture serbe de la fin du XII<sup>e</sup> siècle qui rappelle die « Vermischung byzantinischer und romanischer Elemente in Venedig und dessen nähere Umgebung » (p. 41), montrent, en dépit des différences stylistiques que cet apport de l'Occident engendre dans l'art serbe et russe, la vastité de l'aire artistique qui participait à la création de l'art des Slaves avant le XIII<sup>e</sup> siècle. C'est à cette époque — et la remarque du Prof. Radojčić mérite d'être soulignée — que s'intensifient les relations artistiques entre les pays slaves. C'est un aspect encore trop peu étudié ; ces relations très diverses sont à l'origine de la diversité comme de l'unité

<sup>15</sup> A. Grabar, *op. cit.*

<sup>15a</sup> a. V.e.a., Șt. Stanchev, *Pliska et Madara, dans l'histoire culturelle bulgare, dans La culture médiévale bulgare*, Sofia, 1964 ; Stamen Mihailov, *La grande basilique de Pliska et la tradition paléobyzantine de bâtir dans la Péninsule balkanique*, dans *Actes*, Sofia, 1969, p. 583—597.

de l'art des XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles et qui se prolonge, durant l'époque post-byzantine, dans tous les pays du Sud-Est de l'Europe. Similitudes et traits particuliers, rayonnement de la peinture paléologue dans les Balkans et en Russie, moments représentatifs des différentes modalités stylistiques (Trnovo, Novgorod, l'école morave, Mistra) lesquels, tout en gardant l'empreinte byzantine, diversifient le paysage de la peinture paléologue en permettant de comprendre les traits qui définissent ce qui devenait un art national bulgare, serbe, russe. Hypothèses, peut-être parfois téméraires mais non moins séduisantes, comme celle que « Ivanovo zeigt die Genesis jener byzantinischen Malerei, die in Serbien um 1370, in Novgorod um 1378 erscheint » (p. 45), ou celle du style « sentimental, lyrique et décoratif » (p. 48) de Kalenić qu'on pourrait difficilement comparer à celui plutôt sec et graphique de la Cozia olténienne (1382), l'art d'un Théophile le Grec et d'un Rublev, le rôle des « wanderkünstler », tout comme celui des « irrenden Schriftsteller » dans la diffusion de la culture et de l'art byzantin, représentent autant d'éclaircies dans le réseau infiniment complexe que le flux ininterrompu de la pénétration byzantine étend sur les arts de l'Europe orientale. Et le texte du Prof. Radojčić en offre quelques exemples pour souligner fermement que « Alle jungen Völker Europas, besonders in Ihrer Nähe, erblickten in Byzanz das Ziel und Vorbild ihres Fortschritts » (p. 49). Que ces « von Byzanz ererbten Kunsttraditionen » deviennent, durant les siècles de la Turcocratie, « eine allzuschwere Bürde » est une autre page de l'art sud-est européen et qui mériterait une étude tout aussi compréhensive, dans ces aspects contradictoires, que celles du convainquant panorama artistique que l'auteur nous a offert pour les XI<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles.

Corina Nicolescu, *Die alte Kunst Rumäniens und ihre Beziehungen zu Byzanz*. C'est le tour de l'art roumain de révéler ses racines byzantines. Dans quelle mesure les intenses fouilles archéologiques du dernier quart de siècle ont pu prouver que ces racines byzantines s'enfoncent profondément dans le sol de la Roumanie de nos jours, mille ans avant la formation des Etats roumains indépendants, c'est ce que l'auteur s'est proposé de démontrer. Et il est vrai que cette tâche blanche sur la carte culturelle et artistique de la Roumanie entre 271 et jusque vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle se rétrécit au fur et à mesure de la découverte des innombrables souvenirs de la vie qui acheminait les Daco-Romains vers ce qui deviendra, vers le IX<sup>e</sup> siècle, le peuple roumain. La zone la plus riche en témoignages artistiques, depuis les citadelles et les basiliques (avec leurs beaux chapiteaux en marbre sculptée) et jusqu'à la céramique, est indiscutablement le Bas-Danube avec la Dobroudja, où les influences grecque, romaine, puis byzantine (avec quelques interruptions qui ne provoquent pas de discontinuité dans son processus artistique) sont nombreuses. C'est sur cette zone que l'auteur se penche pour surprendre son « facies » artistique. Il est romano-byzantin, souvent constantinopolitain, d'autres fois provincial, des plus lointaines terres de l'« οἰκουμένη » byzantine, où survivaient des traits orientaux. L'exposé bref et clair de l'auteur, s'appuyant sur la très riche bibliographie archéologique roumaine et à l'aide des nouvelles interprétations historiques, rassemble des témoins épars le long des siècles et recompose ainsi, sinon une image en pleine lumière (qui, du moins

pour les VII<sup>e</sup>—IX<sup>e</sup> siècles, n'est pas encore possible), du moins une ambiance où Byzance joue le rôle essentiel. Néanmoins, malgré les trouvailles de nombreux objets (céramique, en premier lieu, objets de culte, e.a.) dans différents endroits du pays et qui, à leur tour, sont soit de provenance, soit d'imitation byzantine, c'est la Dobroudja qui demeure, jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, le réceptacle le plus actif, le plus permanent aussi, de la pénétration artistique byzantine, parmi ces *μυζοβάρβαρος* comme les qualifie Attaléiatès<sup>16</sup> et qui « parlent toutes les langues ». L'art en est byzantin et florissant dans ce thème du Paristrion. L'auteur souligne, à juste titre, que la Dobroudja est une zone « provinzieller byzantinischer Kunst auf der Karte Südosteuropas » (p. 61). On pourrait même surenchérir et parler, si nous envisageons toute l'époque à partir du IV<sup>e</sup> siècle, de la pénétration—plutôt rare, il est vrai—de certains traits de l'art impérial byzantin si l'on juge d'après quelques basiliques et quelques pièces d'orfèvrerie.

Si l'on regarde de plus près la carte artistique des IV<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles couvrant le territoire de la Roumanie de nos jours, tout ce qu'on a trouvé en dehors de la Dobroudja (le long du Danube on ne connaît jusqu'à nos jours que la basilique de Sucidava — VI<sup>e</sup> siècle — et les ruines des deux petites églises de Turnu Severin (XIII<sup>e</sup> siècle non encore fouillées), appartiennent surtout au domaine de la culture matérielle, objets dont les traits artistiques, d'allure stylistique et de procédés techniques byzantins, couvrent tout le territoire du Sud-Est de l'Europe et même une zone très étendue des pays slaves du Nord et de l'Est. Il nous paraît donc difficile d'admettre, sans prudemment nuancer les faits, que « diese vier Jahrhunderte /X<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles/ währende Periode ist die wichtigste für die Entwicklung der rumänischen Kunst und ihrer Beziehungen zu der byzantinischen Welt » (p. 66). Il est indéniable que ce qu'on appelle la culture « protoroumaine » est nourrie aussi des éléments byzantins de province.

Tout ceci ne constitue qu'une sorte de toile de fond, plus ou moins uniformément étendue sur l'ensemble du territoire roumain. Mais d'où viennent Curtea de Argeș et Cozia, Siret, Voroneț, Neamț, e.a., pour nous limiter aux XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles ? Cette toile de fond ne peut nous suggérer une réponse directe. Et encore moins les modestes églises de Dinogetia-Garvăn et de Niculișel, ou ce *ἄραξ* qui est le complexe de Basarabi-Murfatlar sur notre territoire, et qui n'auront pas de lendemain en Roumanie. Il nous paraît impossible d'admettre que ces monuments d'extrême limite d'une petite province de l'empire soient les ancêtres en ligne droite du noble monument, esthétiquement achevé, qui est l'église princière de Curtea de Argeș, byzantin aussi, mais issu d'autres « dimensions » artistiques, avec sa peinture paléologue (si injustement traitée aujourd'hui par quelques-uns des plus grands spécialistes étrangers) qui est grandement redevable à l'ensemble le plus hautement réussi de ce style : la Chora constantinopolitaine<sup>17</sup>. L'église

<sup>16</sup> Pour ce problème, v. aussi E. Stănescu, *Les mixobarbares du Bas-Danube au XI<sup>e</sup> siècle*, dans *Nouvelles Etudes d'Histoire*, III, Bucarest, 1965.

<sup>17</sup> Paul A. Underwood, *The Kahrie-Djami*, New York, 1966.

Saint Nicolas de Curtea de Argeş représente une nouvelle étape historique, elle est issue d'un autre milieu — celui princier du début de l'Etat valaque indépendant. C'est à d'autres fins que Basarab I<sup>er</sup> et ses successeurs l'ont voulue à l'instar des monuments byzantins de premier ordre. Nous avons d'une part, pour la Dobroudja, la commande et l'œuvre des chefs militaires et de l'Église, des œuvres de simples artisans aussi, de l'autre, la commande d'un chef d'Etat. De ce point de vue il n'y a pas continuité de relations avec l'art byzantin se trouvant sur le sol de la Dobroudja ainsi que sur le reste du territoire roumain. L'art roumain du Moyen-Age, en tant que commande surtout princière, achevé par des artistes roumains (souvent très grands) pour le peuple roumain, puise très profondément ses sources dans l'art byzantin de l'époque paléologue ; il choisit, adapte, adopte, développe et crée, s'enrichit d'échos gothiques et donne naissance à un style qui lui est propre et qui évolue selon ses données internes. La société roumaine sous les premiers Basarab, sous Mircea l'Ancien, Alexandre le Bon, n'était plus celle des XI<sup>e</sup> — XIII<sup>e</sup> siècles ; sa structure, sa manière de vivre, sa « Weltanschauung », sa culture, son idéal, étaient autrement complexes, autrement permanents aussi, que ceux des temps héroïques des knezats de Jean, de Farcaş, de Litovoi, de Seneslau. La petite église en croix grecque dont les fondations ont été récemment trouvées sous l'actuelle église princière d'Argeş<sup>18</sup>, attribuée à Seneslau, participe elle aussi à l'horizon artistique des églises de la Dobroudja, de Turnu-Severin, de Vodiţa. C'est une seconde étape, comme le souligne d'ailleurs l'auteur (tout comme les IV<sup>e</sup> — VI<sup>e</sup> siècles en sont une), de la pénétration byzantine sur le territoire qui sera celui de la nation roumaine, mais dont l'aboutissant n'est pas, ne peut pas être, la première église princière, nécropole royale aussi, dans la longue évolution de l'art roumain. L'église princière elle-même ne peut pas être qualifiée de monument roumain ; c'est un monument byzantin sur le territoire de l'Etat valaque, mais qui exprime dans tous les traits de son art ce que les princes qui l'ont fait construire et décorer voulaient pour le monument qui représentait leur Etat à l'époque où celui-ci venait d'être officiellement reconnu, par le basileus et le patriarche œcuménique, parmi les pays orthodoxes.

Avec ces considérations, en marge de l'excellent article de Mme Corina Nicolescu, qui a su composer, avec clarté et précision, l'horizon artistique encore si confus des lointains débuts de l'art roumain, ce n'est ni la continuité, ni le rôle éminent de l'art byzantin parmi ses ancêtres que nous contestons. Nous considérons seulement que l'hypothèse de l'auteur, affirmant que l'église princière de Argeş est une fin d'étape, peut être sujette à caution. N'est-elle pas plutôt un début, qui permettrait à l'art du moyen âge roumain de prendre son point de départ et son essor immédiat, non pas dans un contexte artistique provincial du monde byzantin du XIV<sup>e</sup> siècle, mais dans celui de la maturité des Paléologues ? Située ainsi sur la grande route qui liait les deux centres prestigieux de l'Empire, Constantinople et Salonique, avec d'autres centres nationaux des pays du Sud-Est, cette

<sup>18</sup> N. Constantinescu, *La résidence d'Argeş des voïvodes roumains des XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles...*, dans *Revue des études sud-est européennes*, VIII (1970), n° 1.

église princière représente parfaitement la phase artistique où, comme le dit H. Focillon, « la forme . . . va perpétuellement de sa nécessité à sa liberté »<sup>19</sup>. Car, si jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, la réception de l'art byzantin s'est faite selon les nécessités d'ordre historique, culturel, spirituel, l'art des Etats valaques et moldaves transforme et développe ce « prélude », y ajoute l'invention avec la liberté qu'implique le choix et toute perspective de l'avenir.

Virgil Vătășianu, *Romanische und gotische Baukunst in Siebenburgen*. Un autre paysage artistique nous accueille au Moyen-âge en Transylvanie : celui de l'Occident. Cette province roumaine est, avec les pays slaves du Nord, comme la dernière « marche » du roman et du gothique — à travers l'Europe centrale — vers l'Est. Simplifiés, sinon appauvris, si on les compare avec les monuments de la France ou de l'Allemagne, mais néanmoins gardant la pureté du style qui a servi de prototype, les monuments transylvains des XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles sont les témoins d'une « vie des formes » qui se meut et agit selon d'autres interprétations de l'espaces, selon d'autres lois esthétiques, selon un autre vocabulaire plastique. L'effet et la portée en sont tout autres. Et c'est avec une maîtrise exemplaire que le meilleur spécialiste roumain du roman et du gothique nous brosse les traits essentiels et l'évolution de ces deux styles en Transylvanie. Il n'est pas lieu ici de nous attarder, ni sur les rapports entre art roumain et art occidental en Transylvanie, ni sur le rôle que ce dernier a joué, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, dans la synthèse artistique moldave, etc. L'essentiel a été dit par le Prof. Vătășianu et c'est plus qu'une simple leçon de l'histoire de l'art d'une province qu'il offre au public étranger, mais un aspect — et pas le moindre — permettant, une fois de plus, de rattacher l'art et la culture des Pays Roumains à l'art et à la culture européennes. Et il l'affirme dans la perspective intégrale des dimensions historiques du passé roumain à la fin de son exposé : « . . . das hier entworfene Bild umfasst die wertvollsten Bauten, in denen die herbe Sprache einer Kunst zur Geltung kommt, die an einem Knotenpunkt der dramatischen Geschichte des mittelalterlichen Europa, in einem geographischen Bollwerk gegen Tataren und Türken geblüht hat » (p. 108).

Djuro Basler, *Die mittelalterliche Grabsteine im Bosnien und in der Herzegovina*. Autre « Randgebiet der Europäischen Kultur im Mittelalter » (p. 121), la Bosnie et la Herzegovine échappent à l'emprise artistique byzantine et adoptent les formes d'art romanes et gothiques. Si, pour ce qui est, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'art de la Cour et celui des cloîtres catholiques, c'est, comme en Transylvanie, le gothique qui s'impose, les couches populaires pratiquant à large échelle l'« hérésie » bogomile s'adressent, pour décorer leurs dalles funéraires (« mramor » ou « stecaks ») au vocabulaire plastique roman. Il s'agit d'un art à caractère folklorique, usant d'un langage tout symbolique accessible aux seuls initiés dans cette « doctrine » — très répandue d'ailleurs — longtemps et violemment réprimée par les autorités de l'Etat et de l'Eglise. C'est pourquoi cet art des bogomiles

<sup>19</sup> H. Focillon, *La vie des formes*, Paris, 1934, p. 95.



fleurit dans une région de relative liberté, deux siècles durant et s'éteint après la conquête musulmane de 1463, laissant toutefois certaines traces dans la décoration des grandes croix en pierre dans les nécropoles du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est regrettable que cet exposé qui, malgré sa brièveté, réussit parfaitement à intégrer l'information de détail dans son contexte théorique, soit si pauvrement illustré. Si, née dans un cercle social étroit, éloignée des centres de l'art officiel, cette singulière et attirante « imagerie » bogomile où l'on retrouve, si on y regarde de plus près, des motifs de l'Orient préhistorique comme de l'art provincial romain, nous paraît aujourd'hui si étrange, elle n'est pas — excepté son symbolisme — unique au niveau des arts paysans. Dans les Balkans, dans certaines régions de l'Olténie on trouve dans les cimetières chrétiens des croix en bois, décorées de motifs peints ou sgraffités où les symboles chrétiens sont difficilement reconnaissables sous des formes et des expressions dont l'extrême primitivisme paraît rejoindre un passé infiniment reculé.

Les trois derniers chapitres du livre sont consacrés à quelques expressions artistiques, parmi les plus relevantes, de la Grèce du Nord, de la Serbie et de la Bulgarie, à l'extrême fin du Moyen Age, avant l'éclosion d'un art moderne (XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles).

Le Prof. St. Pélékanidis, *Die Kunstformen der nachbyzantinischen Zeit im Nordgriechischen Raum*, étudie, d'une part, l'architecture et la sculpture en bois religieuses des XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, — en attirant l'attention sur ce qui est héritage byzantin, influence musulmane et occidentale dans la sculpture qui « durchdringen einander . . . und geben so der neugriechischen kirchlichen Skulptur einen neuen, subjektiveren Ausdruck, der zusammen mit den traditionellen Gegebenheiten zu einem . . . persönlichen Charakter führt, in welchem das volkstümliche Element neben dem der Natur und dem Leben entnommenen Motiven die bedeutendste Rolle spielt » (p. 130) — et de l'autre, l'architecture profane si particulière des villes marchandes grecques des XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles, où naît et se développe ce type de grande et riche maison bourgeoise l'« archontiko ». L'auteur en donne une description systématique et détaillée selon la technique, la structure et les régions, insiste sur la décoration — peinte, sculptée — intérieure où l'on retrouve traitée d'une manière toute personnelle, d'un « rein volkstümlich-griechischen Charakter » (p. 136) paysages orientaux, décor baroque et rococo, décoration qui confère à ces très harmonieux et gais intérieurs autant de charme que d'originalité. On retrouve, pas identique, mais d'une ambiance apparentée à celle grecque, des images tout aussi directes du nouveau contexte social et culturel, visible dans tout le Sud-Est européen, en Turquie, en Albanie, en Serbie, en Bulgarie et jusque dans les « cula » roumaines. C'est un nouvel horizon de culture où la tradition fraternise harmonieusement, sous des aspects particuliers à chaque pays et zone ethnique, horizon grec, actualité orientale et occidentale à la fois. L'« archontiko » grec demeure, selon notre opinion, l'expression la plus frappante de l'architecture d'un groupe social — riches marchands bourgeois et moyenne noblesse (en Roumanie) qui allait jouer un rôle actif dans le renouvellement spectaculaire de l'art sud-est européen au XIX<sup>e</sup> siècle.

Dejan Medaković, *Die Nationalgeschichte der Serben im Lichte der neuzeitlichen sakralen Kunst*. Le Prof. Dejan Medaković nous fait part de l'un des plus convainquants témoignages de la « unzerrennbare Verbindung » (p. 146) qui, dans la conscience du peuple serbe lie le présent et le passé que leurs « saints rois », despotes, métropolitains et héros (dont ce prince Lazare de Kossovo) avaient investi d'un inoubliable éclat. Le Prof. V. Djurić<sup>20</sup> a étudié, pour les XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècle, la manière dont cette conscience de l'« actualité » historique et la signification nationale d'un passé héroïque se reflétait dans la peinture et dans la culture écrite serbe de l'époque. C'est ce même aspect que le Prof. D. Medaković étudie dans les différentes expressions artistiques des XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles. Ceux-ci sont très peu connus. Toutefois, malgré leur indéniable eclectisme stylistique où l'Occident baroque et romantique aussi a presque complètement effacé les anciennes modalités d'expression, ces « portraits » des Saints Sava et Siméon, du tsar Uroš, la lignée des Nemanides, ainsi que de nombreux thèmes historiques qu'on retrouve dans les icônes, les peintures murales, les gravures, sont autant de preuves de cette conscience active du passé chez le peuple serbe. Admirable leçon d'histoire, d'histoire de la culture et de l'art serbes après 1690 et jusque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce texte fait aussi la preuve que cet art tardif et dédaigné de nos jours, parfois si gauche, si naïf dans ses expressions, obtient, de par le symbole qu'il représente et que tous comprenaient, la puissance d'un message tout actuel transmis par un genre d'art médiéval, l'unique qui survivait à un très lointain passé : la peinture religieuse. D'ailleurs, dans tous les pays du Sud-Est on trouve, à cette époque, dans l'art religieux d'une part, ce rappel au passé national et de l'autre, certains traits de ce qu'on pourrait appeler « couleur locale » et qui sont peut-être déjà de l'art moderne avant la lettre. La phrase finale de l'exposé du Prof. D. M. s'applique à la peinture murale de toute la zone : « Auch der serbische Klassizismus, Romantismus und Realismus stellen keine Kunstbewegungen dar, in den die sakral-historische Malerei vollkommen verschwunden wäre. Das weitere Aufgreifen solcher historischer Thematik seitens der Kirche widerspiegelt gleichzeitig, ohne Rücksicht auf die bereits formierte bürgerliche Opposition, auch den Versuch der Kirche, ihre historische Rolle in der serbischen Gesellschaft zu verlängern » (p. 156).

Vassil Zachariev, *Entwicklung der bulgarischen bildenden Künste während der Epoche der nationalen Wiedergeburt*.

« Die Grösse der Wiedergeburtsepoche des bulgarischen Volkes tritt in ihrer ganzen Bedeutung durch den überaus umfangreichen, beachtlichen Aufbau der Kultur und die Entfaltung der Volksbildung in Erscheinung » (p. 165). « Renaissance » de la conscience nationale bulgare (1762—1856), suivie d'une « Renaissance » de la culture et des arts (1829—1856), qui aboutit entre 1856—1879 à une époque d'intensification de la lutte

<sup>20</sup> *Trois événements de l'Etat serbe du XIV<sup>e</sup> siècle et leur incidence dans la peinture de l'époque*, dans *Zbornik za likovne umetnosti*, Novi Sad, 4, 1968 ; *Ibid.*, *Compositions historiques dans la peinture médiévale serbe et leurs parallèles littéraires*, dans *Recueil des travaux de l'Institut d'Etudes byzantines*, XI (1968), Beograd.

nationale pour la liberté. C'est au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que se développent et fleurissent ces écoles de peinture dans de nombreux centres du pays (Trjavna, Samokov, Bansko-Razlog, Debăr-Rekan, e.a.) qui sont en même temps d'actifs centres économiques et culturels ouverts aux échanges de toutes sortes avec l'Occident, tout en gardant ses attaches religieuses traditionnelles avec le Mont Athos.

Peinture d'icônes et sculpture en bois, gravure et peinture à l'huile aussi, suivant pas à pas les contacts avec l'extérieur, enrichissent l'horizon culturel du peuple sans jamais rompre avec le passé. Cette fiévreuse activité artistique qui se transmet d'une génération à l'autre, de père en fils, permettant le passage sans heurt de l'art traditionnel à l'art moderne est, une fois de plus, — et le regretté Prof. Zachariev le souligne — un des aspects communs de l'art des pays du Sud-Est de l'Europe à l'orée des temps modernes. Tourné vers le passé — un passé vu et senti à travers un esprit romantique, et en même temps préparant l'avenir dans un esprit activement réaliste, l'art des peuples qui luttèrent pour leur affranchissement national, sans rompre les liens entre la « légende chrétienne et le spectacle de la vie », laisse le « réalisme de la connaissance l'emporter sur l'univers visionnaire de la foi »<sup>21</sup>.



Les problèmes essentiels étudiés dans ce livre envisagent, au cours de deux étapes chronologiques, le rôle de Byzance dans la formation, le développement et l'évolution de l'art dans les pays du Sud-Est de l'Europe, notamment : 1. celui de dénominateur commun, actif jusqu'à la chute de l'Empire et 2. l'héritage byzantin en regard de la création nationale en Grèce, en Yougoslavie, en Bulgarie aux XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles. Il faut reconnaître et souligner le fait que ce sont les récentes recherches qui ont permis non seulement de révéler les nombreux — et souvent innatendus — aspects artistiques issus des relations avec Byzance, chez les peuples slaves et les Roumains, mais aussi de mettre en valeur un aspect entièrement nouveau, sinon ignoré, du moins trop mal compris par les historiens de l'art d'avant la guerre, qui est celui de l'originalité et de la signification de l'art à la fin du long Moyen Âge sud-est européen avant l'établissement d'un art moderne. Dorénavant, l'étude de « Byzance après Byzance » gagne un nouveau chapitre, celui de l'art et de son message culturel et national pendant l'époque des grandes luttes pour l'indépendance. Evidemment, ce ne sont que les grands cadres qu'esquissent les exposés de St. Pélékanidis, de D. Medaković, de B. Zachariev. Et reconnaissons que c'est le texte du Prof. Medaković qui envisage d'une manière pertinente la meilleure méthode dans ce domaine : celle de mettre les problèmes de l'art en contact direct avec ceux de la culture, car c'est en fonction de celle-ci que l'art traditionnel gagne à cette époque sa vraie signification. Déchu de sa noblesse esthétique, de l'élégance des formes, appauvri de son contexte purement spirituel, cet art ne parle plus un langage aristocratique, mais bien celui populaire, paysan. Et, au-delà des « diversités » ethniques, s'étend — tout comme naguère Byzance et son art — une autre « unité », celle d'un art dont les racines communes, la longue coexistence, permet-

<sup>21</sup> P. Francastel, *Etudes de sociologie de l'art*, Paris, 1970, p. 82.

tent une fin, un début et un renouvellement communs. Si nous insistons sur cet aspect final de l'art sud-est européen — que le livre que nous venons de présenter met particulièrement en valeur — c'est du fait que c'est justement dans ce domaine qu'il y a encore tant à travailler. Il y a à démêler jusqu'où s'étend la tradition byzantine, quelle est sa signification, sa place, son rôle, dans la formation des arts nationaux. Quel est le processus qui permet — du point de vue stylistique — le succès rapide de l'art occidental ?

Pour ce qui est de l'époque byzantine, les articles qui s'en occupent insistent normalement sur les *relations* entre l'art byzantin, balkanique et roumain. Ces relations sont encore à approfondir, pour toutes les époques. A nuancer surtout. Il y a également à préciser certains termes, comme celui d'influence, celui de Renaissance. Il y a à suivre l'avance de l'art occidental depuis le XIII<sup>e</sup> et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce livre est riche en suggestions et c'est une de ses grandes qualités. Il pose des problèmes et en offre des solutions. Il incite à la discussion, souvent à la controverse. Car c'est un livre vivant à l'instar de la recherche contemporaine dans le domaine de l'histoire de l'art, qui avance pas à pas vers la précision. Il pourrait servir de point de départ pour toute discussion ayant trait à l'art sud-est européen du IV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.

## CONSIDÉRATIONS LINGUISTIQUES SUR QUELQUES TOPONYMES SLAVES D'ORIGINE ROUMAINE EN YOUGOSLAVIE

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

La toponymie romane de « type roumain »<sup>1</sup> du sud-ouest de la Péninsule Balkanique et des îles dalmates<sup>2</sup>, moins étudiée que celle de

<sup>1</sup> Le terme a été employé par M. Pavlović dans son intervention à l'exposé de G. Chelaru, donné au VI<sup>e</sup> Congrès des slavistes de Prague (v. *VI mazinárodní sjezd slavistů v Praze 1968. Akta sjezdu I*, Prague, 1970, p. 242).

<sup>2</sup> Ouvrages concernant surtout l'influence dalmate: Fr. Miklosich, *Die Fremdwörter in den slavischen Sprachen*, Vienne, 1866; idem, *Die Bildung der Slavischen Personen- und Ortsnamen*, Heidelberg, 1927; M. Bartoli, *Das Dalmatische. Altromanische Spracherste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der Appenino-Balkanischen Vol. I Einteilung und Ethnographie Illyriens. Vol. II Glossare und Texte. Grammatik und Lexicon*, Vienne, 1906; C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I—III, Vienne, 1901—1904; I. Popović, *Geseh.*; P. Skok, *Ortsnamen Studien zu De administrando imperio des Kaisers Constantin Porphyrogenetos*, in « Zeitschrift für Ortsnamenforschung », IV (1928), p. 213 et suiv.; *Contribution à l'étude de l'istriote pré-vénitien*, in « Mélanges Prokop M. Maškovec », Brno, 1936, p. 310 et suiv.; *Studi toponomastiei sull'isola di Veglia*, in « Archivio glottologico italiano », XXIV, XXV; *Studi je iz ilirske toponomastike*, in « Glasnik zemaljskog muzeja za Bosn. i Herc. », XXIX (1917); *Beitrag zur Kunde des romanischen Elements im Serbokroatischen*, in ZRPh XLI; *Pojave vulgarno-latinskog jezika na najpisima rimske provincije Dalmaeije*, Zagreb, 1915; *Ime grade Splita, Spalatto*, Zagreb, 1916; *Les origines de Raguse*, in « Slavia » X (1930); *La toponymie et la question du substrat et du superstrat*, in « Actes et Mémoires du premier Congrès international de toponymie », Paris, 1938; *Slavenstvo i romanstvo na jadranskim otočima. Toponomastička ispitivanja*. Vol. I—II, Zagreb, 1950 — recherche complète, voire exhaustive pourrions-nous dire, de la romanité dalmate, qui offre des solutions à bon nombre de problèmes théoriques aussi. Le deuxième tome de l'ouvrage comporte, en plus, un précieux index des noms géographiques, insistant surtout sur ceux d'origine dalmate. Fr. Miklosich, E. Kažuzniacki, *Über die Wanderungen der Rumunen in dem dalmatischen Alpen und den Karpaten*, Vienne, 1879; C. Jireček, *Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkmälern von Ragusa*, in « Sitzungsberichte der König. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften hist. phil. Klasse », Prague, 1879; *Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters. Historisch-geographische studien*, Prague, 1879; *Gesehichte der Serben*, vol. I, II, Gotha, 1911—1918; I. Popović, *Geseh.*; P. Skok, *Iz toponomastike južne Srbije*, in « Glasnik Skopskog učenog društva », XII (1933); *Prilozi k ispitivanja srpsko hrvatskih imena mjesta*, « Rađ », n<sup>o</sup> 117, 131, 224; *Studi je iz srpskohrvatske toponomastika*, in « Beličev Zbornik » (1921); *Iz srpskohrvatske toponomastike*, in JF VI, n<sup>o</sup> 74; *Toponomastički prilozi*, in « Časopis za slov. jezik, k mjiževnost in zgodovino », V.

« type dalmate », est susceptible de mieux éclairer le caractère des emprunts roumains, ainsi que la direction qu'ils ont suivie dans l'aire de diffusion de la langue serbo-croate.

Malgré la difficulté d'approfondir une telle investigation à défaut des cartes militaires de la région visée, nous avons fini par délimiter — partant du matériel à notre disposition<sup>3</sup> — deux catégories de toponymes à résonance roumaine, « romane continentale », en usage dans l'aire de diffusion du serbo-croate. La première catégorie, celle des *créations roumaines proprement dites*, englobe la majeure partie des toponymes discutés ; elle fera l'objet d'un autre article. Une deuxième catégorie est celle des *créations roumaines sur un fonds slave* — la présente étude lui est dédiée.

Sur l'ensemble du matériel examiné, nous avons relevé quelques toponymes qui ont à leur base des *appellatifs* sud-slaves orientaux tout en présentant des modifications d'ordre phonétique, morphologique ou sémantique que seul le roumain était à même d'opérer à niveau de système. Ceci fait qu'ils revêtent l'apparence des formes roumaines, disons « roumanisées » pour plus d'exactitude. On peut les ranger, de notre point de vue, en deux sous-catégories, comme suit :

1. — Toponymes à racines slaves (sud-slaves orientales) avec des désinences roumaines : a) *Krnule*, *Černul*, *Vrhure* ; b) *Pešter*.

2. — Toponymes à racines slaves (sud-slaves orientales) conservant la nasalité adaptée au système de la langue roumaine : a) *Dumboka-Dumbočica* (*Dimboka*) ; b) *Dumbrava* ; c) *Mandre-Mandrije*.

1. *Krnule*. Nom de village attesté en Serbie médiévale (dans les régions Kolubara et Podgorina)<sup>4</sup>. On le retrouve en Serbie actuelle dans le département de Šabac (au sud-est de Šabac et au sud de Vladimirci)<sup>5</sup>. Le serbo-croate contemporain connaît l'adjectif *krnj*, *-i*, *krnja*, *krnje* mais dans le sens de « brisé, tronché » et le substantif féminin *krnja* aux sens suivants : 1. « infirme, personne avec un défaut physique » ; 2. « bœuf auquel il manque une corne » ; 3. « pot sans une anse ou avec n'importe quel défaut » ; 4. « femme aux dents gatées, ou édentée » (*Tolstoj*, 357).

La langue bulgare a conservé elle aussi ce radical, mais seulement en dialecte, dans l'adjectif *кърн*, *-а*, *-о*, *-у* avec les sens de : 1. « bête ayant perdu une corne » ; 2. « à propos d'une pièce de vaisselle) au bord fêlé ébréchée » (*Bernstein*, *Болг. рус. словарь*, 288).

En roumain il y a les formes adjectivales *cîrn*, *-ă* et la forme substantivale *cîrnul*, avec les sens suivants : 1. (à propos du nez ou — assez rare — du mufle d'une bête) « petit, court, légèrement relevé du bout » ; (à propos d'une personne, souvent substantivé) « à petit nez, court, légèrement retroussé au bout » ; 2. (à propos des objets) « à la points tordue, relevée » ; 3. « au nez mutilé » et, par extension, « tordu » (*DLRM*, 154).

Quant au toponyme de Serbie *Krnule*, par la désinence et par son aire de diffusion il représente fort probablement une création roumaine

<sup>3</sup> Nous citerons dans les notes le matériel utilisé.

<sup>4</sup> Dragomir, *Vlahu*, 57.

<sup>5</sup> Atlas, c. 18.

partant d'un appellatif-surnom, dont le radical est le vieux slave *krǫnǫ* <sup>6</sup>. Fréquents en Serbie, de même qu'en Bosnie, Hertzégovine et Monténégro, les autres toponymes formés avec cette même racine sont d'une structure entièrement slave — par leurs désinences autant que par leurs suffixes dérivatifs <sup>7</sup>.

*Černul*. Il figure comme nom de personne dans une mention de Zara, datée de l'an 1360. Toujours comme nom de personne, avec vocalisation du petit ier, on l'utilisait aux XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles, sous les formes : *diaconus Cernata* (Spalato, 1186), *Cirnata* (Spalato, 1134—1145), *Cernata* (nom d'un prêtre de Veglia, 1186) <sup>8</sup>.

Les documents ragusains des années 1363 mentionnent un hameau vlaque du nom de *Cernul* : « Blacho in canton de Cernul » <sup>9</sup>. Ce toponyme a le radical slave : v.bg. (v sl.) *črnyъ*, bg. *чѣрн*, s.-cr. *črn*, *črna*, *črnī* « noir », *črniti* « noircir »; slov. *črn* « noir », *črnika* (plante), pol. *czarny*, sorabe inf. *carny*, polabe *čarnē* <sl. c.\* *čvr(s)nce* (comp. avec v. pruss. *kirsnan*, lit. *Kirsnà* nom d'un cours d'eau — syn. *Černa*, sanscr. *kṛṣṇá-s*, indogerm. \**gra-no*) <sup>10</sup>.

De son côté, le roumain comporte des dérivés de cette même racine : a) le verbe *cerni(a)* < v. sl. *črniti* (Tiktin, DRG I, 327), en usage chez les auteurs des chroniques (chez Neculce, par exemple : « își cernea barba » (il se faisait teindre la barbe) et b) toponymes : *Černa*, *Cernavodă* (< \**cerna voda*, devenu *Cernavodă* par la suite : *a* non accentué > *ă*), *Cernica*, etc. Pour les toponymes roumains (ainsi d'ailleurs que pour ceux formés du même radical dans les autres langues), « ces épithètes gardent leur sens propre, imposé par la couleur de l'eau, mais ils peuvent avoir aussi un sens métaphorique, né des superstitions populaires, suivant lesquelles le blanc a une signification faste et le noir néfaste » <sup>11</sup>.

Par rapport à la forme s.-cr. *črn*, celle du toponyme *Černul* est une forme roumanisée. Au point de vue phonétique., « c » a pu devenir « č » sous l'influence du phénomène slovène analogue, mais c'est aussi un phénomène propre à la langue roumaine <sup>12</sup>, alors que la vocalisation du petit ier apparaît dans les emprunts roumains du bulgare (emprunts sud-slaves orientaux). Quant à la désinence *-ul*, elle représente la forme articulée du nom masculin roumain (< lat. *illum* > *lu*, *l(u)*- Rosetti, ILR, I, 119). Ce sont autant d'arguments en faveur de l'hypothèse que le nom *Černul* était au XIV<sup>e</sup> siècle un toponyme roumanisé, susceptible d'une localisation aux environs de la ville actuelle de Dubrovnik.

<sup>6</sup> Il y a en roumain le nom de personne *Cirnul* (Al. Graur, *Nume de persoane*, Bucarest, 1965, p. 111—112); en l'occurrence, *-ul* n'est plus compris comme un article. On a ajouté au radical slave *krn*-les éléments : *-ul* (< art. masculin en roumain) et *a* (désinence du féminin et du masculin singulier en scr.) : *Krnula* (comp. avec *Radula*) > pl. *Krnule*. Il n'est pas à écarter la possibilité de la formation directe de ce toponyme du vocatif roumaine *-ule* : *Krnule*.

<sup>7</sup> V. *Imenik*, 177; Atlas, c. 36, 37.

<sup>8</sup> Jireček, *Die Rom. in den St. Dalm.* II, 68.

<sup>9</sup> Dragomir, *Vlahii*, 207.

<sup>10</sup> Berneker, SEW 169—170; Mladenov, ER, 682—683.

<sup>11</sup> Iordan, *Top. rom.*, 107.

<sup>12</sup> Du reste, l'appellatif sous forme *črnika* (et non *črnika*) est attesté seulement dans l'île de Krk, (Veglia) mais dans l'unique sens de « chêne » (ou « d'arbre toujours vert », probablement d'un vert foncé, virant au noir), Skok, ER I 277—278. Comme toponyme, on retrouve le nom *Črnika* également dans les îles dalmates de Krk et Rab, Skok, *Slav. i. rom.*, I 31; 63.

*Vrhure*. Une région de collines portant ce nom s'étend dans le nord, ou plutôt le nord-ouest, de l'île de Krk (Veglia), entre les localités Dubašnica et Skrbčić, et au nord de la localité *Vrh*. C'est, sans doute, un nom slave : il provient de l'appellatif v.sl. (v. bg.) *vrühü*, pl. *vrhove* (comp. avec : rus. *сѣрх*, pol. *wierzech*, tch. *vrch*, slov. et s.-cr. *vrh*) < sl. c. \**vr-s-* < i.e. \**ver-s-*, \**vr-s-*, dans le sens de « plus élevé » (comp. avec lit. *viršūš*, v. hind. *varšman* « hauteur, sommet » v. angl. *wrisil* « géant ») (Mladenov, ER, 80).

C'est un appellatif également connu en roumain sous les formes : 1. *vîrf* s.n., pl. *-uri* (ancien *-ure*) « Spitze, Gipfel, Wipfel » ; 2. *vîrh* (syn *vîrf*) < v.sl. *vrühü* (Tiktin, DRG, III, 1752) ; 3. *vîrv* (dialectal et presque sorti d'usage : « l'extrémité supérieure (pointue) des objets d'une certaine hauteur ou des formes de relief (colline, montagne) » ; « extrémité pointue d'un objet ». Les formes les plus courantes dans les vieux textes roumains sont *vîrh* et *vîrv* — cette transformation du *h* > *v* étant un phénomène fréquent ; la *Cazania* (Évangile expliquée) I, 1564, de Coressi, use de la forme *vröhul* ; Dosithée emploie la forme *vîrvouri*<sup>13</sup>.

Le toponyme *Vrhure* (au lieu du s.-cr. *vrhovi*) de Veglia compte, sans l'ombre d'un doute, parmi les créations roumaines. Cette opinion — qui était aussi celle de P. Skok<sup>14</sup> — s'appuie sur la présence de la désinence du neutre pluriel caractéristique au roumain (*-uri*, *-ure*). En admettant que le terme roumain provient du slavon d'église, qu'il est donc postérieur aux emprunts sud-slaves (sud-slaves orientaux, bulgares), les plus anciens, nous sommes en droit de supposer qu'il a dû apparaître dans l'île de Krk comme toponyme aux XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles.

*Pešter*. « Nom d'une petite région montagneuse, formée d'un haut plateau (1500 m), sise dans le sud-ouest de la Serbie, à proximité de la frontière du Monténégro, entre les rivières Lim et Ibar » et « qui est définie par les manuels yougoslaves de géographie comme un plateau montagneux, avec de bons pâturages, où l'on élève des moutons de la meilleure espèce ». Ce plateau montagneux se trouve dans une région riche en noms topiques de type roumain : *Durmitor*, *Visitor* (*Visator*, 1330), *Cipitor*, auxquels s'ajoutent des noms de localités tels *Ursulica*, *Pirlitor*<sup>15</sup>.

Ce qui a incité E. Petrovici (art. cit.) d'enregistrer le nom topique en question parmi les toponymes romans de type roumain c'est la présence du groupe *št* « à une distance de plus de 200 km de la ligne d'isoglosse du *št* (à la place du *é*) < sl. c.\**tj*, \**ktj* (en macédonien *k'* et en s.-cr. *é*) ». Si nous le considérons nous aussi comme un terme roumanisé, ce n'est pas en raison de la présence du groupe *št*, qui ne saurait constituer dans le cas respectif une preuve péremptoire — car la ligne d'isoglosse du groupe *št* < sl. c. \**tj*, \**ktj* ne se trouve pas « à peu près sur la ligne de frontière

<sup>13</sup> Mihăilă, *Impr.* 103.

<sup>14</sup> Skok, *Slav. i rom.*, I, 24—25.

<sup>15</sup> E. Petrovici, *Problema românilor « apuseni », « Studii de dialectologie și toponimie », Bucarest, 1970, p. 216.*



qui sépare la Yougoslavie actuelle de la Bulgarie actuelle » (E. Petrovici, art. cit., p. 217), mais *plus à l'ouest* <sup>16</sup>.

Le roumain connaît l'appellatif *peșteră*, pl. *peșteri* < v. sl. *peštera* avec le sens de « cavité, creux naturel, profond et spacieux, formé dans les régions à calcaire, plâtre ou sel, par la dissolution des roches à la suite des eaux d'infiltration », synonyme de « grotte », « caverne » (DLRM, 610). Il connaît aussi toute une série de toponymes formés à partir de cet appellatif : *Peștera, Peștere, Pescere* (aroum. *Peștera* et *Piștîreauă*) <sup>17</sup>.

Mais ce qui attira tout particulièrement notre attention, ce fut la remarque qu'en roumain, de même qu'en bulgare (comme dans toutes les langues slaves) le radical n'est plus tout simplement *pek-* et ensuite *pešt-* < \**pek* + *tj(s)*, ainsi que l'admettait Miklosich (*Lexicon* 562) et Mladenov, (ER 421). C'est un radical « (augmenté) *pešt(š)* + (e) r + a > *peștera* (comp. : roum. *peșteră*; bg. *пеуера, кармова пеуера, пеуерен*, top. *неуера* par rapport à *неу* « cuire », *неуар* « chauffeur » (s'occupant des poêles, des fours) *неуина* dim. de *неу* « four »; rus. *неуера, неуерка*, dim. *неуера* par rapport à *неу* : 1. « cuire »; 2. « poêle »; pol. *pieczar a* : 1. « grotte »; 2. « caveau », par rapport à *piec* « four » (tch. *pec*, slovaque *peč*), *pieczec* « cuire » et *pieczeń* « rôti ».

Le serbo-croate maintient pour son appellatif l'ancien radical, également « augmenté » mais d'un autre élément : *in-peciná* « caverne, grotte » *pećinast* « ressemblant à une grotte, de la forme d'une grotte », *pećinski, -s, -o* « des grottes ». Donc, la forme « augmentée » du radical (avec le suff. *-er-*) du toponyme serbe *Pešter* est ce qui imprime, en réalité au nom toponyme en question son caractère particulier, et non le groupe *št*. Si l'on ajoute à ceci la constatation de E. Petrovici (art. cit. 217) que *Pešter* est le pluriel roumain *peșter'* = *peșteri*, dont le « r » palatisé final — inexistant en serbo-croate — a gagné en dureté et que dans les emprunts du serbo-croate faits à d'autres langues l'accent de la syllabe initiale est rendu par un accent descendant (qui explique l'accent de la forme *Pešter*); on peut affirmer que ce toponyme a pour base l'appellatif et le toponyme roumain *Peșteri*.

Aussi, nous ne partageons guère le point de vue des auteurs du RJA (IX 806—807), qui expriment l'idée que *Pešter*, désignant toute une contrée de l'ancienne Serbie, est absolument identique avec l'appellatif *peć* (« four »). De même, en ce qui concerne *Peștera* (toponyme attesté dans les documents d'Etienne Dušan : *Protivu Peșteram Orliim* (RJA IX l.c.). Il s'agit en réalité d'un nouveau radical; ce n'est plus *peć-* < sl. c.\* *pek-ti(s)*, mais un autre nouveau, augmenté : *pešter* - < roum. *peștera* < v. sl. (v. bg.) *peštera*. Pour le roumain, ils représentent des emprunts remontant à l'époque des premiers contacts avec les Slaves du Sud « orientaux » — les Bulgares, alors que pour le serbo-croate ce sont des mots slaves empruntés plus tard au roumain, roumanisés.

<sup>16</sup> Cette constatation est attestée par les nombreux toponymes avec le groupe *št* dans leur radical ou suffixe (au *žd* < sl. c. \**dj*) qui couvrent un vaste territoire de la Yougoslavie actuelle (v. Imenik et l'Atlas). Popović, *Gesch.*, 159 explique le toponyme Gradište de Serbie par un emprunt de l'alb. *Gradišhte* « Gebiet », « contrée », « territoire », en l'opposant au croate *Gradišće* « Burgenland » (p. 475). A retenir que ce toponyme est également présent en roumain : *Gradište, Grădiște, Grădiștea*, etc. (Iordan, *Top. nom.*).

<sup>17</sup> Iordan, *Top. rom.* 39; E. Petrovici, *Correspondențe românești ale grupurilor bulgare št, žd*, « Limbă și literatură » vol. III, p. 292.

Leurs dérivés connus sont :

*pešterac* 1. « personne de Peštera ou vivant dans la région des ce nom » ; 2. « nom de personne » (RJA IX 806—807).

*Pešterica* top. du nord de la Macédoine (Popović, *Gesch.* 272—273.)

2. *Toponymes à racines slaves (sud-slaves orientales) conservant la nasalité adaptée au système de la langue roumaine.*

Quelques toponymes en usage dans le territoire couvert par la langue serbo-croate conservent, de nos jours encore, leur nasalité. Or, il est généralement connu que la dénasalisation du serbo-croate commence au IX<sup>e</sup> siècle, avec les syllabes accentuées<sup>18</sup>. Comment expliquer alors la présence des toponymes du genre *Dumboka, Dimboka, Dumbrava, Mandrija* à côté des formes dénasalisées, conformes aux tendances générales du serbo-croate ? Si de tels toponymes présentent en effet des racines slaves, ces dernières ne se sont pas maintenues telles quelles. Ainsi on constate qu'elles ont subi des modifications dont le résultat est la persistance d'une nasalité propre à des lois phonétiques que le roumain — parmi les langues romanes — s'est appropriées, les adaptant à son propre système et conformément à ses propres tendances d'évolution.

Il y a toute une série de toponymes en territoire roumain « en apparence d'origine slave » qui comportent les groupes *în, îm, un, um* < v. sl. *o* mais en réalité créés par les Roumains eux-mêmes. En examinant la liste des toponymes roumains d'origine slave, E. Petrovici<sup>19</sup> aboutit à la conclusion que « l'unique traitement du sl. c.\* *o* est *în, îm*, jamais *un, um* » (qui s'expliquent par le roumain et qui, de l'avis même de l'auteur, « sont plus anciens, datant de l'époque du vieux-bulgare), alors que *în, îm* sont de l'époque du médio-bulgare ».

Mais en abordant théoriquement ce problème, il convient de ne point négliger un fait essentiel : à l'époque où le roumain empruntait de la langue des Slaves du Sud les premiers lexèmes avec des nasales, il disposait déjà d'un système cristallisé des nasales (ou des groupes : voyelle + nasale)<sup>20</sup>. Ce système était le fruit d'une évolution naturelle des formes latines *an, on, un, en*, dont l'aboutissement furent les formes connues du roumain (Rosetti, ILR I 82).

Le roumain, face aux termes slaves de type *dob-, dabrava* ne disposait pas des moyens pour les adopter tels quels, car il ne connaissait pas la forme proposée par l'emprunt pour le groupe voyelle + nasale. Il a donc écarté ce qui ne lui était pas propre, « adaptant » le matériel reçu selon certaines lois ou tendances qui lui étaient propres et ne posaient — de ce fait — aucun problème de prononciation. De cette manière, des appellatifs du genre *dob-, dabrava* ont été adaptés aux exigences du système phonétique roumain, imposant le groupe *um* à la place de *\*on* < *\*donb* et *\*donbrava*.

La présence dans l'aire de diffusion du serbo-croate des toponymes du genre de ceux que nous venons de signaler — qui ont conservé la

<sup>18</sup> V. Putanec, *Refleksi starodalmatoromanskog pridjeva — sanctus — i onomastici obalne Hrvatske, \* Slovo \**, Časopis staroslavenskog Instituta u Zagrebu, 13, 1963, p. 168—169.

<sup>19</sup> E. Petrovici, *op. cit.*, p. 195—198.

<sup>20</sup> Une ébauche d'explication a été tentée par A. Balotă, *La nasalisation et le rhotacisme dans les langues roumaine et albanaise*, Bucarest, 1925, p. 35.

nasalité des formes propres au roumain — indique selon nous une influence romane « de type continental », roumaine (daco-roumaine), exercée parfois peut être indirectement, à travers la langue des Istro-Roumains.

*Dumboka-Dumbočica*. Plusieurs cours d'eau et clairières des îles faisant front à Zara et Sebenik portent le nom de Dumboka : *Čuska Dumboka* (it. Punta Proversa), dans la Veli Otok. Nous avons relevé aussi le nom *Dumbočica* dans l'île de Pašman et l'archipel Zadar-Sibenik (l'île de Veli Otok) et *Dumboko*, désignant un certain point de l'île de Pag<sup>21</sup>. Il y a, enfin, une *Dumboko* : « agglomération en Croatie, département de Rjeka, à proximité de Selce », (RJA II 885).

D'après S. Dragomir<sup>22</sup>, cette forme est « certainement romane, à phonétisme bulgare ». Toutefois, la formulation de l'historien réclame une précision : le *phonétisme du mot n'est pas bulgare mais roumain*, adapté au système de la langue roumaine (comp. : bg. *гълбока, дълбока, дълбока, дълбина дълбочина* poét. *гълбина* « profondeur »; v.bg. *дълбокъ* « profundus » (Mladenov ER 155; Miklosich, *Lexicon* 131; Bernstein *Болг.-русс. словарь*, 138). Le serbo-croate connaît les formes :

I. *dubok, duboka*, adj. « profundus ». Le comparatif et les dérivés adjectivaux perdent le suffixe *-ok* : *dublji*; la forme abstraite se compose avec le suffixe *-ina* : *dubina*.

« En Istrie et Dalmatie il y a un *m* qui précède le *b*; *dumbok* (chez les Čakaviens, attesté aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles (1702) » (Skok, ER, I 450—451).

*dumbina* n.f. relevé au XVIII<sup>e</sup> siècle une seule fois, chez un écrivain čakavien (RJA II 885);

*dumbalj* (à Lika) n.m. « profondeur » « concavité creusée par une cascade, par la chute d'un torrent d'eau ».

*Dubočica, Dubočac* sont des toponymes avec le *u* < *l*.

II. *glibok* (au lieu de *dub-*), en usage dans l'ouest : croate-kajkavien, entré en concurrence avec *glīb* « mare », d'où le verbe *glibiti* « marcher à travers les mares » employé à Lika;

III. *dibok, dimbok*;

IV. *glibok*, mais le toponyme *Gluboki* : *Gluboki jarak* (Karlovac), *globak* (slov. et kajkav.). « La forme *glibok* apparaît aussi dans la toponymie roumaine : *Glîmboacă, Glaboceni* de *дълбокъ* rencontré chez les Čakaviens du nord » — forme qui, d'après Skok (ER I 450 — 451), « pourrait être antérieure à *дълбокъ* > *dubok* ».

Le roumain compte des toponymes et des appellatifs formés à partir des deux racines susmentionnées, mais il convient d'en distinguer les emprunts d'époque ancienne, faits au v.bg., de ceux plus récents, dont le radical est pris au bulgare moyen sans nasales :

*dîlboană* « Kessel, Schlucht » < \**dlubina* « Tiefe » (Tiktin, DRG II 546); les toponymes *Dîlbanul, Dîlboset, Dulbanul* (< bg. *дълб-*), *Bălboca, Bolboaca, bulboacă, bulboană* « endroit profond, mais de superficie réduite, dans une eau stagnante, tourbillon d'eau; endroit profond mais

<sup>21</sup> Skok, *Slav. i rom.* V, pp. 31, 65, 72—73, 75, 102, 111, 115, 116, 117, 121, 122, 136.

<sup>22</sup> Dragomir, *Vlahu*, p. 108.

de petite superficie dans une rivière ou un ruisseau»<sup>23</sup> *Ce sont là des « adaptations » roumaines faites à une date plus récente, alors que leurs synonymes Glîmboaca, Glîmbocul, Glîmbocata, Glîmbocelul, Glîmboiaia — signalés par I. Iordan dans le même ouvrage — sont des emprunts appartenant à une couche plus ancienne, médio-bulgare, provenant d'une racine généralement connue, où la nasale est présente : глобок*<sup>24</sup>.

Il paraît que la racine sl. \*glob (\*glob-, \*glyb-) est elle-même de date plus ancienne (par rapport à \*dlb-) et qu'elle provient de l'i.e. \*glu(m)bh-, \*glubh-) (comp. le vieux hind. gambhīrās, gabhīrās « Tief », « profond » ; gr. γλυφω « Gravieren », γλυφεις « Kerbe », γλυμμα « Eingegrabenes » ; lat. glūbo, glubāre, \*exglubāre « shālen » ; prov. esgluē « ausschālen » ; rus. dial. глыбокiū « tief » rus. littéraire глыбокуū ; s.-cr. kajkavien glîbok, globok et les top. Gleboka, Galboka dans l'île de Kres ; Galboki Bočak dans l'île de Lošinj<sup>25</sup> ; glûbok, glubina rencontrés seulement dans le slavon serbe et chez certains Čakaviens : slov. glóbok ; tch. hluboký ; pol. gleboki ; roum. top. Glîmboacă).

Cependant, pour autant que nous le sachions, le serbo-croate n'use d'aucun toponyme formé du radical glob- avec une résonance roumaine ou plutôt daco-roumaine, autrement dit qui maintient la nasale telle qu'elle apparaît par exemple dans le toponyme roumain Glîmboaca. Par contre, il connaît toute une série de toponymes de type Dumboka, qui ont maintenu la nasale et dont l'origine remonte au synonyme du vieux radical glob-, à savoir : dēlb- (bg. дълб, дълбуна ; s.-cr. dūbēm, dūbō, dūbīna (Berneker, SEW 251).

A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, P. Skok (ER I 451) enregistra pour l'Istrie et la Dalmatie les formes dūmbok, dumbīna (XVII<sup>e</sup> siècle), dumbalj (à Lika), sans toutefois les commenter. Quant au RJA (II 885), il renvoie à dubok le mot dūmbok, en précisant que « la manière suivant laquelle cette forme peut dériver de dubok (de même que dūmbrava au lieu de dubrava) n'est pas très claire », en ajoutant qu'on la retrouve comme appellatif chez certains écrivains čakaviens du XVI<sup>e</sup> siècle et chez les Čakaviens de l'Istrie au XIX<sup>e</sup> siècle.

Si les formes partant du radical dumb- > dumbok n'ont pas de correspondants directs dans le daco-roumain, on ne saurait prétendre la même chose en ce qui concerne l'istrio-roumain. Parmi les mots d'origine slave de l'istrio-roumain, Miklosich<sup>26</sup> signalait l'adj. dembok « profond » et les substantifs demboacă, demboci, demboace.

En retenant la précision du RJA II que dumboka apparaît en tant qu'appellatif chez les Čakaviens de l'Istrie (d'où l'on peut supposer qu'il aura descendu également dans les îles adriatiques), qu'à l'exception de l'Istrie et des îles on ne le retrouve nulle part ailleurs dans l'aire de la langue serbo-croate — ni comme appellatif, ni comme toponyme avec

<sup>23</sup> Iordan, *Top. rom.*, p. 105—106.

<sup>24</sup> Dans le bulgare contemporain le terme глыбок (< v. bg. globok) est archaïque et on en use seulement dans le langage poétique, Bernstein, *Болг-русск. словарь* 92, 138 ; mais sa présence même dans ce contexte contribue à raffermir notre conviction qu'à l'époque du vieux-bulgare il était bien « vivant », ayant circulé couramment ; c'est de là que l'a emprunté le roumain.

<sup>25</sup> Skok, *Slav. i. rom.*, I, p. 49.

<sup>26</sup> Miklosich, *Rum. Unters.*, p. 27.

une nasale — nous sommes enclins de conclure que l'appellatif *dumbok* et le toponyme *Dumboka* (avec ses dérivés et ses variantes : *Dumbočica*, *Dimboka*) sont des emprunts d'une date relativement plus récente faits au dialecte istro-roumain (ir. de(m)b- + s.-cr. du(m)b-). Ces derniers auront à leur tour emprunté et adapté ce mot du médio-bulgare, par la contamination de deux racines; v.bg. *głb-* (qui aura disparu dans l'istroumain) et m.bg. *dəlb-* - au s.-cr. *dub-*.

*Dumbrava*. Les formes *Dumbroa* et *Dumborou* sont attestées, la première en 1134 et la seconde en 1193<sup>27</sup>. Quant à *Dumbrava* on l'a signalé comme toponyme pour la première fois dans Bocce di Cattaro (dial. Stokavien). D'autre part, une chanson (en dialecte čakavien) d'Istrie use des appellatifs *dumbrov* : « v zeleni dumbrov » (dans le bocage vert) et *dumbrava* « v zeleni dumbrave » (RJA II 885).

Le roumain connaît les appellatifs : 1. *dumbravă* « bois (de chêne), assez rare et composé habituellement de jeunes arbres » (Tiktin, DRG II 584—585; Mihăilă, *Impr.* 101) < v. sl. *dobrava* Wald, Eichwald, cf. bg. *дѡбѡвѡ*; s.-cr. *dubrava* (Berneker, SEW 215; Miklosich, *Lexicon*, 189—190). Les radicaux de ce terme sont : 1. *dob-* (v. bg. *dob-*, Cod. Supr.; rus. *дѡб*, dial. *дѡбѡ*; bg. *дѡб*; s.-cr. *dāb-*; slov. *dob-*) < i.e. *\*dhumbh-o* et 2. *dobr-* < i.e. *\*dhumb-ro* « forêt aux arbres foncés » (comp. avec le v. angl. *dumb-*, v. island. adj. *dumbr* « silencieux ») (Berneker, SEW 216—217), d'où le roum. *dumbravă*.

2. *dumbrăvioară*, *dumbrăviță*, *dumbrăvea* (Tiktin, DRG II, 584—585).

3. *dubovină* « endroit couvert de forêts de chêne » (Iordan, *Top. rom.* 70).

4. Toponymes : *Dumbosul*, *Dumbrava*, *Dumbrăvița*, *Dumbravnic*, *Dumbrăveni* (< *\*dobr-*) et *Dîmbău*, *Dîmbovina*, *Dîmbul*, *Dîmbureni*<sup>28</sup>.

C'est à juste titre que I. Iordan (op. cit. p. 70) souligne le fait que les phonétismes en *în*, *um* supposent une origine bulgare, alors que ceux en *-u-* (*dubovnik*) relèvent d'une influence serbe s'il s'agit du sud-ouest de la Roumanie ou ukrainienne, russe, dans le nord et l'est.

En ce qui concerne le toponyme serbo-croate *Dumbrava* et les formes provenant du même radical, ce sont — à notre avis — des formes empruntées à une population de langue roumaine.

*Mandre — Mandrije*. Selon P. Skok « Ce sont des toponymes propres à l'île de Pag et qui ont un thème roman. Toutefois, on ne peut affirmer que les Croates les ont hérités des Roumains, justement dans l'île de Pag »<sup>29</sup>. Pour notre part, nous estimons qu'en réalité il s'agit d'un thème slave (cf. v.sl. *mōdъrъ* « sage ») à phonétisme roumain, thème qui a donné en roumain :

A) I. L'adjectif et le substantif *mîndru* (avec leurs dérivés), qui ont les sens suivants : 1. plein de confiance dans ses propres forces, ses qualités ; 2. orgueilleux, présomptueux, arrogant ; 3. heureux, content, honoré ;

<sup>27</sup> Popović, *Gesch.*, p. 385.

<sup>28</sup> Iordan, *Top. rom.*, p. 69—70.

<sup>29</sup> Skok, *Slav. i rom.*, I, p. 71.

4. beau, superbe, magnifique ; II. s.m. et f. (poétique) chéri, aimé, chérie, aimée. B) Le toponyme *Mîndrești*<sup>30</sup> ; comp. l'aroum. *mandră*.

Le serbo-croate connaît lui aussi un appellatif et des toponymes issus du même radical ; l'appellatif des Croates de l'île de Pag, avec le sens de « petite clairière destinée au parc à bestiaux » (au début, probablement, il s'agissait du bétail de la meilleure race, à grandes cornes — le sens de ce mot étant donc identique au sens que lui attribue le roumain (AI.4.) *mândrac*. Sous la forme *mândre*, *mândra* il est également connu en Bosnie et le long du littoral adriatique de la Yougoslavie<sup>31</sup>.

Les toponymes *Mandre* — nom de deux agglomérations de Bosnie situées dans le voisinage de Sarajevo — et *Mandrija* sont signalés par le RJA (VI 440), qui les fait dériver de l'appellatif *mandra* (<gr. *μανδρα*, par l'intermédiaire du tc. *mandra*).

Sans exclure une influence grecque exercée par l'intermédiaire du turc ou une ancienne influence « romaine », il ne faut pas écarter l'hypothèse d'une influence roumaine qui s'exprimerait cette fois par une restriction du sens. Toute une série de témoignages viennent à l'appui de cette hypothèse :

1) L'aire de diffusion des toponymes et appellatifs respectifs, à savoir la Serbie, la Bosnie et le littoral adriatique.

2) Le phonétisme de ces appellatifs et toponymes. Comme le serbo-croate ne connaît pas de la série médiale roumaine ni le *i*, ni le *ă*, mais seulement le *a*, il a dû, fort probablement, « refaire » à sa manière phonétique le roumain *mîndru* en lui donnant la forme *mandre* (pl. de *mandra*).

3) L'accent (descendant) de la syllabe initiale, caractéristique à plusieurs emprunts roumains en serbo-croate<sup>32</sup>.

4) Son sens et sa sphère d'emploi : en rapport avec l'élevage et le pacage du détail.



Attribués par une population d'origine roumaine (comme c'est le cas de *Černul*, *Vrhure*, *Pešter*) ou empruntés de celle-ci par les autochtones et employés par la suite comme appellatifs et noms de lieux (*Dumboka*, *Dimboka*, *Mandrija*), les toponymes de Yougoslavie que nous avons présentés fournissent leur modeste apport à la connaissance du caractère dacoroumain de l'influence exercée dans cette région du sud-est de l'Europe, par l'élément « roman continental », dont la présence se fait sentir après la grande scission dialectale du roumain commun.

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Atlas	<i>Geografski Atlas Jugoslavije</i> , Belgrade, 1964.
Berneker, SEW	E. Berneker, <i>Slavisches etymologisches Wörterbuch</i> . Zweite unveränderte Auflage. Band I, Heidelberg, 1924.

<sup>30</sup> E. Petrovici, *op. cit.*, p. 195.

<sup>31</sup> « *Starine* », 49/1959, p. 273 ; Skok, *Slav. i rom.*, I, p. 72.

<sup>32</sup> E. Petrovici, *Problema românilor « apuseni »*, « Stud. de dial. și top. », p. 215—217.

- Bernstein, *Болг.-русск. словавъ*. В. Bernstein, *Българско-рускии словарь*, Moscou, 1966.
- bg. bulgare  
c carte
- DLRM *Dicționarul limbii române moderne* [Dictionnaire de la langue roumaine moderne], Bucarest, 1958.
- Dragomir, *Vlahii S. Dragomir, Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu* [Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique au Moyen Age], Bucarest, 1959.
- i e. indo-européen.
- Imenik* *Rečnik mesta (Abecedni imenik)*, Belgrade, 1927
- Iordan, *Top. rom. I. Iordan, Toponimia românescă* [La toponymie roumaine], Bucarest, 1963.
- Mihăilă, *Impr. G. Mihăilă, Imprumuturi vechi sud-slave în limba română* [Emprunts sud-slaves anciens en roumain], Etude lexico-sémantique, Bucarest, 1960.
- Miklosich, *Lexicon Fr. Miklosich, Lexicon paleoslovenico-graeco-latinum*, Vindobonae, 1862—1865.
- Mladenov, ER St. Mladenov, *Etimologičeski i pravopisen rečnik na bălgarskiya knižoven ezik* [Dictionnaire étymologique et orthographique de la langue bulgare littéraire], Sofia, 1941.
- n.f. nom féminin  
n.m. nom masculin
- Popović, *Gesch. Geschichte der serbo-kroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960.
- prov. provençal
- RJA *Rječnik hrvarskoga ili srpskoga jezika* [Dictionnaire de la langue croate ou serbe], Zagreb, 1888.
- Rosetti, ILR I Al. Rosetti, *Istoria limbii române* [Histoire de la langue roumaine], Bucarest, vol. I, 1964.
- s.-cr. serbo-croate.
- Skok, ER I. Skok, *Etimologičeski rečnik srpskohrvatsko jezika* [Dictionnaire étymologique du serbo-croate], vol. I, II, 1972.
- Skok, *Slav. i rom. P. Skok, Slavenstvo i romanstvo na jadranskim otocima. Toponomastička ispitivanja* [Slaves et Roumains dans les contrées adriatiques. Recherche toponomastiques], vol. I—II, Zagreb, 1950.
- slov. slovène  
syn. synonyme
- Tiktin DRG H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, Bucarest, vol. I—II, 1895—1925.
- Tolstoj N. S. Tolstoj, *Сербско-хорватско-рускии словарь*, Moscou, 1958.
- v.bg. vieux bulgare  
v. pruss. vieux prussien  
v.sl. vieux slave

LE COLLOQUE INTERNATIONAL « ISTANBUL À LA JONCTION  
DES CULTURES BALKANIQUES, MÉDITERRANÉENNES,  
SLAVES ET ORIENTALES — XVI<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> SIÈCLES »

Istanbul (15—20 octobre 1973)

Il est difficile, aujourd'hui, de concevoir une approche efficiente du faisceau de problèmes que pose l'étude des civilisations sud-est européennes et des relations séculaires entre les peuples de cette aire sans avoir recours à des recherches interdisciplinaires. C'est justement cette constatation qui a imposé peut-être, il y a quelques années, la création de l'Association internationale des études sud-est européennes, organisation scientifique à caractère pluridisciplinaire. Et ce n'est point par hasard que, dès le début de son activité, l'Association a mis nettement l'accent sur une telle orientation des recherches, en accordant la priorité à l'organisation des réunions scientifiques ouvertes à un nombre aussi grand que possible de disciplines — archéologie, linguistique, histoire de l'art, etc. — susceptibles, par l'examen en commun des phénomènes et la conjugaison des efforts de recherche dans les différents domaines, d'aboutir à la réalisation d'une ample vision de synthèse.

Cette orientation a fait entrer dès à présent dans le patrimoine scientifique non seulement les congrès internationaux d'études sud-est européennes qui jalonnent les dix ans d'activité de l'AIESEE, mais aussi la série de colloques qui, en abordant de façon interdisciplinaire des thèmes le plus souvent complexes, ont fourni des contributions notables à l'approfondissement des thèmes respectifs et élargi l'horizon général de la recherche.

C'est toujours dans cette tradition et dans cette sphère de préoccupations que se situe le Colloque organisé l'année dernière par l'Association, dont le thème était « Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales — XVI<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles » (Istanbul, 15—20 octobre 1973).

Par cette manifestation scientifique, l'Association internationale des études sud-est européennes a inauguré en fait la série des réunions internationales pluridisciplinaires appelées à mettre en application le vaste programme d'exploration des rapports entre les Balkans et le monde méditerranéen, promu avec l'appui de l'UNESCO.

Le Colloque d'Istanbul, dédié au 50<sup>e</sup> anniversaire de la République Turque, a bénéficié de la précieuse collaboration d'organismes scientifiques internationaux : les Comités interna-



tionaux des études slaves et de l'Asie Centrale, les Commissions internationales d'histoire maritime et des études sur la Méditerranée. A la coopération de ces organismes, qui illustre l'intérêt suscité dans les milieux scientifiques internationaux par le programme de l'Association, est venu s'ajouter le large appui accordé par la Commission nationale turque pour l'UNESCO et par l'Association turque d'histoire.

En conformité avec son objectif, qui était de mettre en relief le rôle proéminent joué dans l'histoire par Istanbul, comme point de rencontre et de liaison des cultures balkanique, méditerranéenne, slave et orientale, le Colloque a été structuré suivant trois thèmes principaux : 1. Le carrefour d'Istanbul — convergence des routes maritimes et continentales ; 2. La vie urbaine — organisation socio-économique des villes des provinces ottomanes ; centralisation et régionalisme ; structure sociale, mode de vie ; 3. Échanges culturels entre les Balkans et l'Orient à travers Istanbul — arts figuratifs, arts décoratifs, métiers.

Le cadre général des problèmes mis en discussion a été défini dès le début par une série d'excellents rapports dus à des spécialistes éminents, d'une compétence unanimement reconnue : les professeurs H. Inalcik (Turquie), Hélène Ahrweiler et Michel Mollat (France), Nikolaj Todorov (Bulgarie), Mihai Berza (Roumanie), B. Tuncel (Turquie).

Partant de ces rapports généraux et dans le cadre des thèmes respectifs, les participants au Colloque — plus de 40 hommes de science (historiens, linguistes, sociologues, économistes, historiens de l'art et des idées, historiens du droit et des institutions)\* — ont débattu pendant cinq jours les problèmes se rattachant à l'évolution des rapports sur les plans historique, économique, social et culturel dans la zone envisagée, ainsi que le rôle d'Istanbul dans le développement de ces relations interrégionales.

Un moment significatif du Colloque a été celui de l'hommage rendu à Dimitrie Cantemir. Les débats à ce sujet ont été ouverts par la remarquable communication du Pr Mihai Berza (Roumanie), suivie des contributions du Pr W. Vinogradov (URSS) — D. Cantemir en Russie et le rôle d'Antioche Cantemir dans la littérature russe — et de Mme E. Vranoussis (Grèce), qui a traité des essais de traduction en grec de l'œuvre de Cantemir.

La haute compétence des participants a assuré au Colloque une tenue scientifique remarquable. Le grand nombre de communications et d'interventions, la qualité de celles-ci, les points de vue souvent originaux exprimés ont créé une vision intéressante et plus d'une fois nouvelle quant aux rapports complexes qui ont existé dans le cadre de l'Empire ottoman et aux influences réciproques exercées sur les institutions culturelles et sur la civilisation des peuples de cette aire, vision qui pourra à notre avis s'avérer féconde pour les recherches futures. A cet égard, on peut affirmer sans hésitation que les travaux du Colloque d'Istanbul ont constitué un modèle d'activité scientifique interdisciplinaire et une étape importante dans le développement du programme d'étude des rapports entre les cultures et les civilisations balkaniques et celles du monde méditerranéen.

*Petre Gheorghiu*

---

\* Mentionnons à titre d'exemple les noms de quelques-uns des spécialistes qui ont fourni des contributions ou participé à ce Colloque : Ch. Verlinden (Belgique) ; Vasilka Tăpkova-Zaimova, Virginie Paskaleva (Bulgarie) ; T. Stoianovich, I. Sanders, A. Lord (Etats-Unis) ; J. P. Gentil Da Silva, G. Castellan, D. Bogdanović, M. Comil-Lacoste (France) ; L. Vranoussis, Ap. Daskalakis, Ch. Fragistas, Basilike Papoulia (Grèce) ; J. Prényi (Hongrie) ; K. D. Grot-husen (République Fédérative d'Allemagne) ; Em. Condurachi, Mihai Berza, Ștefan Ștefănescu, Virgil Căndea, O. Iliescu (Roumanie) ; Ronald Syme (Royaume Uni) ; H. Džait (Tunisie) ; B. Ongel, O. L. Barkan, Y. Yücel, H. Sahinoglu, B. Tuncel, K. Karpat, M. Aktepe, O. Aslanap, H. Baikal, A. Erzi, S. Turan (Turquie) ; N. G. Kireev, Irina Dostyan, S. M. Aliev, V. I. Zlidnev, J. F. Tchernikov, B. Gafourov, V. Vinogradov, L. Mirochnikov, I. Soustelnkov (URSS) ; Olga Ziroević, M. Sokolovski, A. Handjić, N. Vučo, Fr. Barišić (Yougoslavie).

## 1<sup>er</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL DE TURCOLOGIE Istanbul (15—20 octobre 1973)

Toute une série de manifestations scientifiques échelonnées le long de l'année 1973 ont marqué en Turquie le demi-centenaire de la République. Parmi celles-ci, une place exceptionnelle revient sans doute, pour son ampleur et son caractère particulier, au 1<sup>er</sup> congrès international de tureologie, organisé sous les auspices de l'Institut de Tureologie qui fonctionne dans le cadre de la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul. Son importance fut d'autant plus soulignée par le haut patronage du président de la République Turquie, M Fahri Koruturk, le président d'honneur des travaux étant le professeur dr Nazım Terzioğlu, recteur de l'Université d'Istanbul.

Plus de 20 pays du monde — dont quelques-uns avec de vieilles traditions dans le domaine de la tureologie — ont envoyé au Congrès leurs spécialistes, dont le nombre dépassa 200 personnes. La délégation roumaine compta parmi les plus nombreuses, étant composée de tureologues qui travaillent dans les divers instituts spécialisés de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, à l'Université de Bucarest, aux Archives de l'Etat, etc.

L'ouverture du Congrès a eu lieu dans le cadre d'une séance festive à l'occasion de laquelle on a donné lecture au message du président de la République Turquie, suivi par les allocutions de salut des chefs des délégations étrangères.

Les travaux proprement-dits se sont développés dans quatre sections embrassant les domaines suivants : 1) *Langue turque* ; 2) *Littérature turque* ; 3) *Histoire turque* et 4) *Histoire des arts turcs*.

Plusieurs traits distinctifs ont caractérisé ce congrès. Tout d'abord la grande variété des différentes contributions, qui ont traité presque toutes les étapes et tous les aspects propres à l'évolution de l'histoire, la langue, la littérature et les arts du peuple ture, depuis les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours. Cette grande variété, découlant d'une vaste thématique proposée aux spécialistes, leur a permis de présenter les tous derniers résultats des investigations effectuées dans leurs domaines respectifs.

En outre, s'agissant d'un congrès de tureologie, la plupart des exposés ont été présentés en ture. Dans bon nombre des cas même les débats engendrés par les communications faites dans les autres langues de circuit mondial se sont poursuivis en ture, ce qui a créé un climat spécial, favorisant non seulement le bon développement des travaux, mais aussi des contacts personnels fructueux.

Au tableau de la première section du Congrès, consacrée à la *Langue turque*, ont figuré une cinquantaine d'exposés, abordant tous les aspects des écritures et des langues turques en général (tartare, azerbaïdjanais, ouïgour, etc.) et du ture proprement-dit en particulier, considérés au point de vue phonétique, morphologique, lexicologique ou dialectal. Une attention spéciale a été accordée aux rapports de la langue turque avec d'autres langues (coréenne, mongole, etc), sans négliger les diverses formes de la langue turque parlée dans l'espace sud-est européen, la Roumanie y compris. Enfin, un certain nombre de ces contributions ont exposé le stade actuel des études tureologiques dans différents pays du monde.

Bien que les contributions inscrites à la section de *Littérature turque* aient été moins nombreuses, elles n'ont pas moins débattu des problèmes fondamentaux du domaine respectif, insistant aussi sur l'étude de cette littérature à l'étranger. En plus de l'analyse des divers aspects de la littérature cultivée, les débats de cette section ont accordé une grande place à l'étude des formes d'expression propres à la production populaire turque, telle qu'elle s'est épanouie dans différentes zones géographiques, dont le Sud-Est européen (la Bulgarie, la Roumanie, etc.) ne pouvait manquer.

Cependant, comme de juste, la plupart des contributions au congrès ont eu pour objet l'histoire du peuple turc depuis ses commencements à nos jours. Quelques-unes se sont centrées sur l'examen des formations politiques turques anciennes, remontant à la période de leur histoire centrale-asiatique, alors que d'autres exposés ont porté sur l'histoire de l'Empire des Turcs Seldjoukides ou du rôle des peuples turcs dans le monde des califats arabes pendant le processus d'islamisation. Enfin, bon nombre de communications ont été dédiées à certains moments ou aspects d'un intérêt particulier de l'histoire de l'Empire ottoman ; c'est dans ce contexte que plusieurs exposés ont eu trait aux sources étrangères de l'histoire du peuple turc (sources arabes, hébraïques, roumaines, etc.). Les problèmes liés à des institutions ou des personnalités importantes de l'Empire ottoman n'ont pas échappé eux non plus à l'attention des participants au congrès, qui se sont penchés aussi, d'ailleurs, sur la question des rapports de l'Empire avec d'autres Etats, européens ou asiatiques. A retenir également le fait que les nombreux exposés d'un caractère particulier n'ont pas empêché la discussion de quelques problèmes fondamentaux de l'histoire du peuple turc. Nous rappellerons, dans cet ordre d'idées, la communication du pr Ibraluim Kafesoğlu destinée à répondre à la question : la féodalité a-t-elle existé dans la société turque ancienne ? — *Eski Turk Topluluğunda Feodalizm var mı idi ?* — ou celle du pr Osman Turan sur l'idée de l'Etat chez les Turcs — *Turklerde Devlet Fikri* — pour n'en mentionner que deux. La série de ces exposés a été heureusement complétée par des communications dédiées à l'époque moderne et contemporaine, notamment aux réformes de Kemal Atatürk, ainsi qu'à leurs échos dans différents pays, dont la Roumanie aussi.

Les travaux de la dernière section du Congrès, consacrée à l'*Histoire des arts turcs*, se sont maintenus sur la même ligne d'extrême variété. L'architecture, la peinture, l'art de la miniature, ainsi que les autres expressions artistiques auxquelles le monde turc a donné jour depuis les époques les plus anciennes de son histoire et jusqu'à l'heure actuelle ont été examinés à tour de rôle. Une place importante a été réservée à l'étude de certains complexes affectés aux bonnes œuvres (hôpitaux, auberges, mosquées), ainsi qu'à l'étude des écoles de miniaturistes, des inscriptions funéraires, etc.

Ce premier congrès international de turcologie est envisagé comme le début d'une série de telles réunions, qui devront désormais avoir lieu en Turquie tous les trois ans. Il est, en même temps, à l'origine d'une autre initiative accueillie avec la plus vive satisfaction par les participants, à savoir de créer un organe international périodique de turcologie.

On ne saurait clore le présent compte rendu sans dire au moins quelques mots de la généreuse hospitalité qui a présidé à l'organisation de ce congrès. Des réceptions ont été données en l'honneur des participants par le gouverneur du vilayet d'Istanbul, le recteur de l'Université et le doyen de la Faculté des Lettres. Les membres de la délégation roumaine — dont le signataire de ces pages a fait partie — déclarés « misafir » (hôtes) ont bénéficié, en outre, de tous les avantages découlant d'une telle situation. Pour compléter le programme, un défilé de la mode turque accompagna le banquet donné au palais Topkapı le jour de l'ouverture des travaux et un concert de musique classique turque fut organisé au profit des participants au congrès dans la salle de la Radio-Télévision d'Istanbul. Comme on le voit, toutes les mesures susceptibles d'assurer la parfaite réussite de cette importante rencontre internationale ont été prises par ses organisateurs, qui n'ont pas ménagé leurs efforts en vue de mener à bonne fin la tâche qu'ils s'étaient assignés. C'est avec un sentiment de gratitude que nous rappellerons ici l'infatigable activité des professeurs dr Ahmed Caferoğlu, le septuagénaire président du Congrès, et dr Sadettin Buluç, son secrétaire général, dont la cordiale sollicitude a veillé sur nous tous.

Il était naturel donc que dans un climat aussi propice, les échanges de vues et les contacts personnels se soient développés, comme nous l'avons déjà souligné, et ce ne fut pas là l'un des moindres mérites de ce congrès. Echanges de vues et contacts personnels qui ont pu se poursuivre durant une autre semaine encore, car à la clôture des travaux d'Istanbul des participants ont été invités à prendre part, dans les mêmes conditions, à une deuxième

manifestation scientifique en rapport avec leurs préoccupations, celle-ci organisée à Ankara. Il s'agit de la XVI<sup>e</sup> séance de la PIAC (abréviation de la *Permanent International Altaistic Conference. XVII<sup>th</sup> Meeting*) tenue sous les auspices de l'Institut de recherches sur la culture turque, dans la capitale de la Turquie, les 21—26 octobre 1973. Les travaux ont été présidés par le pr dr Ahmed Temir, spécialiste des études turques et mongoles de réputation mondiale. Cette fois encore, une thématique très ample a pu embrasser non seulement toutes les époques caractéristiques de l'histoire des peuples turcs, mais aussi des aires géographiques très variées, englobant depuis la Mongolie jusqu'en Hongrie, sans négliger la Péninsule Balkanique, tous les pays marqués d'une façon ou de l'autre par cette histoire. Une communication donnée à cette réunion scientifique a retenu entre autres notre attention, par son intérêt scientifique autant qu'en raison du fait qu'elle souligne la personnalité d'un écrivain roumain qui a participé à la révolution des Jeunes Turcs de 1908—1909. Cette communication due au professeur Kemal Karpat était consacrée à *La Société des Jeunes Turcs et sa position vis-à-vis de l'Islam*, la personnalité en question étant Nicolae Batzaria (connu aussi à une certaine époque sous le sobriquet de « Moş Nae » qu'il avait adopté pour s'adresser aux enfants).

La délégation roumaine qui a participé à ces deux manifestations scientifiques a contribué effectivement au bon développement des travaux du congrès, par la part active qu'elle a prise aux débats. Elle a pu nouer ainsi des relations plus étroites avec les hommes de science du pays hôte et des autres pays qui y furent représentés.

*Mustafa A. Mehmet*

PETAR SKOK, *Etimologijski Rječnik Hrvatskoga illi Srpskoga jezika. Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe*. Rédacteurs Mirko Deanović et Ljudevit Jonke, collaborateur dans les travaux préparatoires et l'établissement du texte Valentin Putanec. Volume III, *poni*<sup>2</sup> — ž. Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, Zagreb, 1973, 703 pp.

Avec son troisième volume, l'œuvre d'édition de cet important dictionnaire arrive à son terme : on est donc à même maintenant de procéder à des observations générales concernant les matériaux réunis là, la méthode suivie par les éditeurs et les résultats obtenus. Si le matériel légué par Petar Skok a été publié tel quel, la bibliographie de chaque article a dû être complétée, afin qu'elle soit mise à jour et qu'elle puisse fournir de cette manière un instrument de travail utile et opérant. Réviser et compléter cette bibliographie n'a pas été chose facile ; en effet, l'opération suppose la maîtrise compétente de tous les problèmes discutés — et ces derniers embrassent non seulement la langue serbo-croate, mais aussi le Sud-Est européen dans son ensemble. Partant des matériaux discutés dans ce dictionnaire et parcourant la bibliographie respective, le spécialiste dispose à présent d'un point de départ dans la voie de ses recherches et de l'approfondissement de ses connaissances.

Pour établir l'origine des mots enregistrés, Petar Skok a fait appel aux langues voisines, ainsi qu'à diverses autres disciplines — onomastique, ethnographie, folklore, études byzantines slaves, orientales, albanologie et l'étude des langues romanes en tout premier lieu. Il a fort bien compris que dans le domaine de l'étymologie, la linguistique doit marcher la main dans la main avec l'histoire de la culture, étant tenue, par conséquent, de valoriser aussi les sources historiques. Celles-ci sont de plusieurs espèces : grecques-byzantines, slaves, latines, italiennes, orientales, albanaises, allemandes et roumaines. Malgré une telle variété, Petar Skok est parvenu à les dominer magistralement ; aussi son dictionnaire est-il indispensable tant aux travaux des slavistes, qu'aux études poursuivies par les albanologues, les romanistes, les hellénistes et les orientalistes.

Les sources historiques et la toponymie ont fourni des données précieuses relatives à des noms de lieux, de personnes et de peuples — albanais, bulgares, grecs, russes, slaves ou valaques. L'article consacré au Vlaques s'étale sur six colonnes, comportant des témoignages empruntés des sources les plus anciennes jusqu'à la toponymie actuelle. Le mot *Vlaque* est étudié au cours de son évolution historique, sans perdre de vue sa diffusion géographique, à partir du terme *Volcae*, qui est le nom d'une tribu celtique de la Gaule. Romanisée, cette tribu passait aux yeux des Germains du voisinage comme un prototype de romanisation contrastant avec les Celtes non romanisés, les Germains ou les Slaves. Il s'ensuit donc que les anciens Germains désignaient par le terme *Walch* les habitants romanisés de l'ouest, du sud ou de l'est

de l'Europe. Du haut-allemand, le mot passa ensuite chez les Slaves et les Byzantins. Ceci a eu pour conséquence que, alors que les Roumains se désignaient eux-mêmes par un terme hérité directement du latin (*Romanus-Român*), les étrangers employaient le surnom *Vlah* qui venu de l'Occident avait au fond le même sens de *Romanus*, c'est-à-dire « quelqu'un qui parle une langue romane ». Il est intéressant de remarquer que le nom de *Vlaque* a couvert une vaste aire géographique, s'étendant depuis la Gaule, à travers l'Allemagne et l'Italie, jusqu'en Europe orientale, dans la Péninsule Balkanique et en Asie Mineure. Les Byzantins ayant passé ce terme aux Turcs, ceux-ci l'ont adopté en désignant les Roumains par le nom *Iftac* ou *Karaiftak* (Roumains noirs). Quant au nom de la tribu *Volcae*, il était fondé sur l'appellatif celtique *folk*, *volk* dont le sens était de « prompt, rapide, vif ».

Dans la langue serbo-croate, le mot *Vlah* a pris sept sens différents, à savoir : 1. Latin ; 2. Roumain ; 3. Italien ; 4. Aroumain ou Macédo-Roumain ; 5. habitant d'un village vlaque, berger nomade ; 6. réfugié de l'Empire ottoman en territoire vénitien ; 7. nom territorial : *Stari Vlah*. La fréquence et le vaste rayonnement de ce mot dans l'espace sont attestés aussi par la richesse de ses dérivés : 1. *Vlahinja* « paysanne » ; 2. *Vlahov* « nom de famille » ; 3. *Vlaški grad* « la ville des Vlaques » ; 4. *Vlahinjion* ; 5. *Vlaštè* « personne de confession orthodoxe » ; 6. *Vlaše* ou *Vlašče* ; 7. *Vlahinja* ; 8. *Vlašad* ; 9. *vlašiti* ; 10. *povlašica*. Le byzantin *Μαυρόβλαχος* « Vlaque noir » passa en turc (*Karaiftak*) et en vénitien (*Morlaco*). Bien que l'auteur cite un grand nombre de toponymes, sa liste est bien loin d'être complète. Donner le répertoire exhaustif de la diffusion des éléments linguistiques légués par les Vlaques au Sud-Est de l'Europe reste encore un problème de recherche de l'avenir. En outre, le terme ethnique de Vlaque prend dans les documents aussi le sens de « berger nomade » ou de « paysan asservi », suivant à cet égard la même voie que le terme *Rumân* qui revêtait le même sens dans la principauté roumaine de Valachie.

Cette richesse de l'article *Vlah* du dictionnaire de Petar Skok montre combien utile serait une monographie complète du nom des Roumains et des Vlaques à travers les temps. Un tel ouvrage pourrait exploiter de manière exhaustive les sources historiques, la toponymie et les données de la dialectologie dans un ample espace géographique, qui engloberait l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie et la Yougoslavie.

La toponymie a suscité l'intérêt tout particulier de Petar Skok. Il a entrepris dans ce domaine des enquêtes partielles en terrain, tout en tenant une chronique assidue dans la publication spécialisée de large diffusion internationale « *Zeitschrift für Ortsnamenforschung* ».

Relevons la manière magistrale dont sont rédigés les articles *Ragusium*, *Rim*, *Skadar* et *Smederevo*. Le dernier de la série est considéré d'origine roumaine ayant à l'origine la variante populaire *Smedru*, dérivée de *Sanctus Demetrius*. En effet, la localité *Smederevo* — sise sur la rive droite du Danube, à l'est de Belgrade — se trouve placée sur la route par laquelle essaima vers le nord le culte de saint Démètre le Thessalonicien, culte qui a laissé des traces dans la toponymie jusque sur la Sava et le Danube. Il y avait à Thessalonique de nombreux ateliers qui faisaient travailler des artisans habiles à façonner le cuivre, le fer, le plomb ou à confectionner des objets de verre. A la foire qui se tenait chaque automne, le jour de la saint Démètre, patron de la ville, des marchands et des artisans de tous les coins de l'Europe (Bulgarie, Serbie, Scythie, Allemagne, Gaule, Espagne) s'y réunissaient. La coutume de tenir cette sorte de foires devait rayonner ensuite vers le nord et le nord-ouest ; notons, par exemple, la foire annuelle de Prilep, tenue avant la saint Démètre chaque automne, dans le voisinage du monastère Treskovce ; Skopje était elle aussi un grand centre commercial où des marchands grecs et serbes se rencontraient. Plus haut, dans la vallée du Vardar, il y avait la localité Dimitrovici (Kosovska Mitrovica), née des mêmes circonstances économiques se rattachant à la fête annuelle de saint Démètre. À Novi Pazar, sur la Raška, affluent de l'Ibar qui se jette dans la Morava, il y avait un sanctuaire du saint et une foire annuelle avait lieu le jour de sa fête. Au XI<sup>e</sup> siècle, il y avait dans l'antique Sirmium (l'actuelle Sremska Mitrovica), sur la

Sava, une église de saint Démètre : là aussi se tenait une foire annuelle. Enfin, le toponyme *Smederevo*, désignant la localité située sur le Danube à l'est de Belgrade, résulte de la slavisation du nom *Stmedru* ou *Sumedru* de *Sanctus Demetrius*. D'où la conclusion que l'industrie et la culture de facture byzantine de Thessalonique irradia vers le nord, suivant les vallées de la Struma, du Vardar et de la Morava, pour aboutir au Danube et chez la population romanisée qui vivait dans ces régions.

Une autre catégorie intéressante est celle des mots exprimant un contenu sémantique lié à la vie sociale, tels *rob*, *sklav*, *sluga*, *vladika*, *vojvoda* et *župa*. La plupart d'entre eux sont d'origine slave, véhiculés par les Slaves, mais arrivant avec le temps à une large diffusion même au-delà des limites du monde slave. Tous se rattachent au régime de vie féodale ; ils expriment des aspects caractéristiques pour la vie sociale des Slaves aux VII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, avec quelques prolongements partiels jusque vers l'aube du régime capitaliste. Pour commencer, *Slavus* était un nom ethnique, que le latin balkanique prononçait *Sclavus* et qui s'est conservé en albanais (*Squa*, pl. *Shqe*) et en roumain (*Șchiau*, pl. *Șchei*) ; plus tard, dans la conjoncture spécifique du régime féodal, ce nom prit aussi le sens d'« esclave », suivant un processus analogue à celui qui devait donner au nom ethnique Vlaque également le sens de « berger nomade ou de paysan asservi ». *Župa* — fort probablement un nom autochtone — eut pour centre d'irradiation la Serbie médiévale, d'où il a rayonné couvrant une vaste aire géographique pour aboutir dans les langues roumaine, hongroise, slovène, tchèque, polonaise, ukrainienne et russe. Une chose est certaine, à savoir : l'extrême ancienneté des termes *župa* et *župan* du serbo-croate car si on les trouve dans les sources du VIII<sup>e</sup> siècle, ils devaient sans doute exister auparavant aussi. Si l'on tient compte du fait que la limite conventionnelle entre le latin et le roumain a été approximativement fixée au VIII<sup>e</sup> siècle, on peut tenir pour acquis que les termes *iupa* et *iupanus* existaient dans le latin daco-mésique, qui les a directement transmis au roumain, car il est visible que *jupa* et *juptn* (dialectal *giupa*, *giuptn*, en vieux-roumain *giuptr* — ayant subi le phénomène du rhotacisme) ont traversé les modifications phonétiques propres aux éléments latins, qu'ils sont par conséquent antérieurs aux premiers emprunts faits par le roumain au slave. Les mots *župa*, *jupǎ*, et *juptn* sont, de nos jours, presque inusités ; ils persistent néanmoins dans la toponymie d'une zone relativement étroite de la Yougoslavie (9 localités *Župa*, 2 *Županja*, 1 *Županjac*, 1 *Županjol*) et en Roumanie du sud-ouest (*Jupa*, *Jupanic* et *Jupinești* au Banat) ; *Jupâneasa* et *Juptnesti* dans les départements de Mehedinți, Gorj et Muscel). L'étude détaillée de la diffusion du mot *župa* a été fournie par l'ouvrage de V. P. Gračev, *Serbskaja gosudarstvennostj v X—XIV vv. (Kritika teorij « župnoj » organizacii)*, Moscou 1972, qui ne figure pas dans la bibliographie de ce terme donnée par le dictionnaire de Petar Skok.

Les termes *stân*, *slopanin*, *strunga* et *urda* ont des correspondances dans les autres langues du Sud-Est européen ; ils doivent dériver, probablement, d'un fonds commun autochtone d'origine indo-européenne. Faisant partie de la terminologie des troupeaux, ils sont répandus surtout dans le langage des bergers montagnards, ne descendant que fort rarement jusqu'à l'Adriatique.

En ce qui concerne l'étude des éléments latins du serbo-croate, le dictionnaire de Petar Skok s'avère une mine d'informations inépuisable. Quelques-uns de ces éléments sont entrés directement du latin, alors que dans d'autres cas ils ont été adoptés par le serbo-croate à travers le grec, le bulgare, l'albanais, le dalmate ou le roumain. Un trait caractéristique est constitué par la persistance des termes *Romania* et *Romanus*, qui se sont conservés, par exemple, dans le verbe *romandžati* « parler dans une langue étrangère », auquel s'est ajouté aussi un suffixe d'origine turque ; *Rusalje*, dérivé de *rosalia* ayant reçu une signification chrétienne a rayonné partout dans le Sud-Est européen, passant en partie aussi en ukrainien et russe.

Une tâche plus délicate du linguiste est de discerner les éléments latins entrés directement dans les langues sud-slaves par rapport à ceux venus par le dalmate et le roumain : *štriga*,

par exemple, est d'un phonétisme dalmate, tandis que *turma* et *Ursulovac* sont de phonétisme roumain.

L'un des éléments qui caractérisent très bien les différentes aires linguistiques de la latinité sud-est européenne est constitué par le terme *sanctus* (*sancta*) qu'on relève dans les noms composés des saints. Il s'est conservé en albanais sous la forme *Shën*, en dalmate *Sut-* et en roumain *Sint-*, par exemple : *Shengjin* — *Sanctus Ioannes*, *Shenvlash* — *Sanctus Vlasius* en Albanie ; *Sutvara* — *Sancta Barbara*, *Sukošan* — *Sanctus Cassianus* en Dalmatie ; *Stngiorz* — *Sanctus Georgius*, *Stmedru* — *Sanctus Demetrius* en Roumanie.

Le dictionnaire de Petar Skok fait son profit des matériaux déjà étudiés par son auteur dans maints ouvrages spéciaux. Ce sera toujours un parfait instrument de travail, aussi indispensable aux ethnographes, folkloristes, juristes et historiens de la culture qu'aux linguistes

H. Mihăescu

PETER WUNDERLI, *Etudes sur le livre de l'Eschuele Mahomet. Prolégomènes à une nouvelle édition de la version française d'une traduction alphonsine*, Winterthur, 1965, 154 p.

La légende arabe de l'ascension du Prophète Mahomet aux cieux a été soumise à l'attention des comparatistes par les dantologues engagés dans une vive dispute sur les sources orientales de son œuvre. Dans ce livre, le pr Peter Wunderli, titulaire de la chaire de linguistique romane de l'Université de Fribourg, se propose de préciser les données historiques et philologiques du seul manuscrit connu de la traduction française de cette légende, une copie anglo-normande datant du XIV<sup>e</sup> siècle. De cette manière, les discussions des dantologues regagnent la terre ferme ; mais les résultats de l'analyse seront retenus par un groupe plus grand de spécialistes, et notamment par ceux qui s'intéressent à la circulation des œuvres orientales dans les littératures de l'Europe et aux contacts entre traditions culturelles diverses.

Le professeur P. Wunderli s'attache, tout d'abord, aux questions soulevés par le manuscrit : il s'agit de préciser la langue dans laquelle a été écrite la version utilisée par le traducteur de la version française, de même que la langue maternelle de celui qui a traduit le texte ; ensuite, il faut interpréter de nouveau le prologue et reconstituer la circulation du manuscrit dans les milieux érudits, vérifier la datation, etc. Le texte français, connu depuis longtemps, a été édité, dans la même année 1949, par le savant italien Enrico Cerulli et par l'espagnol José Muñoz Sendino, après qu'Ugo Monneret de Villard ait signalé le contenu et l'importance du texte. Selon son propre aveu, le livre de P. Wunderli est né de l'insatisfaction provoquée par ces deux éditions et par les études consacrées au texte ; les nouvelles données accumulées au cours de son enquête l'ont déterminé à refaire tout le travail nécessaire à une nouvelle édition, qu'il a finie d'ailleurs et dont on attend la parution. En effet, l'auteur démontre, par une méthode critique rigoureuse, que les deux éditions susmentionnées sont marquées par d'assez graves défauts et conséquences, qui anéantissent les déductions linguistiques faites à partir de leur texte. Par exemple, des expressions considérées par divers linguistes comme des italianismes ou des hispanismes, à savoir *ne je ve los dirai* ou *monlara le conte*, doivent être lues, selon ses corrections, *ne Je ne lo vos direi* (p. 92) et *montera le compe* (p. 97), etc. L'auteur déploie une grande érudition pour écarter les nombreuses erreurs qui ont conduit les linguistes à bâtir des hypothèses assez hasardées. P. Wunderli arrive ainsi, par une critique philologique impeccable, à démontrer que la langue du manuscrit est marquée par des traits caractéristiques anglo-normands, dues au copiste ; l'examen paléographique lui impose



la conclusion que cette copie a été effectuée en Angleterre, au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Le texte français ne contient aucun hispanisme ou italianisme certain, mais des traits d'une indubitable origine provençale et latine. Donc, les deux affirmations faites dans le prologue, à savoir que la traduction a été réalisée par l'italien Bonaventura de Sienne et que l'original a été écrit en espagnol, sont ébranlées. Il est possible que Bonaventura de Sienne ne soit que le traducteur du texte latin, comme le suppose l'auteur ; il est aussi possible que cette traduction ait été effectuée pour ce personnage par un scribe d'origine provençale (p. 119—120), mais une conclusion ferme en ce qui concerne la parenté de toutes ces versions, latine, française et espagnole (inconnue) ne saurait être tirée qu'au moment où on pourrait connaître l'original arabe d'après lequel on a traduit le texte primaire, soit-il espagnol ou latin ; malheureusement, en dépit des efforts des savants, cet original n'a pas encore été trouvé.

Asin Palacios a démontré dès 1919 une ressemblance assez étroite de quelques passages de la traduction européenne et de *Tafsir* de Tabari ou de quelques traditions (*hadith*), mais le texte même est si amalgamé, si abondant en répétitions et contradictions (que P. Wunderli signale à juste raison), qu'il jette le lecteur dans une totale confusion. Il est évident que le texte représente une composition tardive qui englobe des détails puisés à diverses sources et aussi que ces fragments sont enchevêtrés et, quelquefois, mal placés. Selon la remarque de P. Wunderli, « à vrai dire il ne s'agit pas d'une fusion, mais d'une simple juxtaposition de certains blocs » dans ce texte (p. 78), ce qui rend acceptable la supposition d'après laquelle le récit représente « une version populaire assez tardive de la légende qui réunit des éléments trouvés dans différents *hadith* ». En effet, les traditions orales concernant le voyage de Mahomet au Paradis ont continué à circuler en Espagne jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle ; mais l'ensemble du récit nous fait penser plutôt à une anthologie qu'à une tradition orale, qui, en dépit des contradictions possibles, garde toujours une certaine unité et ne fait pas, d'habitude, des renvois qui signalent que l'auteur « a déjà parlé d'un certain thème, d'un certain problème » ailleurs. Il faudrait se rappeler que la traduction a été faite à la cour d'Alphonse le Sage, qui a été lui-même « educado desde su niñez en este ambiente de cultura semítica . . . , poliglota y enamorado de la literatura musulmana . . . », que son *Grand e General Estoria* puise les sources arabes, qu'il a fait traduire le *Coran*, etc.<sup>1</sup> Il nous est permis donc de supposer que cet intérêt l'a conduit non seulement à demander la traduction des divers ouvrages arabes, mais aussi à faire recueillir des légendes pas encore écrites (à sa connaissance). C'est-à-dire qu'il a pu charger un érudit qui connaissait l'arabe de recueillir une légende assez répandue parmi les Arabes d'Espagne et dont les chrétiens ont eu, sans doute, connaissance, et ensuite de la traduire. Dans ce cas, on ne retrouvera jamais l'original arabe de ce livre, car il n'a pas existé.

L'auteur mentionne en quelques endroits les difficultés qui empêchent tout éditeur de rétablir la forme originale des noms propres arabes, et surtout celle d'un certain *Abnez*, cité plusieurs fois et indiqué à la fin du manuscrit en même temps que *Habubekar*, le faineux *Abū Bekr*, qui furent chargés par le Prophète de recueillir dans un livre toutes ses visions durant son voyage nocturne. Les essais d'identification ont été commencés avant l'édition du manuscrit, et P. Wunderli fait mention d'une note marginale, d'une main « assez moderne », qui propose d'interpréter le nom *Abnez* par *Ibn Azz* (p. 32). L'éditeur italien, le savant Enrico Cerulli, propose, de son côté, un cousin du Prophète, *Ibn 'Abbās*, parce que ce *Abnez* est appelé quelque part dans le texte « Habnabez, mon cousin »<sup>2</sup> L'éditeur espagnol, Muñoz Sendino, qui identifie en partie les noms arabes déformés de ce manuscrit, ne semble pas avoir une solution à proposer, « car il maintient la forme du manuscrit dans le résumé ». Il est évident

<sup>1</sup> Miguel Asin Palacios, *La escatología musulmana en la Divina Comedia*, Madrid, 1919, p. 307.

<sup>2</sup> Enrico Cerulli, *Il « libro della scala » e la questione delle fonti arabo-spagnole della Divina Commedia*, Vatican, 1949, (cont.) p. 246—247. Le texte cité à la p. 206.

que toutes ces indications du texte sont des mistifications (de l'avis même de P. Wunderli, p. 78), dues à un auteur tardif qui a voulu faire passer la légende comme authentique et contemporaine à Mahomet ; mais s'il a investi Abū Bekr, le beau père du Prophète, du titre d'écrivain (auquel il n'a jamais aspiré), il faut bien se demander si l'autre nom n'appartient pas à un autre personnage qui a vécu à l'époque du Prophète, car Ibn 'Abbās (en réalité Ibn al-'Abbās surnommé Abu'l-'Abbas) n'était pas encore né au temps du voyage céleste de Mahomet. De plus, il faut se demander si la mémoire du peuple a gardé ensemble le souvenir d'un guerrier comme Abū Bekr et d'un théologien comme Ibn al-Abbas, et si ce mystérieux *Abnez* n'est pas, lui aussi, une figure comparable à Abū Bekr ? C'est pour ce motif que nous croyons qu'on peut penser à 'Amr Ibn al-Āṣ, contemporain de Mahomet et d'Abū Bekr, guerrier et chef bien connu en son temps, né dans la tribu de Koraich — donc parent du Prophète — mentionné par Tabari dans ses *Annales*, par Ibn al-Athir et par d'autres auteurs importants.

Cette discussion trop longue sur les détails de l'original arabe ne doit pas faire oublier qu'il s'agit d'un ouvrage intéressant surtout pour les romanistes, auxquels le pr Peter Wunderli a offert un matériel riche en interprétations nouvelles et en éléments précis, réunis dans le glossaire qui récapitule les mots dont la fréquence est assez rare en français ancien ou qui revêtent une forme ou un sens particuliers (p. 129—142).

Il faut espérer que l'édition du *livre de l'eschiele Mahomet*, que le pr Peter Wunderli nous promet, ne tardera pas à paraître et que nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions.

Mircea Anghelescu

ION TALOȘ, *Meșterul Manole. Contribuție la studiul unei teme de folclor european*, București, Editura Minerva, 1973, 470 p.

Après un travail assidu de recherche et de méditation, soldé le long des années par différentes études partielles (voir : *Balada meșterului Manole și variantele ei transilvănene* (La ballade du Maître Manole et ses variantes de Transylvanie), «*Revista de folclor*» 7(1962), n° 1—2, p. 22—57 ; *Bausagen in Rumänien*, «*Fabula*» 10(1969), p. 196—211. *Rituri de construcție la români* (Les rites de construction chez les Roumains), vol. *Folclor literar II*, Timișoara, 1968, p. 221—262), Ion Taloș entreprend cette fois-ci un ample travail de synthèse sur toute la problématique de cette très intéressante et passionnante ballade populaire. Le livre se recommande ainsi comme le résultat des efforts comprenant à peu près 15 années de minutieuses enquêtes faites sur le terrain et de fouilles patientes réalisées dans les archives du pays et de l'étranger, représentant tout ce que notre science d'aujourd'hui peut donner de meilleur, de plus complet, de plus compétent, sur ce sujet. L'auteur, avec une admirable passion, dominée par une remarquable lucidité, réussit à maîtriser un matériel documentaire immense, autant en ce qui concerne la quantité que sa variété (pensons seulement au fait que le matériel se présente en 5 langues sud-est européennes : l'albanais, le bulgare, le néo-grec, le serbo-croate et le hongrois) ; il réussit avec une minutie de bénédictin à faire de l'ordre dans un vrai chaos, à systématiser ce qui paraissait ne pouvoir être systématisé et à présenter, dans une forme courante et parfaitement accessible, des conclusions qui paraissent inébranlables. Ce travail de comparaison d'un nombre de 165 variantes roumaines avec 38 variantes magyares, 87 bulgares, 37 serbo-croates, 19 albanaises, 5 macédo-roumaines, 4 tsiganes et 192 variantes néo-

grecques en ajoutant les innombrables légendes de l'Europe de l'ouest et de l'est ainsi que les légendes orientales sur ce sujet, nous offre une image du travail vraiment remarquable déposé par l'auteur pour pouvoir s'assurer une vision d'ensemble sur ce problème et détecter aussi toutes les particularités spécifiques à chaque version nationale prise à part. Ion Talos a répondu à toutes ces exigences. Nous avons tenu à souligner ceci, étant donné que le lecteur moins prévenu pourrait passer avec facilité sur cet immense travail de laboratoire, s'imaginant que s'agissant en définitif d'un travail de folklore, l'élaboration elle-même se faisait d'une façon plus ou moins folklorique, tenant de l'improvisation et de l'essai. Rien n'est plus faux que ce point de vue.

Avec un respect de la vérité qui est tout à son honneur, Ion Talos donne une juste part à tous les chercheurs qui au courant des temps se sont occupés de l'étude de cette ballade, fixant avec précision le point de départ de son étude et délimitant son apport personnel au problème. Dans un deuxième chapitre il étudie le fondement de la ballade sud-est européenne sur la femme murée vivante, déterminant ainsi la base ethnographique sur laquelle s'appuie la création poétique et analysant, dans le même cadre, les légendes en prose engendrées par cette base ethnographique. Les légendes respectives, bien qu'elles aient une vibration affective tendant vers l'art, sont encore très étroitement liées à cette base ethnographique et cherchent, en premier lieu, à la justifier et à l'expliquer. C'est pourquoi nous considérons que Ion Talos a eu raison de les traiter dans le chapitre où il s'agit des pratiques et des croyances sur le sacrifice de la femme murée. Ce chapitre a le mérite de donner de l'atmosphère à toute la problématique, avertissant le lecteur sur l'origine et la signification du produit artistique subséquent. Mais le produit artistique est devenu, à un moment donné, autonome par rapport à sa base ethnographique, n'ayant plus le rôle de l'expliquer, car il s'est développé dans la direction de l'expression sur un plan supérieur ayant des finalités exclusivement esthétiques. C'est à ce moment d'autonomisation artistique du sujet que Ion Talos consacre le troisième chapitre de son livre. L'auteur opère donc une translation de l'ethnographique à l'artistique, s'occupant surtout de l'aspect esthétique des pièces. C'est ainsi qu'il étudie la morphologie, la structure et le style des textes poétiques dans la version roumaine ainsi que dans les autres versions étudiées. Le chapitre conclut avec la géographie des motifs et avec des observations concernant l'origine, l'évolution et la signification des textes. En parlant de la méthodologie, Ion Talos va du simple au complexe ; il ne se limite pas à la description du texte, nous offrant seulement l'aspect synchrone de sa problématique, car il apporte une vision diachronique qui lui est propre. En partant, finalement, de la fonction sociale que le texte a chez les différents peuples (chez les Roumains — cantique de Noël, lamentation funèbre — chez les Néo-Grecs), l'auteur accepte la thèse de Mircea Eliade d'après laquelle le chant aurait à sa base un « scénario mytico-rituel », considérant qu'à une époque éloignée il a dû être un chant de lamentation ou cantique de deuil. Nous notons que le travail de Ion Talos a une ample annexe (la carte typologique de la version roumaine, bibliographie de 35 pages, résumé en langue française, index de noms de personnes et de noms géographiques). Le livre répond ainsi aux exigences actuelles de la science et représente une contribution essentielle à la connaissance et à l'appréciation de cette merveilleuse création artistique du sud-est européen.

Le livre de Ion Talos n'est pas cependant sans défauts. Nous lui reprochons le fait de ne pas avoir donné dans l'annexe la transcription de toutes les variantes roumaines du texte. Cela aurait été particulièrement nécessaire étant donné que certains de ces textes n'ont pas encore été publiés et que les archives publiques ne possédant pas tous les textes inédits, ils ne sont pas, par conséquent, facilement accessibles. Une grande partie de ces textes inédits se trouve dans sa collection personnelle. Si, de cette façon, il est interdit même au chercheur roumain de connaître complètement et de contrôler le matériel documentaire, cette lacune affectera d'autant plus les chercheurs étrangers. Or, il est connu que la ballade « Meșterul Manole » par ses implications internationales, intéresse les chercheurs étrangers d'une manière toute particulière. Nous croyons donc que la publication des variantes roumaines aurait été une com-

dition indispensable pour le parachèvement d'un travail aussi important. Nous désirerions que l'auteur retienne cette suggestion en vue d'une éventuelle réédition de son travail.

Pour conclure ce compte rendu, nous tenons à transcrire ici une variante roumaine que l'auteur n'a pas connue. Nous savons qu'une variante en plus ou en moins ne peut pas affecter les conclusions très fondées de l'étude. Pourtant, la variante dont nous parlons est le plus ancien texte roumain que nous connaissons ; il comprend de précieuses suggestions concernant l'histoire même du texte. Le matériel est d'ailleurs difficilement accessible et c'est pour cela qu'il n'a pas été connu par Ion Taloş. Tout ceci nous fait croire que c'est de notre devoir de le transcrire ici. Il a été entendu par le journaliste français *Stanislas Bellanger*, entre 1838–1840 (?), du supérieur du monastère Curtea de Argeş et est en relation avec la première adaptation poétique du texte dans la littérature roumaine, la version de Cezar Bolhac. Voici le texte, tel qu'il a été publié dans le livre du journaliste français « *Le këroutza. Voyage en Moldo-Valachie* », vol. II, Paris 1846, p. 432–441 : « *Voulant hâter l'exécution des travaux confiés à ses soins, Manoli avait rassemblé de nombreux ouvriers. Son plan dressé, ses mesures prises, il assigne à chacun sa besogne, et chacun se met sur le champ à l'œuvre. On travaille sans cesse, et pour ainsi dire sans repos. La nuit venue, on se relaie, on reprend des forces, on saisit de nouveau la pioche et le marteau. De cette façon, la construction s'élève à vue d'œil. Les fondations, les pierres d'assises, les murailles, le charpentage permettent au regard de saisir une masse imposante ; déjà l'architecte peut admirer dans tout son ensemble le résultat de ses travaux. Un événement imprévu vint mettre un terme à sa joie. Pendant une nuit, l'édifice s'éroule sur lui-même, sans qu'on sût à quoi attribuer ce sinistre. A l'aube du jour, il ne présentait plus qu'un amas informe de décombres ! Manoli, désespéré, mais non abbatu, se remet courageusement à l'œuvre, et recommence à édifier son église. Mais, comme la première fois, au moment où elle touchait à son achèvement, elle s'éroule de nouveau sans qu'il soit possible de se rendre compte d'une pareille fatalité. Accablé de douleur, et redoutant la colère de Niagoé, qui, après avoir épuisé son trésor, après avoir vendu les diamants de sa femme, a juré par sa barbe de faire trancher la tête au conducteur des travaux, et de faire pendre tous les ouvriers s'ils ne parviennent pas à remplir leurs obligations dans un délai assez court, Manoli va trouver le cénobite Hésius pour lui demander ce qu'il doit faire. Hésius le ranime par de pieuses exhortations et l'engage à persévérer dans sa lutte, à reprendre encore une fois la tuelle, à s'adresser humblement à Dieu. L'Être suprême lui fera peut-être connaître par un signe quelconque de quelle façon il convient d'agir pour mener à bonne fin l'entreprise. Manoli suivit le conseil de l'ermite, et, trois mois après, au moment où, venant d'achever sa prière, il se disposait à se livrer au sommeil, un ange lui apparut, qui lui dit : „Tu veilleras, demain, à ce que la première femme qui se présentera devant toi, quels que soient son âge et sa condition, soit claquemurée, elle et ce qu'elle portera sur ses bras, dans un des piliers de l'église, et tes travaux s'achèveront sans autre malheur”. A peine éveillé par le chant matinal de ses ouvriers, Manoli s'empresse, muni d'une échelle, de monter sur le haut du clocher, qui touchait à sa dernière pierre, et de là il jette de tous côtés un regard attentif. Dans son impatience, il a juré de ne prendre aucune nourriture avant que le sacrifice qu'on lui a imposé ne soit entièrement consommé. Une bonne partie de la journée s'écoula de la sorte, et Manoli, le cœur troué, ne voyait rien venir lorsque, vers la troisième heure du jour, il croit enfin découvrir une femme. Elle s'avance en effet vers le temple, portant sur ses bras une partie des vivres destinés aux ouvriers. Manoli, ému, se prosterne et va remercier Dieu de ses bontés ; mais en regardant plus attentivement, il reconnaît dans la victime qui vient au devant de lui sa propre femme, Uça ; [Ce nom est la finale de *Marinça* (*Marion*)] ; alors, d'abondantes larmes descendent de ses yeux, il s'agenouille, il adresse une nouvelle prière au souverain maître des cieux, il le supplie d'envoyer à sa jeune épouse quelqu'un qui l'arrête dans sa marche et l'oblige à retourner sur ses pas. Il n'a pas achevé, qu'un gros chien sortant tout à coup d'un buisson d'églantiers, se précipite sur Uça, la renverse, brise toutes les gamelles et la force*

ainsi de rentrer en hâte au logis pour préparer de nouveaux aliments. Tout plein de son bonheur, Manoli se remet en sentinelle et plonge à droite et à gauche un regard avide et inquiet. Soudain, les formes d'une femme se dessinent encore dans le lointain. Manoli, cette fois plein d'espoir, comprime pour ainsi dire sa respiration haletante, regarde, regarde encore, il voulait se tromper, tromper ses yeux mêmes; hélas! cette femme, c'est encore la sienne, c'est Uça. Elle semble se hâter pour ne pas faire attendre plus longtemps les ouvriers impatients sans doute à prendre leur repas. A cette vue, Manoli retrouvant un courage que double l'éminence du péril se prosterne de nouveau. „Mon Dieu, s'écrie-t-il les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel, fais qu'Uça ne puisse arriver jusqu'ici!” Aussitôt, un loup affamé se roule aux pieds de la jeune femme et lui cause une telle frayeur, qu'elle prend la fuite sur le champ, abandonnant ses provisions à la voracité de l'animal. Manoli en se relevant, s'aperçut de ce nouveau miracle, et il en rendit pieusement grâces à Dieu. Cependant, le jour tendait à sa fin; le soleil s'abaissait déjà vers la mer; les arbres, les ruisseaux, les collines, les troupeaux, tout se confondait dans un inextricable chaos. Manoli, désespérant de ne pouvoir accomplir les prescriptions de l'ange, se résignait déjà à subir les conséquences du courroux de Niagoé. Il avait fait, sans se plaindre, le sacrifice de sa vie. L'existence d'ailleurs lui était à charge; il souffrait trop dans son amour-propre et dans ses affections les plus chères. Le sort seul réservé à ses compagnons l'occupait. Au moment où il songeait au moyen de les soustraire à la mort, Uça, que ses deux accidents de la journée n'avaient point rebutée, Uça reparaisait devant lui. D'une main elle portait des vivres frais et de l'autre main son enfant. Manoli, cette fois s'humilie comme autrefois Abraham. Pius, reconnaissant, dans cette persistance, la victime sur laquelle la main du grand dispensateur de toutes choses s'appesantissait: „Mon Dieu, dit-il aussitôt, et sans que de son cœur sortit un sanglot, que ta sainte volonté soit faite!” Il descendit, vint à la rencontre de sa jeune épouse, l'embrassa tendrement, ainsi que son enfant qui tendait vers lui ses petites mains caressantes, après quoi, les ayant placés tous les deux, la mère et l'enfant, dans l'un des piliers du temple, il les fit murer sur le champ, malgré leurs cris lamentables... Quelques jours après, l'église s'acheva complètement et sa belle exécution attira tant de louanges à l'architecte principal que ses confrères, jaloux de sa renommée, résolurent de la faire mourir. A cet effet, profitant d'un moment où Manoli venait de monter au clocher, pour en examiner le couronnement, ils lui enlevèrent l'échelle dont il s'était servi pour son ascension, et l'abandonnèrent dans cette position dangereuse. Or, ce qu'ils avaient prévu arriva: Manoli chercha vainement à descendre, et dut se résoudre à mourir de faim et de fatigue, ou à se briser la tête sur le parvis, s'il songeait jamais à sauter d'un point si élevé. Toutefois, Manoli était un homme ingénieux. Il avait donné de nombreuses preuves de son habileté. L'instinct de conservation éveilla en lui des idées. Il eut l'adresse de se fabriquer, avec une seie oubliée par mégarde dans le clocher, deux grandes ailes, et il se mit en devoir d'en tirer parti. Malheureusement, le mécanisme de ces ailes était trop peu solide sans doute pour le poids de son corps; au premier effort qu'il fit elles se brisèrent, et nouvel Icare, il alla tomber à quelque distance de l'église. La terre, dit-on, ouverte sous ses pieds, se referma aussitôt sur lui, laissant jaillir de l'endroit même où il venait de s'abîmer, une source d'eau vive sur laquelle on éleva plus tard la fontaine à trois canaux, que vous apercevez d'ici. Depuis lors, à l'heure de minuit, on entend dans l'église une voix douce qui murmure ces plaintives paroles: „Manoli, mon cher Manoli, pourquoi m'enfermes-tu ainsi? Les murailles m'étouffent, me pressent le sein; mon lait coule, se perd, et je ne puis nourrir ton enfant! Manoli, mon cher Manoli, viens à mon secours, car je ne puis plus respirer Manoli!” ♦

*Adrian Fochi*

*Dimitrie Cantemir, Historian of South-East European and Oriental Civilizations. Extracts from «The History of the Ottoman Empire». Edited by Alexandru Dușu and Paul Cernovodeanu. With a foreword by Professor Halil İnalcık, President of AIESEE, Bucharest, 1973, 358 p. (Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen).*

Ce volume, publié par les soins de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, s'ouvre avec une préface — concise mais substantielle — du professeur Halil İnalcık, réputé historien turc et président actuel de l'AIESEE.

Considérant dans sa *Préface* l'évolution de la société ottomane, dont les efforts portent à partir du XVII<sup>e</sup> siècle dans le sens d'une meilleure connaissance du monde européen, le prof. Halil İnalcık met en lumière l'apport dynamique à ce processus d'« occidentalisation » fourni par Démètre Cantemir, personnalité qui a tenu « un rôle dominant dans la confluence des cultures orientales et occidentales » (p. 7). L'auteur souligne aussi le fait que l'érudite roumain fut « l'un de ceux ayant imprimé une direction à la nouvelle orientation culturelle de la Capitale ottomane » (p. 7) et que pour ce qui est du déclin de l'Empire ottoman son ouvrage *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* était considéré en Europe « l'œuvre classique dans ce domaine » (p. 8). Par leurs remarques et leurs observations, les notes historiques de Cantemir sur la vie et les institutions ottomanes qu'il connaissait si bien « restent encore inestimables » (p. 8), parce que prises sur le vif, par leur auteur personnellement.

L'étude introductive qui fait suite à la préface est due à Alexandru Dușu. Elle dégage les circonstances qui ont permis à Cantemir la rédaction de son *Histoire de l'Empire Ottoman*, tout en soulignant la portée d'une telle œuvre dans le contexte scientifique de l'époque — portée considérable non seulement pour la connaissance de l'Empire ottoman en général, mais pour celle des sociétés sud-est européennes en particulier aussi. Également fort utiles s'avèrent en outre les précisions concernant l'édition de cette œuvre dans les diverses langues de diffusion européenne.

Quant aux notes ajoutées par Démètre Cantemir à son exposé, ces remarques et interprétations disposent d'« une certaine autonomie » (p. 13) par rapport au texte. Elles constituent « une riche collection de matériel documentaire », « un véritable guide de la vie de la société sud-est européenne, ainsi que de la vie culturelle de Constantinople pendant la dernière partie du XVII<sup>e</sup> siècle et la première partie du XVIII<sup>e</sup> siècle (p. 14).

De ce fait, l'*Histoire de l'Empire Ottoman* dépasse les limites d'une « simple description de la grandeur et du déclin d'un pouvoir politique », le livre représentant « une synthèse de la vie sociale et culturelle de l'Empire ottoman » à une période de transition de sa longue évolution. La valeur scientifique des notes de Démètre Cantemir, ainsi que leur originalité, les transforment en « source précieuse d'informations, difficiles à trouver dans d'autres ouvrages du temps » (p. 21).

En effet, Démètre Cantemir a mis en jeu, en tant qu'interprète de la civilisation des peuples sud-est européens, son humanisme et sa confiance dans les chances de développement de la production matérielle et spirituelle de l'humanité en général et de celle de l'espace sud-est européen tout spécialement.

Aussi, de telles considérations justifient-elles la réunion en groupe de ces notes et leur édition à part. On obtient, de la sorte, « une encyclopédie concise » ou « une ébauche de dictionnaire philosophique » (p. 29).

Après la « Note explicative », viennent les passages tirés de la version anglaise de N. Tindal groupés en chapitres. Tous ces passages reproduisent, sans aucune abréviation, les notes ajoutées par Cantemir à son exposé. Chaque note est suivie de références précises, indiquant la partie, le livre, le chapitre et la page de l'édition anglaise parue à Londres en 1734—1735.

Si le premier chapitre — *le Sens de la culture* — ne comporte que deux notes (*Celebi et Magnanimité*), le deuxième (*Ottomans et autres peuples*) couvre, en revanche, plusieurs pages, se sous-divisionnant en groupes de problèmes : *l'Europe, le Sud-Est européen, les Peuples orientaux, occidentaux et africains*. On peut y puiser des considérations précieuses, sous les titres de *Rumélie, Moldavie, Iskenderberg* (Skanderbeg), *Dobroudja*, etc. Mais encore plus riche et varié se révèle le chapitre III, consacré aux *Croyances, coutumes et idées*. Ce chapitre atteste les vastes connaissances du prince, qui lui permettaient aussi bien de définir les traits fondamentaux de la société turco-islamique, que de mettre en lumière les divers aspects de la civilisation épanouie dans l'espace sud-est européen. Dans ces notes, Démètre Cantemir traite avec une égale autorité des principes de la religion musulmane et des pratiques du culte mahométan, ainsi que des principales doctrines de l'Islam, voire de quelques sectes locales. Il ne néglige pas, non plus, les cités vénérées des musulmans, ni les chefs spirituels du monde islamique (par exemple *Mufti*, etc.).

Les articles introduits dans le chapitre dédié à la *Littérature* (IV) sont relativement peu nombreux. De beaucoup plus varié est le chapitre suivant (V), traitant de l'*Architecture*. Les textes groupés là portent sur les villes (*Suceava, Isaccea*, etc.) et sur divers édifices — palais, ponts et fontaines ou autres constructions édilitaires, édifices cultuels (*tekke, turbe*) ou mosquées (*Suleymaniyé, Selimiye*). Appréciant le caractère monumental de la mosquée *Suleymaniyé*, bâtie par le renommé architecte Sinan Celebi au nom du sultan Soliman le Magnifique (1520 — 1566), l'objectivité de Cantemir le pousse à noter que ce temple « est construit avec tant d'art et d'élégance, qu'aucun autre édifice ne lui est comparable. Je l'ai entendu dire — affirme encore Cantemir — non seulement par les Turcs, mais par les étrangers aussi » (p. 129). Bien que peu nombreux, les articles sur la *Peinture* (chapitre VI) parviennent à définir les caractères fondamentaux de cet art dans la conception islamique. D'autre part, le récit de quelques anecdotes, véues par Cantemir même, confère à ce chapitre un caractère vivant et attractif. Comme il fallait s'y attendre, les notes du prince ne pouvaient manquer de contenir des éléments relatifs à la *Musique* (chapitre VII). On y retrouve des témoignages concernant les personnes auxquelles l'auteur avait pénétré les secrets de la musique turque.

Plusieurs sous-chapitres composent le chapitre VIII, consacré à la *Cour* : a) *le Sullan* ; b) *les Revenus* ; c) *le Cérémonial* ; d) *les Œuvres de charité* ; e) *les Punitons et la justice* ; f) *le Comportement*. Au chapitre IX, celui des *Ecoles*, l'auteur décrit quelques institutions de culture islamique et chrétienne — les séminaires musulmans dits *Medrese*, ainsi que l'Académie grecque du Phanar.

Cependant, le chapitre le plus ample du volume est celui faisant la revue des diverses *Personnalités* (X). Les biographies concises constituant cette partie de l'ouvrage font encore une fois la preuve des vastes connaissances du prince Cantemir dans le domaine de l'histoire ottomane et de l'histoire européenne, ainsi que de ses nombreuses relations avec les personnages politiques et culturels de son temps. Aussi, le livre fournit-il des données précieuses sur : a) *les Sultans* (Seliu I, Soliman le Magnifique, etc.) ; b) *les Dignitaires ottomans* (Haïreddin Barbarossa, les vizirs Kopruli, Kara-Moustapha Païcha qui assiégea Vienne en 1683, etc.) ; c) *les Chefs religieux* (avec beaucoup de détails concernant le cheik el-Islam Feïzoullah effendi, tué pendant la révolte de 1703) ; d) *les Khans tartars* ; e) *les Dignitaires persans* ; f) *les Princes et dignitaires des pays roumains* ; g) *les Hetmans cosaques* ; h) *les Diplomates occidentaux* (notamment les ambassadeurs anglais, hollandais et français) ; i) *les Chefs des Kurnez hongrois* ; j) *les Lettrés ottomans* ; k) *les Lettrés et les dignitaires grecs* — dont deux drogmans ont bénéficié d'une espace plus ample dans ces considérations, à savoir : Panaiotis Nikoussios (1661—1673) et Alexandre Maurocordato (1673—1709). La liste de ces passages tirés de Tindal s'achève avec une *Vie de Démètre Cantemir*, écrite fort probablement par son fils Antioche.

Il convient de souligner que le matériel inclus dans le présent volume témoigne d'une sélection minutieusement effectuée par les éditeurs. Leur souci de réaliser un ouvrage de contenu aussi complet que varié se révèle aussi dans les notes explicatives du texte cantémirien, com-

portant les références bibliographiques strictement nécessaires. D'autre part, grâce aux brefs commentaires ajoutés à chaque nom de personne ou de lieu figurant dans l'*Index* rédigé par Lucia Taftă, les éditeurs ont été dispensés d'une série de notes qui risquaient d'allourdir le texte.

Les titres des chapitres dans lesquels ont été groupés les morceaux choisis dans l'œuvre de Cantemir montrent à eux seuls la diversité des préoccupations et des investigations du savant en ce qui concerne le monde tureo-islamique autant qu'à l'égard de l'espace sud-est européen. D'autre part, l'analyse de ses annotations conduit à la conviction que Démètre Cantemir commentait les thèmes qu'il abordait depuis les positions d'un penseur et d'un homme de science connaissant le mécanisme profond des phénomènes culturels de cette zone, particulièrement complexe dans sa structure et sa composition. C'est là qu'interviennent aussi les lectures du prince, qui n'a pas négligé les œuvres des historiens ou des lettrés ottomans, dont on peut citer Sa'adeddin (+1599), Moustapha Ali (1599), Selaniki, Koçi Bey — le Montesquieu des Turcs —, Kiatip Celebi, Hussein Hezarfen, etc. Quelques-uns, parmi eux, avaient déjà saisi les causes de déséquilibre de la société ottomane, sans trouver néanmoins une voie de sortie du cône d'ombre, afin de surmonter un tel état des choses (Hezarfen, par exemple), alors que quelques autres (tels Ali, Koçi Bey, etc.) ont su réagir avec plus de force, en proposant des « solutions » ou des « recettes » pour le rétablissement de l'Empire.

Il va sans dire que de tels tâtonnements, cette recherche des « solutions » et « recettes » pour endiguer les troubles et le déclin de la société ottomane, encore plus sensibles dans la Capitale du temps de Démètre Cantemir, ne pouvaient guère être ignorés par le lettré moldave si avide de connaissances de toutes sortes. Cet état des choses ne pouvait pas échapper à son jugement, aussi rien d'étonnant à ce qu'il apprécie les personnalités qui essayaient d'arrêter la débâcle. On le voit parler avec confiance d'un Sa'adeddin, admirer le sérieux avec lequel un chroniqueur tel Moustapha Ali s'applique à étudier les phénomènes socio-politiques de l'Empire ; il n'hésitera pas de qualifier le premier de « fameux historien ture » (éd. Hodosiu, p. 7, note 12), en le désignant par le nom de Saadi (ce qui pourrait prêter confusion d'ailleurs avec « Saadi Effendi » qui lui avait appris le ture) ou de considérer le second (Moustapha Ali) comme « de grande portée, amant la vérité et étranger à toute flatterie. Le livre de celui-ci — notera Cantemir — est très rare même parmi les Turcs ; c'est là — ajoute-t-il — que j'ai puisé bien de choses se référant au sujet que je traite » (éd. Hodosiu, p. 250, note 70). De même, Hezarfen est pour lui « un historien ture très précis et doté d'acribie » (éd. Hodosiu, p. 297, note 88). Souvent, Cantemir cite les « auteurs tures » pour les opposer aux « écrivains chrétiens ». En achevant la première partie de son *Histoire de l'Empire Ottoman*, il confie : « Tous ces faits qui ont eu lieu dans ce grand Empire, vus par nous-même, écrits par les historiens tures en personne, nous les raconterons, dans la seconde partie de notre histoire, avec la même fidélité et avec les mots même des historiens tures, comme nous l'avons fait dans la première partie » (éd. Hodosiu, p. 409). Cette confiance et cette estime de Cantemir témoignent non seulement de sa connaissance de l'œuvre d'un nombre important d'auteurs tures, mais aussi de son accord avec certains de leurs points de vue, y compris sur le phénomène du déclin ottoman.

Pour ce qui est des notes proprement-dites, rédigées par Cantemir, il est à présumer qu'au moins quelques-unes d'entre elles représentent ses propres impressions, recueillies lors de son séjour constantinopolitain, alors que les autres sont le fruit de sa mémoire prodigieuse, qui a enregistré ce qui l'intéressait pour le passer ensuite au crible de sa propre pensée, sans renoncer pour autant à cet esprit objectif qui le caractérise. C'est ce qui fait leur authenticité et leur originalité.

Toutefois, nous estimons que ce matériel aurait pu s'enrichir avec d'autres éléments encore, destinés à compléter l'un ou l'autre des thèmes abordés par Cantemir dans ses notes. Dans cet ordre d'idées, outre les articles traitant des pratiques spéciales de l'Islam (*namaz*, *Hadj*, etc.), l'introduction de quelques catégories plus générales (*musulman*, par exemple, Tin-



dal p. 37 note 8) aurait contribué à reproduire une image plus complète de la conception de Cantemir en ce qui concerne l'Islam et, dans certains cas, même rapportée au monde chrétien (Tindal, p. 89—90, note 39 : *Varna*). D'autre part, certaines notes cantemiriennes sont susceptibles de fournir des renseignements précieux sur le jugement des Turcs eux-même relatifs aux causes ayant déterminé les succès de l'Empire ottoman (Tindal, p. 8, note 5) ou ses défaites. D'une importance égale — comme Cantemir lui-même le note — s'avère la conception du peuple turc quant à la dynastie ottomane ou l'institution de la souveraineté en général (Tindal, p. 169—170, note 52).

Il y aurait aussi un mot à dire quant à la terminologie turco-arabo-persane des notes de Cantemir. En effet, seuls quelques termes ont été corrigés par leur transcription dans le ture moderne — transcription effectuée par Maria Monica Gâteu, dont la contribution sous ce rapport est consignée dans la note explicative de l'édition. Mais bon nombre de textes turs reproduisent la forme adoptée par l'édition anglaise, parfois corrompue au-delà de toute limite. Néanmoins, même les expressions corrigées comportent quelques erreurs. En voici quelques exemples : le proverbe *Kuşbazi Cumarbazi olduren olur cazı* (p. 97) a été transcrit en ture moderne sous la forme *Kuşbazi kumarbazi olduren olur kazı* (p. 302, note 32) qui dénature le véritable texte, car le mot *kaz* signifie « oie », alors que le texte parle d'un *gazi*, autrement dit un « héros ». Donc le proverbe en question aurait dû être écrit comme suit : *Kuşbazi, kumarbazi olduren, olur gazi* qui se traduit par « Celui qui tuera le gardien d'oies, l'amateur de jeux du hasard, deviendra un héros ». Ce proverbe a été mentionné par Cantemir à propos du sultan Mehmet IV (1648—1687), chasseur passionné, sous le règne duquel commença la grande retraite ottomane d'Europe et qui a fini par être détrôné. De même le proverbe *Kesilmîn El, upiulmek gerek* (p. 109), qui a été transcrit sous la forme : *Kesilmeyin eli, opulmek gerek*, alors que sa forme correcte est *Kesilmeyen el, opulmek gerek*, qui veut dire qu'« Il faut baiser la main qu'on ne peut pas couper ». Des exemples du même genre pourraient être fournis à l'égard des notes 55, 71, 72, 73, 77, etc.

On aurait pu obtenir la correction des formes corrompues de la version de Tindal en faisant un appel plus constant à l'édition latine originale. Ceci aurait également permis de relever les erreurs introduites par le traducteur anglais dans le texte de Cantemir.

Un bon choix des échos enregistrés par l'*Histoire de l'Empire Ottoman* dans l'Europe savante du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'une ample bibliographie viennent fort à propos compléter ce volume. Sa valeur documentaire est rehaussée aussi par les 30 planches, en couleurs dans leur majeure partie, précieux témoignages de l'époque.

Nous ne saurions, par ailleurs, clôre cette sommaire présentation sans féliciter l'équipe qui a assuré la parution du volume, dont la mise en page, les caractères typographiques et les illustrations contribuent à offrir au lecteur contemporain une élégante édition d'« un livre rare ». Il s'agit, en effet, d'une réussite à tous points de vue, vouée à s'imposer — notamment par l'organisation systématique du matériel respectif — à l'attention de tous ceux qui s'adonnent à l'étude de l'œuvre de ce « grand drogman des cultures occidentales et orientales » (ainsi que Nicolas Iorga appelait Cantemir) et des multiples aspects des cultures sud-est européennes.

*Mustafa A. Mehmet*

DUMITRU VELCIU, *Miron Costin*, Bucureşti, Editura Minerva, 1973, 299 p. — MARIA PROTASE, *Petru Maior*, Bucureşti, Editura Minerva, 1973, 413 p. (Collection « Universitas »)

La série « Universitas » dans laquelle ont paru des ouvrages d'histoire littéraire avec une solide documentation et avec des interprétations renouvelées, s'est imposée, comme de juste, à l'attention des spécialistes et des lecteurs roumains. L'initiative des Editions Minerva

de constituer une série des travaux, en grande partie, à l'origine thèses de doctorat — mérite d'être soulignée ; de même que mérite d'être accentuée l'intention d'assurer à ces livres une plus large circulation, en les augmentant d'un résumé substantiel en français à la fin. Les titres parus jusqu'à présent trahissent une tendance évidente de la recherche littéraire actuelle, aux exégèses consacrées à des écrivains qui ont joué un rôle particulier dans l'histoire de la littérature roumaine ; mais les analyses ne se limitent pas à l'investigation de l'œuvre et de l'homme, mais elles se proposent d'intégrer chaque écrivain dans l'histoire. Cette intégration part, parfois, délibérément d'éléments culturels : c'est le cas de la monographie de Petru Vaida, *Dimitrie Cantemir et l'humanisme* (1972) ou du livre de Mario Ruffini, *La bibliothèque du sénéchal Constantin Cantacuzino* (1973). D'autres fois l'analyse philologique prédomine, comme dans *Les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose* par Dan Zamfirescu (1972). Cependant, les analyses les plus nombreuses sont fondées sur la vie et l'œuvre, accordant une importance différente aux liens entre biographie et vie sociale, entre œuvre et courants d'idées. (*Ion Agirbiceanu* par Mirecea Zăciu, *Gib. I. Mihăescu* par M. Diaconescu ; *Ilarie Chendi* par Mirecea Popa, etc.). Cette importance différemment dosée, peut être rencontrée également dans les livres que nous signalons ici — le premier consacré à un représentant de l'humanisme roumain, le second consacré à un protagoniste des Lumières.

Le portrait de Miron Costin qui se détache du livre de Dumitru Veleiu est différent de celui rencontré dans les histoires littéraires. La recherche attentive des sources, des éléments historiques inclus dans l'œuvre du lettré moldave, des documents d'époque ont conduit l'auteur à une restitution plus précise de l'activité politique du dignitaire. La partie la plus solide du livre nous semble être le chapitre 2, où D. Veleiu s'occupe de « L'homme politique ». Auteur d'une biographie documentée de *Ion Neculce* (Bucarest, Ed. Tiineretului, 1968), l'auteur se révèle un interprète avisé des dates qui restituent le sens des actions entreprises par des personnalités ; ici encore les éléments sont mis en rapport avec compétence et esquissent la figure d'un fils de haut dignitaire qui a été attiré par le trône princier. Une entière série de preuves (détachées d'après une indication antérieure de Eugen Stănescu, citée par l'auteur) s'ajoute au dossier de ce candidat au trône moldave qui ne s'est pas écarté des manœuvres de coulisses les plus habiles pour réaliser son but ; « les moyens utilisés entachent dans une certaine mesure l'homme », mais les buts supérieurs poursuivis par Miron Costin lui donnent le droit, nous assure l'auteur, « d'être déchargé de toutes les tares d'intrigue et de haine, mis par le Moyen Âge, en Occident, aussi bien qu'en Orient, dans la panoplie de l'homme politique du temps » (p. 126). Avertissement inutile, du moment que l'histoire n'absout et ne condamne pas, mais explique et restitue ; et d'autant plus que l'intrigue et la haine ne se sont pas épanouies seulement au Moyen-Âge, mais également durant la Renaissance (et, peut-être, d'une façon plus spectaculaire) et ensuite.

Sont à retenir les précisions de l'auteur concernant l'origine valaque de Costin (p. 52—54) ; ses relations avec les cercles politiques polonais, avec l'aide desquels il espérait arriver au trône et rallier la Moldavie au front anti-ottoman ; l'attitude de Costin face au prince Ștefan Petriceicu, qui, par son orientation polonophile, est devenu un candidat adverse dangereux (p. 82—89).

Ce portrait, l'auteur le projette sur l'arrière-plan tracé par les recherches antérieures ; le chapitre consacré au destin de l'œuvre de Miron Costin dans l'historiographie roumaine (p. 7—50), comme également le paragraphe avec de nombreux renvois bibliographiques concernant l'appel que les écrivains de l'époque moderne et contemporaine ont fait à l'œuvre du chroniqueur, utilisée comme source d'inspiration (p. 247—250) constituent, à notre connaissance, la récapitulation la plus complète et la plus autorisée jusqu'à présent.

Le livre invite à la discussion, aussitôt que le lecteur pénètre dans le chapitre « L'homme dans l'œuvre écrite » et « L'écrivain » ; car, d'une part, l'auteur, s'est senti obligé de créer une antinomie entre l'homme politique et l'écrivain, et d'autre part, parce que cette opposition,

conjuguée avec une tendance assidue de notre historiographie littéraire récente, l'a déterminé à revendiquer l'œuvre entière de Miron Costin pour le musée imaginaire des belles lettres.

D. Velciu signale le fait que la sympathie envers les Polonais se joint à une critique des comportements des armées polonaises, mais laisse l'explication s'en remettre à l'opposition dont il était parti. Il surprend cette double attitude dans les jugements émis sur la politique de la Grande Porte et les comportements des Ottomans, mais sans ajouter de nouveaux éléments à la pénétrante analyse que le professeur Mihai Berza a entrepris dans cette même revue (dans l'article *Turcs, Empire Ottoman et relations roumano-turques dans l'historiographie moldave des XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles*, n<sup>o</sup> 3, 1972). En ce qui concerne la réaction face aux Phanariotes qui accaparaient de plus en plus fréquemment les fonctions à la cour, l'auteur reprend les opinions de ses prédécesseurs qui ont parlé d'une « diversion », quoique l'étude attentive des témoignages démontre que l'opposition était dirigée contre ceux qui venaient en Moldavie pour faire fortune, — augmentant ainsi l'exploitation des masses et épuisant les ressources économiques du pays —, et dans des conditions de grande obédience face à la Porte ottomane, diminuant ainsi les possibilités d'initiative politique des principautés. Les rapports entre boyards et princes régnants ont été, en vérité, marqués par la tension relevée par l'auteur, mais il est difficile de préciser dans quelle mesure « l'humaniste et le théiste déclaré est en réalité un féodal dans ses rapports avec la paysannerie » (p. 150), si on ne démontre pas en quoi a consisté le théisme de Costin. En ce qui concerne les rapports avec la paysannerie l'auteur découvre le boyard, quand il le voit décrier les mauvaises mœurs des Moldaves (p. 220—221), et l'humaniste, quand il l'écoute entonner « un hymne de louanges au peuple dont l'auteur et ses lecteurs font partie » (p. 265). Il nous semble que toutes les critiques de Miron Costin concernant les mauvaises mœurs ne peuvent être détachées de l'exhortation faite par l'humaniste à ses compatriotes de « renaitre » ; on retrouve ce sens, dans la critique de Dimitrie Cantemir dans *Descriptio Moldaviae*, chapitre 17, où le prince affirme que bien que son amour du pays l'avait poussé à faire des éloges, il a préféré critiquer pour corriger, afin que les Moldaves ne soient plus condamnées par ceux qui ont « des mœurs de choix ». De même, il nous semble que l'éloge du peuple d'origine romaine ne peut être séparé du programme politique du haut dignitaire. Mais ici s'élève un autre problème.

Dumitru Velciu a parfaitement raison quand il parle de l'image que Miron Costin se fait de l'Antiquité (p. 172) ; il remarque de façon judicieuse que l'illustre humaniste s'écarte du style des chroniqueurs antérieurs. Les récapitulations des textes prouvant des assimilations des poètes latins sont exactes (il faudrait ajouter, à propos de la légende se référant à l'endroit de l'exil d'Ovide, les précisions de P. P. Panaitescu dans l'article paru dans cette revue, n<sup>os</sup> 1—2, 1967). Il est à retenir encore sa suggestion d'inclure dans l'œuvre de Costin le discours tenu face à Iuri Bogdanovič Khmel'nitsky, en 1677 (p. 189), de même que mérite d'être soulignée son affirmation que l'œuvre la plus parfaitement réalisée artistiquement est *Le poème polonais* (p. 186). Instructive est également l'instance de l'auteur pour découvrir des procédés artistiques (descriptions, narrations, tableaux de lutte, dont nous aurons trouvé la source plutôt dans l'intérêt du haut dignitaire pour les problèmes militaires). Ce qui nous semble surprenant est, cependant, le saut qu'a fait l'auteur quand il affirme que « l'essai réussi du chroniqueur de confectionner son propre portrait réel, et s'inclure, naturellement, dans une réalité qu'il transforme et qu'il adapte à son idée préconçue, la capacité de dissimuler jusqu'à recréer, sur des bases conceptuelles, un autre univers, différent de celui dans lequel il a évolué, cela signifie, bien sûr, art, littérature ; par cela Miron Costin devient écrivain » (p. 268).

Recréer un autre univers ne signifie pas seulement, art, littérature, mais surtout idéologie ; en particulier, dans les époques antérieures au romantisme. Et il est évident que Miron Costin réussit à la formuler. Mais il n'est pas suffisant de suivre la biographie d'un auteur pour esquisser une doctrine. Il est évident que D. Velciu s'est laissé conduire par la direction qui suit le dépistage « des intentions délibérément artistiques » dans « l'ancienne » littérature roumaine ; et il l'a menée jusqu'au bout, séparant, en une œuvre unitaire, la réflexion philosophique

de la narration historique et de « l'embellissement des exposés », qui, jusqu'à la fin, submerge les deux autres. L'interprète accentue seulement sur l'élément littéraire et conclut que *la chronique* est « un vaste poème élégiaque » (p. 265). Pourrions-nous, vraiment, le comparer au poème *le Paradis perdu* de Milton ? Mais si *la chronique* « ne reflète pas d'une manière simpliste, brute, directe, les opinions et les sentiments les plus intimes de l'auteur » (p. 267) et, appartient donc à la littérature, qu'est-ce que l'histoire ? Est-ce cette narration terne et sèche d'événements, qui rejette les tentatives de la pensée de découvrir le sens des transformations ? « Une érudition chronologique ? Elle n'est pas, certes, dépourvue d'utilité pratique. Se suffit-elle à elle-même ? Personne qui le prétende ». Parce que si nous allons éliminer la réflexion de l'exposé historique nous nous demanderons avec Lucien Febvre : « Pauvre mariée que te reste-t-il ? Pas même „la pensée”. Rien que la peau sur les os ». (*Combats pour l'histoire*).

Pour englober l'œuvre historique de Miron Costin parmi les créations artistiques (dans une littérature poussée par la philologie esthétique — ou correctrice ? — vers une expansion impérialiste), l'interprète fait appel à la biographie et au texte. Les références aux courants d'idées de la culture polonaise sont sommaires, de même que peu nombreuses sont les références à la tradition de la culture roumaine écrite. Dans de telles conditions est attribuée à l'art : « la capacité de recréer », qui en fait s'est inscrit naturellement en une idéologie qu'il aurait fallu reconstituer. Si Miron Costin a eu le désir de se couvrir de la gloire de l'écrivain (de même que l'auteur soutient, p. 182—183, en donnant un caractère de certitude à une hypothèse de Virgil Cândea formulée dans la préface au *Divan* de Dimitrie Cantemir), cette gloire il ne l'a pas détachée de son programme politique, qu'il a essayé de réaliser avec les moyens et dans les conditions offertes par son époque. Un programme qui a fixé à la collectivité des objectifs cristallisés aussi bien dans l'œuvre de Miron Costin, que dans les œuvres de Dimitrie Cantemir et le sénéchal Constantin Cantacuzino, hommes d'action et écrivains qui ont consolidé un humanisme civique.

La recherche biographique dévoile, ainsi, ses mérites et ses limites. Dans le cas d'un penseur qui a délibérément créé des œuvres artistiques, mais a consacré, avec la même résolution, ses capacités à l'histoire, l'étude des courants d'idées, des structures de la culture écrite, des conditions d'existence dans lesquelles se sont implantés les actes culturels s'imposent d'eux-même. Pour ne pas attribuer aux belles lettres des œuvres qui ne leur appartiennent pas, et pour ne pas éclairer seulement une partie du portrait d'un dignitaire et d'un écrivain. La tendance de la critique littéraire de découvrir « l'effort délibéré artistique » dans les œuvres historiques s'est montré souvent stérilisante. Et elle est celle qui fait contestables les conclusions de cette monographie, à laquelle les étudiants de la biographie et de l'œuvre de Miron Costin feront appel à l'avenir.

La monographie *Petru Maior* se propose de reconstituer la vie et l'œuvre d'un des plus remarquables lettrés de l'histoire de la culture roumaine ; une œuvre qui se fonde sur une tradition de pensée, qui a bénéficié des contacts de l'auteur avec les mouvements d'idées de l'empire des Habsbourg et a considérablement influencé le programme existentiel formulé par la génération des révolutionnaires de 1848. La nécessité d'une pareille étude est démontrée abondamment par la récapitulation même qu'entreprend l'auteur dans le premier chapitre de son ouvrage : au grand représentant de « l'école transylvaine » lui furent consacrées jusqu'à présent des études d'un caractère général ou des flashes dans une série d'histoires littéraires, qui ont accentué des aspects différents de sa création. Une étude attentive et exhaustive des documents concernant la vie et l'activité du lettré s'imposait à être effectuée et par conséquent il faut souligner, dès le début, que Maria Protase a fait un bon choix. Ce qu'il faut souligner, en second lieu, c'est le fait que le sujet a été traité dans une perspective moderne qui restituant au monde contemporain l'œuvre d'une personnalité « du prétendu fond passif, éloigné, de l'histoire de la culture et de la littérature roumaine », de même que l'auteur s'exprime, la réintègre dans le fond actif des valeurs qui offrent, à présent, des repères à une collectivité. Se fixant l'obligation

d'aborder l'objet de ses recherches « dans la perspective d'une triple appréciation : dans l'époque, dans le processus de transformation de la littérature et sous l'angle strictement contemporain » (p. 18), Maria Protase a su éviter deux points de vue contestables qui ont opéré dans l'historiographie de la culture roumaine, disséquant les créations, parmi lesquelles celle de Petru Maior : l'exposé positiviste inspiré de formules candides, comme celle de Ranke, qui afin de reconstituer le passé ressuscitaient tous les détails ; la critique artistique inspirée de la thèse tranchante de Croce, conformément à laquelle les recherches dites historiques et philologiques servent seulement au transfert du critique dans les conditions de l'esprit de l'auteur, dans l'acte qui a constitué sa synthèse artistique. Maria Protase s'est spécialement adressée aux historiens de la culture roumaine, aux exégètes sensibles au lien permanent entre la vie des œuvres et la vie de la société, et bénéficiant des indications offertes par un Nicolae Iorga et par « l'école de Cluj », illustrée par Dumitru Popovici, Ion Breazu, Iosif Pervian, David Prodan ou Lucian Blaga, a donné à ses recherches l'orientation la plus adéquate et la plus enrichissante, vers l'histoire globale. Par là également le principal mérite de ce livre.

L'auteur s'appuie sur une riche bibliographie roumaine et étrangère, sur des documents d'archives, sur une lecture pertinente des textes de l'œuvre de Maior. Le lettré roumain est réinséré dans la vie de l'époque, et son œuvre est inscrite dans le tourment idéologique de la fin du XVIII<sup>e</sup> s., les premières décennies du XIX<sup>e</sup>. L'auteur insiste sur les rapports sociaux dans l'empire des Habsbourg, sur « le despotisme éclairé » de Joseph II et de ses conséquences pour les Roumains, sur les relations de Maior avec Șincai et Ion Budai-Deleanu, sur le rôle joué par le groupe des Roumains autour de la typographie de Buda. Dans le cadre des conflits idéologiques de cet intervalle de temps, les écrits du grand lettré ont acquis une nouvelle dimension, autant *Le Procanon* que l'œuvre parénétiq ue, l'œuvre historique ou l'œuvre linguistique.

Un apport original du livre consiste en l'analyse de la période romaine et viennoise de la vie du lettré roumain. Utilisant les dates proposées par les récents chercheurs des archives de l'étranger, en particulier les contributions de Lucia Protopopescu, l'auteur définit, par des interprétations nouvelles, la formation de Petru Maior. On doit relever, surtout, la mise en relief des quatre sources de la pensée josphiniste, qui ensemble représentent quatre courants d'idées de la Vienne à l'époque des lumières : les lumières françaises, l'humanisme et le rationalisme des Pays-Bas, l'Aufklärung allemand et les lumières italiennes. La présence de l'influence italienne, attestée également par le grand débat engagé autour de l'œuvre de Pietro-Giannone, *Il Triregno* (de même qu'a relevé Giuseppe Rucuperati dans un article dans « Rivista storica italiana », 1967), prouve l'éclectisme du milieu viennois. Mais de pareilles influences permettent à la fois une meilleure connaissance de la diversité des lumières européennes qui furent longtemps réduites à une dualité, l'aspect anglais et le français, d'après la remarque de Pierre Chaunu. L'empreinte laissée par Rome, mais également par le « Settecento riformatore » (évoqué récemment par Franco Venturi), de même que celle de Vienne animée par le réformisme josphiniste (avec des limites clairement tracées par Ernest Wangermann), entraînent le jeune étudiant sur la voie de la fronde anti-papale, avec également un point d'appui sur le gallicanisme, ainsi que sur la voie des révisions doctrinales ; dans ce sens, on peut supposer que Petru Maior a connu les orientations jansénistes, dont l'impact sur l'idéologie des lumières a commencé à être de plus en plus mis en lumière. Les années de formation représentent une période d'accumulations et de restructurations des connaissances qui débouchèrent dans une idéologie éclairée originale, qui de même que souligne l'auteur, devait répondre aux problèmes soulevés par l'existence économique et sociale de la Transylvanie. Les premiers chapitres de l'ouvrage offrent une contribution précieuse à une meilleure intelligence des lumières roumaines, avec une originalité aussi marquante que celle des lumières italiennes, allemandes, grecques, bulgares ou yougoslaves.

L'auteur revient sur l'empreinte romaine dans les chapitres suivants, surtout quand il se réfère à l'œuvre historique ; les années de formation se révèlent être des fondations sur lesquelles s'est élevée la conception politique et sociale de Maior.

S'y ajoutent des interprétations pertinentes, des analyses attentives des textes, dans la série desquels il faut mentionner la recherche parallèle des versions française, italienne et roumaine des *Aventures de Télémaque* de Fénelon (p. 164—172), et le dense chapitre consacré aux préoccupations linguistiques, qui dévoilent « l'outillage mental » de Petru Maior et des lettrés de « l'École transylvaine ».

Parlant de la formation du lettré, de son outillage mental, du sens conféré à ses œuvres, l'auteur réalise par sa monographie, une intéressante incursion dans l'histoire des mentalités roumaines qui, à l'époque des lumières, se fondent sur les conquêtes des humanistes roumains et s'ouvrent à l'esprit romantique. Contribution parmi les plus solides et les plus larges à l'histoire de la culture roumaine, cet encadrement de l'œuvre de Petru Maior dans l'évolution de la pensée roumaine assure, d'après notre opinion, une place insigne au livre de Maria Protase. L'auteur accentue bien sur le sens de l'Union avec l'église catholique, dans la vision de Petru Maior ; analysant la direction de l'attaque dirigé par Petru Maior contre l'autorité séculaire papale, l'auteur conduit plus loin la série d'observations pertinentes qu'a fait Lucian Blaga, en marge du *Procanon*. Maria Protase met en lumière l'attachement du polémiste face à la tradition sud-est européenne, attitude qu'on peut comparer avec « la position politique du gallicanisme dans les Etats et les églises catholiques d'Occident », et la position de Maior dans le cadre du conflit Etat-Eglise du XVIII<sup>e</sup> s. Mettant en corrélation les affirmations du *Procanon* avec les notes qui lui sont attribuées par l'auteur de *Țiganiada*, Ion Budai-Deleanu, l'auteur arrive à la conclusion que l'attaque contre l'absolutisme papal met sous accusation « n'importe quelle concentration de pouvoir dans les mains d'un seul homme, monarque absolut » (p. 79—94). La constatation soulève un problème général, celui de la laïcisation de la pensée dans la société roumaine et, par comparaison, dans les sociétés sud-est européennes. Car l'apparition des concepts laïques dans les écrits des clercs peut être considéré comme une preuve de l'évolution continue d'une pensée qui s'est détachée de « l'universalisme médiéval », sans répudier le passé, mais en le transformant. Sous cet aspect, la constatation de Maria Protase s'ajoute à la série de preuves qui entraînent les recherches vers l'analyse des modifications des structures mentales et non vers l'appel aux formules qui couvrent les réalités des sociétés occidentales, comme « le césaropapisme ». On peut espérer que l'étude de Maria Protase sur le *Procanon*, parue dans cette revue (n<sup>o</sup> 1, 1973), soulèvera les commentaires des chercheurs de l'époque des lumières dans le sud-est européen.

Solidement construit, le chapitre consacré à l'œuvre majeure de Petru Maior, *L'histoire du début des Roumains en Dacie*, met en lumière les articulations de ce passionnant exposé historique, qui constitue le principal maillon entre la doctrine des humanistes et l'historiographie de la génération de 1848 (p. 173—200).

Écrit dans un style qui quelquefois imite la subtilité, mais aussi l'entrelacement compliqué des arabesques, le livre met dans un éclairage nouveau chaque œuvre du lettré, ainsi que son entière création, projetée sur le fond offert par le mouvement des idées dans le Centre et le Sud-Est européen.

Erudit engagé dans la problématique soulevée par la vie quotidienne, lettré entraîné dans la lutte politique menée par son peuple, Petru Maior se détache des chapitres de cette monographie comme une personnalité complexe : guidé par une « faculté maîtresse » qui est son esprit polémique, par un vif amour pour le peuple et par une inébranlable foi en la vérité, en la justice et en la dignité humaine, l'illustre lettré que nous restituons l'ouvrage de Maria Protase se présente comme un homme vivant ; il nous apparaît soumis aux chicanes, sollicité par les ambitions et accablé par les suspicions de la médiocrité, mais soutenu par la force de son intelligence et de celle du peuple, un lettré qui est devenu le messenger des aspirations du moment et des permanences de la culture roumaine.

Alexandru Dușu

---

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigés par : H. MIHĂESCU (H.M.); ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.); J. IRMSCHER — DDR (Irm.); MIRCEA ANGHELESCU (M.A.); CORNELIA BELCIN (C.B.)

V. POLÁK, *Einige Gedanken uber die Entstehung des balkanischen Sprachmodells*, « Orbis », XXII, 1973, p. 215—231.

Obtenir des précisions ou des critères plus nuancés pour la mise en lumière de ce qu'on appelle « balkanismes » — notamment présents en albanais, bulgare et roumain — est sans doute un effort aussi nécessaire qu'utile. Un tel essai doit surtout porter sur la morphologie et la syntaxe, afin d'y saisir les similitudes structurales. Il serait à désirer de commencer par des recherches comparatives sur deux langues (l'albanais et le bulgare, par exemple, ou l'albanais et le roumain), ce qui permettrait de réunir un nombre plus important de faits que celui dont nous disposons jusqu'à présent. Ni l'élément latin de l'albanais et du roumain et, en général, de l'espace sud-est européen n'est encore si bien connu qu'il permette des jugements par trop catégoriques, dans le genre de celui que le latin aura eu, à l'ouest, une évolution dans un tout autre sens (« das Lateinische eine ganz andere Entwicklungsrichtung in den ubrigen romanischen Sprachen gefolgt hat »), exception faite de quelques particularités, telles la postposition de l'article, le futur créé avec *volo* ou *habere* à la place d'*esse* dans la composition du parfait composé. Les parallélismes établis au préalable entre deux langues permettraient de saisir les différences, ainsi que de préciser une stratigraphie plus détaillée.

L'idée que l'albanais est susceptible de fournir une aide précieuse en vue de l'établissement des modèles balkaniques nous semble plausible et digne d'être suivie (« Das Albanische besetzt eine Schlüsselstellung in der Entstehung der gemeinsamen Zuge des balkanischen Sprachbundes », p. 231). De même, il convient aussi de compter avec l'hypothèse que le thrace et l'illyrien ont persisté encore longtemps après la conquête romaine et même après l'installation des Slaves dans la péninsule Balkanique, en tant que méthode de travail, bien qu'elle soit réfutée par certains historiens.

En marge de cette exposition théorique aussi suggestive qu'intéressante, nous sommes d'avis qu'il faudra approfondir l'examen des faits concrets avec plus de méthode qu'il n'a été fait jusqu'à présent.

H.M.

E. ÇABEJ, *Çeshlja e prejardhjes së ngulimevet arbereshe te Italisë ne dsiten kryesisht të gjuhes e të cmrave veltake* (La question de l'origine des colonies albanaises d'Italie à la lumière surtout de la langue et des noms propres). « Studime Filologjike », XXVI(IX), 2, 1972, pp. 23—31.

Les Albanais de l'Italie du sud et de Sicile (d'environ 49 localités) ont conservé leur nom ancien d'*Arbërrë* (Albanais), alors que leurs frères du pays l'ont oublié, pour s'appeler de nos jours *Shqipëtarë*. On appelle le parler des premiers *gjuha arbërishte* et celui des seconds *gjuha shqipe*. Ce qui importe, c'est que le parler des Albanais d'Italie est en général conservateur, gardant bon nombre de traits archaïques, fait très utile pour les spécialistes qui sont à même, grâce à lui, de reconstituer partiellement le passé de cette langue.

L'auteur de la présente étude examine les traditions orales, les costumes, les vieilles anécdotiques populaires, les us et coutumes, ainsi que les données historiques relatives aux Albanais d'Italie, avec leur onomastique et leur parler, afin de déceler à quel moment et de quelle région d'Albanie ces colons sont venus. En ce qui concerne les circonstances historiques qui ont déterminé leur exode, l'auteur pense qu'elles ont dû déclencher plusieurs vagues, dans l'intervalle approximatif de trois siècles, c'est-à-dire environ entre les années 1450—1750. L'analyse des autres moyens informationnels conduit l'auteur à la conclusion que lesdits colons sont originaires du sud de l'Albanie et notamment de l'espace compris entre Vlora et Preveza, avec son Hinterland.

L'intérêt de cette étude réside non seulement dans les conclusions de caractère historique de l'auteur, mais aussi et surtout dans la méthode appliquée à l'esquisse de quelques points de vue personnels relatifs à maints détails et dans la sûreté de sa main lorsqu'il s'agit de guider le lecteur à travers un riche enchevêtrement de faits, pas toujours faciles à interpréter et à valoriser.

H.M.

D. V. VAYACACOS, *Le grec moderne, les dialectes néohelléniques et le Dictionnaire historique de la langue grecque de l'Académie d'Athènes*. « Lexikographikon Deltion », XII, 1972, p. 81—256.

En tout premier lieu, l'auteur s'attache à démontrer l'unité géographique et la continuité historique de la langue grecque, formulant la conclusion suivante : « Le grec ancien, postérieur, byzantin et moderne constitue diverses phases de la même langue et l'on ne peut pas les examiner séparément, parce que l'une éclaire l'autre » (p. 86). Arrivé là, il expose les principes selon lesquels est élaboré le Dictionnaire historique de la langue grecque, qui englobe le trésor linguistique postérieur aux années 1800, tout en usant aussi — comme de juste — pour ses interprétations et explications des matériaux antérieurs à cette date.

L'Académie d'Athènes a pris l'initiative de rédiger ce Dictionnaire historique en 1914 et, à l'heure actuelle, quatre tomes ont déjà paru. Parallèlement au Dictionnaire, son Centre de rédaction fait également paraître un Bulletin lexicographique, aujourd'hui à son XII<sup>e</sup> volume.

Ensuite, l'auteur publie une bibliographie systématique de la langue grecque. Celle-ci est un inventaire de 2630 titres, « qui se veut un guide de ceux qui s'occupent de l'étude du grec médiéval et moderne : on y trouve les ouvrages et les articles fondamentaux des linguistes



de tous les pays qui se rapportent à la langue hellénique » (p. 101). Par ailleurs, l'auteur étudie de près les toponymes et les anthroponymes. Il tient une chronique périodique dans les revues « Athena » et « Onouia », ayant publié dans la première un compte rendu exhaustif de la toponymie et de l'anthroponymie grecque (LXVI, 1962, p. 300—424 et LXVII, 1963/1964, p. 145—369).

Ce sont autant d'instruments de travail utiles pour aborder l'étude du grec ou des problèmes plus vastes impliquant l'application de la méthode comparatiste.

H. M.

NICETAS MAGISTROS, *Lettres d'un exilé (928—916)*. Introduction, édition, traduction et notes par L. G. Westerink. Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1973, 154 pp.

Exilé pendant 18 ans sur la côte sud-est du Hellespont, à peu de distance de Granikos (Kocabaş), à la suite de certaines intrigues autour de la succession au trône, l'écrivain passe son temps dans une petite propriété qui lui appartient en s'adonnant à la littérature. C'est ainsi que nous lui sommes redevables d'une série de lettres où il nous donne ses impressions sur la nature ou des réflexions sur la vie et sur la mort. Parmi les auteurs qu'il lisait, il y avait des historiens tels Hérodote, Arrien et Théophylacte Simocatta, des philosophes comme Platon et Plutarque ou des poètes — Homère, Hésiode et Euripide ; avec la lecture de la Bible, ils lui fournissaient sa nourriture spirituelle et sa consolation. Ses lettres sont d'un style classicisant, ponctuées de citations antiques et de quelques légères ironies à l'adresse de la mythologie. Les allusions contemporaines sont rares et fortuites, son principal but étant d'étaler une riche érudition, revêtant un langage soigné, parfois même quelque peu précieux. Il adressait ces lettres soit à de hauts dignitaires de l'Empire, soit à quelque grand prélat de l'Eglise, ses amis ou parents.

Constatant la vanité de son espoir de retourner à Constantinople, il se compare à Ulysse, le grand voyageur : « Moi qui était de même à la portée du chant des oiseaux, de l'aboi des chiens, voire déjà de mes amis même, et qui entendais presque leurs paroles, je rebrousse chemin, privé de ceux que je regrette et qui me regrettent, et je me résigne au sort qui ne se rassasie pas de me bafouer ainsi, je me soumets au temps, je me plie à la situation par laquelle l'esprit est blessé et l'âme souffre durement sous la nécessité qui la presse » (17). La correspondance est pour lui un échappatoire, « car la souffrance s'évapore, pour ainsi dire, quand nous la racontons à ceux qui nous aiment » (21).

H.M.

J. KODER, *Negroponte. Untersuchungen zur Topographie und Siedlungsgeschichte der Insel Euböia während der Zeit der Venezianerherrschaft*. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1973, 192 pp., 76 photos, 1 carte.

Séparée du continent par un détroit large de seulement quelques mètres, longue d'environ 175 km pour une largeur moyenne de 20 km, l'Eubée, avec ses 3580 km carrés de super-

fie, gravita dans l'orbite de Venise pendant presque quatre siècles (1082-1470) sous le nom de Negroponte. Elle fut durant cette période le carrefour des influences orientales et occidentales et la culture byzantine devait revêtir là un aspect caractéristique. Le présent ouvrage expose les détails de son évolution. Il constitue le premier tome d'une série de matériaux et contributions à la *Tabula Imperii Byzantini*, que l'Académie viennoise est en train de préparer sur l'initiative du professeur Herbert Hunger.

L'auteur, Johannes Koder, se révèle un lecteur attentif de la littérature spécialisée, extrêmement vaste d'ailleurs; il a parcouru l'île à plusieurs reprises, étudiant sur place ses monuments archéologiques et les inventoriant, au grand complet. Il a décrit et valorisé les monuments; il a essayé de préciser le chiffre et la composition de la population de l'île; il a dépisté une quantité de noms propres, qui pourront, par la suite, être exploités et expliqués par les linguistes. De cette manière, il est arrivé à présenter la monographie complète de l'île à une époque déterminée. Les matériels ainsi valorisés serviront à la rédaction de la future *Tabula Imperii Byzantini*, envisagée comme le complément nécessaire et la suite de la *Tabula Imperii Romani*, en train d'être publiée sous l'égide de l'Union Académique Internationale.

H. M.

*Analele Societății de limba română*, Zrenjanin, 3-4, 1973, 730 p.

La Société de la langue roumaine de Voïvodina (République Fédérative Socialiste de Yougoslavie) a fêté en 1972 son dixième anniversaire. La Société a réussi au cours de cette période décennie de son existence de s'assurer un nombre considérable de collaborateurs parmi les spécialistes réputés dans le domaine du roumain, tant de la Yougoslavie que d'autres pays. La Société a organisé deux symposiums dédiés aux relations yougoslavo-roumaines. Le volume festif des « Annales » est dédié au professeur Radu Flora, le président de la Société depuis sa fondation, à l'occasion de son cinquantième anniversaire.

Les premiers trois articles du volume, dus à Momčilo D. Savić, Ion Bălan et Nicolae Bot, rendent hommage au professeur Flora, en présentant différents aspects de son activité; la première partie du volume comprend également un article introductif signé par Emil Filip et la bibliographie des ouvrages de Radu Flora parus depuis 1968.

Les contributions de 75 collaborateurs du volume, représentant 10 pays, portent sur différents domaines de la linguistique, de l'histoire littéraire, des relations culturelles, du folklore, de l'ethnographie et de l'histoire de l'enseignement. Ne pouvant énumérer ici tous les articles, nous nous bornons à passer en revue ceux traitant de problèmes balkaniques généraux et de questions linguistiques liées aux relations roumano-yougoslaves.

A. Rosetti, membre de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, dans son étude intitulée *Le vocabulaire sud-est européen de quelques institutions. Les éléments latins*, traite des termes latins communs au roumain et à l'albanais et qui ne se retrouvent pas dans d'autres langues romanes ou y ont un sens différent. Cet examen l'amène à conclure que le développement des deux langues s'est déroulé dans des conditions socio-linguistiques semblables, ce qui explique l'emprunt des mots latins à l'albanais. A son avis, ces faits linguistiques—qui ne sont, par conséquent, pas dus à une parenté généalogique—viennent confirmer la nécessité de poser l'existence d'une civilisation commune des populations de langue roumaine et albanaise, à une époque reculée (p. 479).

Giovanni Battista Pellegrini (Padoue) présente quelques *Osservazioni sulle concordanze tra romeno e « italo-romanze » nord-orientale* et arrive à conclure que « nelle comparazione lessicali interne alla regione friulana, ma soprattutto con le area confinanti... ei potranno esser di qualche utilità anche gli eventuali riscontri col romeno ». Milivoj Pavlović (Belgrade) dans *Semantički « qui pro quo » u balcanskičkoj miksojlogici* (Un « qui pro quo » sémantique de la mixoglotte balkanique) étudie des radicaux lat. *plan-* et v.sl. *poia-*, qui se retrouvent en roumain, serbo-croate et bulgare et présentent des problèmes sémantiques intéressants. Mirko Deanović (Zagreb) (*Dal lessico istrioto di Rovigno*) distingue trois dialectes parlés dans la péninsule d'Istrie (qu'il appelle *istrioto, veneto-giuliano* et *istroromeno*) et se propose de relever des contacts lexicaux entre les parlers romans de la région.

Les relations roumano-yougoslaves et les rapports entre les différents autres peuples des Balkans forment l'objet des contributions de Cezar Apreotesei (Timișoara) *Stadiul actual al cercetărilor contactelor lingvistice româno-juugoslave în Republica Socialistă România* (L'état actuel des recherches sur les contacts linguistiques roumano-yougoslaves dans la République Socialiste de Roumanie), Ivan Petkanov (Sofia) *Considerații sur les éléments roumains dans la langue bulgare*, M. D. Savić (Belgrade) *Dve zajedničke crte u srpskim i vlaškim govovima istočne Srbije* (Deux caractéristiques communes aux parlers serbes et valaques de la Serbie Orientale), Dorin Gămileseu (București), *Sîrbisme și turcisme în Banat* (Éléments serbes et turcs dans le Banat), Mile Tomici (București) *Graurile sîrbești și croate din R. S. România (Privire generală)* (Les parlers serbes et croates de la R. S. de Roumanie — Aperçu général), Th. Trăpeca (Timișoara), *Despre « poturi » de la Radna-Lipova o rămășiță de populație bosniacă* (À propos des « poturi » de Radna-Lipova, un reste de population bosniaque), Victor Veselu (Belgrade), *O contribuție a slavisticii românești la cercetarea limbii sîrbocroate* (Une contribution roumaine à l'étude du serbo-croate) et Breda Vlahović (Belgrade) *Najnovija doseljavanja Rumuna u Vršac* (Latest settling of Rumanians in Vișac). Tous ces articles qui envisagent les problèmes du point de vue historique se distinguent par leur originalité et leur bibliographie mise à jour.

Dans le domaine de l'ethnographie nous pouvons citer les études de Mirjana Maluckov (Novi Sad) *Neke karakteristike svadbenih običaja kod Rumuna u jugoslovenskom Banatu* (Einige Merkmale der Hochzeitssitten bei den Rumanen im Jugoslawischen Teil des Banats) et de Liviu P. Maren (București) *Aspecte ale corelației dintre structura familiei și terminologia de rudenie la vlahii balcanici* (La corrélation entre la structure de la famille et la terminologie des degrés de parenté chez les Vlachés balkaniques) et dans le domaine du folklore celle de Dušan Nedelković (Belgrade) *Folklorni rod facetija* (Le genre folklorique des facettes).

Gligori Popa (Vrșac) dans l'article *Dezvoltarea învățămîntului la românii din Banatul iugoslav în lumina convenției școlare iugoslavo-române* (Le développement de l'enseignement chez les Roumains du Banat yougoslave à la lumière de la convention scolaire yougoslavo-roumaine) et Iulian Ristea-Bugariu (Novi-Sad), dans son article *Premise pentru perfecționarea învățămîntului limbii române* (Prémises pour le perfectionnement de l'enseignement du roumain) présentent les conditions dans lesquelles se déroule l'enseignement du roumain en Yougoslavie et les méthodes qui y sont employées, tandis que Alexandru Răsu, Constantin Rudneanu s'occupent des *Școlile româno-ilyrice la sfîrșitul secolului al XVIII-lea și începutul secolului al XIX-lea* (Ecoles roumano-illyriennes à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle), et Dan Simonescu des *Tipografi sîrbi în slujba vechiului tipar românesc* (Typographes serbes au service de l'ancienne imprimerie roumaine).

Le volume s'achève par un riche et utile index des noms.

Z. M.

*Recherches de géographie historique* [Rédaction : V. Beševliev, V. Tăpkova-Zaimova]. Sofia, 1970 (Studia balcanica. 1).

Mit seiner neueröffneten Reihe „Studia balcanica“ mochte das Institut für Balkanstudien bei der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften Forschungen „sur la vie économique et sociale, sur les relations politiques et culturelles des peuples balkaniques“ Raum geben. Der erste Band faßt 21 Abhandlungen zur historischen Geographie der nördlichen Balkanhalbinsel zusammen, ausgehend von der Erkenntnis, daß dieser Zweig der historischen Geographie des Encouragements bedarf, wenn der Vorsprung aufgeholt werden soll, der bezüglich der gleichartigen Erforschung des griechischen Territoriums zweifelsohne besteht. Die Autoren sind Wissenschaftler Bulgariens (Gerov, Venedikov, Velkov, Beševliev, Tăpkova-Zaimova, Vojnov, Margos, Biljarski, Kuzev, Beševliev jun., Zaimov, Džonov, Stoikov, Boneva-Petrova), Rumaniens (Vulpe, Diaconu, Năsturel), Ungarns (Mócsy), Jugoslawiens (Škrivanić) und der DDR (Bottger, Winkelmann). Behandelt werden Spezialfragen der historischen Geographie und Toponymie von der Antike bis zum 19. Jahrhundert.

*Irm.*

V. BEŠEVILIEV, *Les inscriptions protobulgares et leur portée culturelle et historique*, „Byzantinoslavica“, 32, 1971, p. 35–51.

Die Sammlung des Verfassers „Die protobulgarischen Inschriften“ (Berlin 1963) wird in synthetischer Gestaltung ausgewertet, um den historischen Ort sowie die Kultur der Protobulgaren, die als Unogunduren um 660 ihre Sitze im Kubangebiet verließen, zu bestimmen.

*Irm.*

FRANJO BARIŠIĆ, *Јован Ватац, Протокиниг*, „Зборник филозофског факултета“, 10, Београд 1970, p. 283–287.

Johannes Vatatzes, der um 1333 in Thessaloniki mit dem Titel πρωτοκυνηγός begegnet, stellt eine wichtige Persönlichkeit in den byzantinischen Bürgerkriegen der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts dar. Der Verfasser bemüht sich um eine Biographie des 1345 von türkischen Soldnern Getöteten.

*Irm.*

I. K. VASDRAVELLIS, Ἄρματολοι καὶ κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν. Β' ἔκδοσις. Θεσσαλονίκη, 1970.

Das Buch gibt, auf die lokalen Quellen gegründet, einen Überblick auf die wesentlichen Phasen der Geschichte des mazedonischen Armatolen- und Klephtenwesens vom 15. Jahrhundert bis zum griechischen Befreiungskampf. Für gleich wichtig wird der Anhang von Urkunden aus den türkischen Archiven von Verria und Thessaloniki angesehen, die in griechischer Übersetzung vorgelegt werden. Der Historiographie anderer Balkanländer zum Thema gilt ein einleitendes Kapitel.

*Irm.*

LOUIS COUTELLE, *Le Greghesco. Réexamen des éléments néo-grecs des textes comiques vénitiens du XVI<sup>e</sup> siècle.* Thessalonique, 1971.

Gewisse komische Texte, die zwischen 1540 und 1572 in Venedig entstanden, — der Autor beschreibt sie und ihre Verfasser eingehend — bringen in lateinischer Umschrift Floskeln und einzelne Wörter aus dem Neugriechischen. Man hat diese Sprachzeugnisse lange Zeit für Belege eines Idioms angesehen, das die Stratioten, griechische Soldner im Dienste Venedigs, gesprochen haben sollen. Von den Biographien der Textverfasser her vermag der Autor diese Auffassungen zu widerlegen, ohne von dem verwendeten Vokabular her eine eindeutige Lösung vorschlagen zu können. Dieses Vokabular wird ebenso wie die verwendete Diktion gründlich analysiert.

*Irm.*

LOUKIA DROULIA & HRISA MALTEZOU, Τὸ Ἄρχεῖον τῆς Ἱερᾶς Μονῆς Ἀγίας Λαύρας Καλαβρύτων. „Κέντρον βυζαντινῶν ἐρευνῶν, Σύμμεικτα“, 2, Ἀθήναι. 1970, p. 379—415.

Als Ergebnis zweier Studienreisen wurden die Archivalien der Lavra von Kalavryta (Achaia) aufgenommen und folgendes Ordnungsschema erarbeitet: 1. Griechische Urkunden: Patriarchats-, Metropolitens- und Klosterurkunden; Notariatsurkunden der Zeit von 1691 bis 1835; öffentliche und Privaturkunden der Jahre 1804 bis 1906; Urkunden des Metochi des Heiligen Georg (1813 bis 1890); Verzeichnisse ökonomischen Inhalts aus dem 18. und 19. Jahrhundert. 2. Venezianische Urkunden aus den Jahren 1688 bis 1715. 3. Türkische Urkunden des 18. und 19. Jahrhunderts. Unter Varia werden russisch- und rumanischsprachige Dokumente aus dem 19. Jahrhundert erfaßt; die Sammlung gedruckten Materials betrifft Zeitungen und Zeitungsausschnitte.

*Irm.*

*Das Mädchen mit dem Mond in der Hand. Neugriechische Erzählungen.* Herausgegeben von Marika Mineemi, Leipzig, 1965.

Der Band enthält in deutscher Übersetzung, die ein mehrköpfiges Kollektiv besorgte 22 Erzählungen aus der griechischen Résistance des zweiten Weltkrieges; unter den Autoren finden sich Namen wie Petros Charis, Angelos Tersakis, Stratis Miriwilis, Menelaos Ludemis, Ilias Wenesis, Kostas Warnalis, Elli Alexiu, Themis Kornaros, Kosmas Politis, Melpo Axioti. Ein Nachwort der Herausgeberin stellt die Widerstandsliteratur in den größeren Zusammenhang der Entwicklung des neugriechischen Schrifttums. Biobibliographische Notizen machen mit den einzelnen Autoren näher bekannt.

*Irm.*

VASILE MACIU, *Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIX<sup>e</sup> siècle.* Bucarest, 1971 (Bibliotheca historica Romaniae, 33).

Entgegen den Erwartungen, welche die Fassung des Titels aufkommen läßt, handelt es sich bei dem anzuzeigenden Buche nicht um ein einheitliches Werk, sondern um die Zusammenfassung von Arbeiten, die der Verfasser im Verlaufe des letzten Jahrzehnts an verschiedenen Orten veröffentlichte; dabei räumen wir gern ein, daß ihre thematische und konzeptionelle Zusammengehörigkeit eine solche Verbindung durchaus rechtfertigt. Vorangestellt ist ein — bisher unpublizierter — Überblick über die Herausbildung der rumänischen Nation, durch den die speziellen Themen des 19. Jahrhunderts Orientierung und Einordnung finden. Zwei Kapitel sind der Revolution von 1848 gewidmet; das erste behandelt die Gesellschaft rumänischer Studenten in Paris als ein revolutionäres Zentrum in den Jahren 1845 bis 1848, das folgende stellt den einheitlichen Charakter der Geschehnisse in den rumänischen Ländern heraus. Dem Kampf des rumänischen Volkes um seine nationale Unabhängigkeit gelten die weiteren Teile des Bandes — den Auswirkungen des österreichisch-ungarischen „Ausgleichs“ von 1867, den Bestrebungen und Verdiensten des Historikers B. P. Hasdeu, der Bedeutung der orientalischen Frage in diesem Zusammenhang, im speziellen der Rolle der Konferenz von Konstantinopel um die Jahreswende 1876/77. Ausführlich werden die differente Stellung der gesellschaftlichen Kräfte Rumaniens zur Frage der Unabhängigkeit dargelegt und die Etappen auf diesem Wege dargestellt. Grundliche Register (Personennamen, geographische und historische Namen, Titel von Zeitschriften und Büchern aus dem behandelten Zeitraum) unterstreichen den einheitlichen Charakter des synthetischen Werkes.

*Irm.*

AUGUSTIN DEAC & ION ILINCIOIU, *Ленин и Румыния,* Бухарест, 1971 (Bibliotheca Historica Romaniae, 35).

Sich auf Archivmaterialien sowie z. T. schwer zugängliche Tageszeitungen und Periodika grundend, stellen die Verfasser die Bedeutung Lenins für die rumänische Arbeiterbewegung und das rumänische Volk überhaupt heraus. Ein vorangestellter Überblick erfaßt die Geschichte

der sozialistischen Bewegung in Rumänien und insonderheit ihre Beziehungen zu russischen Revolutionären. Nachgegangen wird den frühesten Erwähnungen Lenins in rumänischen Presseerzeugnissen und dem zunehmenden Einfluß seiner Veröffentlichungen. Zu ersten persönlichen Berührungen kam es nach der russischen Revolution von 1905—1907, in der das rumänische Proletariat seine Solidarität bekundet hatte. Weiter werden die Wirkungen der Großen Sozialistischen Oktoberrevolution und des Leninismus auf Rumänien erfaßt und über den Empfang einer rumänischen Parteidelegation durch Lenin im Jahre 1920 berichtet. Schließlich werden aus Lenins Arbeiten Bemerkungen zur rumänischen Geschichte zusammengestellt und über die illegale leninistische Propaganda der Kommunistischen Partei Rumäniens informiert. Beigegebene Faksimilia unterstützen wirksam die materialreiche Darstellung.

*Irm.*

I. MATEI. *Sur les relations d'Ahmed Vefik Pacha avec les Roumains*, « *Studia et acta orientalia* », VII (1968), p. 95—131 et VIII (1971), p. 71—102.

Parmi les études d'une importance particulière qui concernent les relations des Roumains avec les pays du Proche et du Moyen-Orient (la Turquie, l'Iran, l'Égypte ancienne et moderne, etc.), les articles consacrés aux contacts roumano-ottomans occupent une place usigne dans l'annuaire de l'Association roumaine d'études orientales. L'article de I. Matei en fournit une excellente preuve.

Ahmed Vefik Paşa (1823—1891), homme politique, écrivain et philologue turc, traducteur de Molière, intellectuel d'une orientation plutôt libérale, a été nommé commissaire extraordinaire dans les Principautés Roumaines à la place de Fouad Effendi en 1850. Il se lia à l'écrivain roumain Ion Ghica, remarquable homme d'état et politicien influent à l'époque. L'analyse pertinente de la correspondance d'Ahmed Vefik Pacha avec Ion Ghica, inédite jusqu'à présent, a permis à l'auteur de nous restituer non seulement l'image d'une amitié à toute épreuve, par dessus les vicissitudes qui ont souvent opposé les intérêts de leurs patries, mais aussi de nouveaux aspects de la « question orientale », de l'activité de l'émigration roumaine et des projets de la Porte concernant les Principautés. Les allusions faites, plusieurs fois, par Ahmet Vefik Pacha, à divers membres de l'émigration roumaine, notamment à N. Bălcescu, rendent plus clair l'intérêt avec lequel les Turcs ont surveillé les révolutionnaires de 1848.

*M. A.*

L'Institut d'études balkaniques de Salonique nous offre, dans un volume posthume intitulé *Two Studies on Modern Greek Folklore* (Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1968, 132 p.) la version anglaise de deux importantes études du regretté professeur Stilpon P. Kyriakidès. Une bonne partie des recherches de linguistique et folklore grecs de l'auteur touchent également aux problèmes liés à l'histoire culturelle de la péninsule balkanique.

Bien que d'une grande concision, la première étude, consacrée au folklore grec moderne (*Modern Greek Folklore: Folk Poetry, Folk Religion and Folk Art, with References to German*

*Folklore*, p. 15—45) traite de façon complète 'des types très variés de la poésie populaire. Elle souligne l'origine antique de certaines croyances et coutumes encore en vigueur dans les campagnes, tout en discutant aussi les coordonnées fondamentales de l'art populaire de la Grèce moderne et mettant en relief la nécessité d'une étude systématique de ce chapitre de la culture populaire.

La seconde étude est une monographie du *Language and Folk Culture of Modern Greece* (p. 47—127). Son premier chapitre donne un bref historique du développement et de la continuité de la langue et de la culture grecques. On peut constater la valeur accordée par l'auteur aux arguments d'ordre historique lorsqu'il s'agit d'expliquer et d'interpréter les faits de la culture moderne, notamment quand il procède à la revue des dialectes parlés en Grèce ou à la discussion du phénomène de diglossie. Si l'on juge d'après les parallèles constamment établis par l'auteur dans la deuxième partie de son étude entre la culture grecque antique et celle de la Grèce moderne — parallèles qu'il relève dans divers domaines, tels : la nourriture, l'architecture, le costume, les coutumes sociales, les croyances, la poésie —, cette manière d'aborder le sujet indiquerait son penchant à considérer l'évolution du comportement traditionnel dans le contexte historico-culturel.

L'ensemble du volume plaide en faveur d'une étude conjuguée, dia- et synchronique, des faits d'ethnographie et de folklore. En outre, ces deux études de S. P. Kyriakides s'avèrent également précieuses par les données essentielles qu'elles fournissent sur quelques-uns des domaines les plus significatifs de la culture populaire grecque.

C. B.



---

## LIVRES REÇUS

- Actas de Cabildos de la Ciudad de Guadalajara*, vol primero 1607—1635, Guadalajara-Mexique, Ayuntamiento Constitucional, Instituto Jalisciense de Antropologia e Historia, 1970, 422 p.
- AKSOY, ÖMER ASIM, *Atasozleri ve Deyimler Sozluđu*, I — Atasozleri Sozluđu —, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 392 p.
- АНДРЕЕВ, МИХАИЛ N., *Римско частно право* — IV Преработено и допълнено издание, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 421 p.
- АНГЛОВ, ИВАН, *Определяне на икономическата ефективност на инвестициите в капиталистическите страни* — Избор на технически варианти —, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 177 p.
- БЛАЖИЧ, ЗДРАВКО — *35 godina rada* —, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination
- BOAS, GEORGE, *The Challenge of Science*, Seattle, University of Washington Press, 1965, 92 p.
- BREZOSKI, VELIMIR, *Ослободителната војна во Македонија во 1943 на територијата на С Р Македонија*, Скопје, Институт за Национална Историја, 1971, 415 p.
- ЇАУШЕВ, АНГИЛ, КРУМ АЛЕКСАНДРОВ, *Проблеми на организацијата и концентрацијата на вътрешната трговија в П Р Бълария*, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 166 p.
- CORTE, FRANCESCO DELLA, *Opuscula*, Gênes, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1971, 240 p.
- Cumidava*, V (Culegere de studii și cercetări ale Muzeului Județean Brașov și Muzeul Bran), Brașov, 1971, 861 p.
- СЗГИКЕ, ФЕЛИКС & ПЛЕР СЕНДІС, *Die Geschichte der Magistratsabteilungen der Stadt Wien 1902—1970*, Tomes I—II, Vienne—Munich, Jugend und Volk, 1971—1972, 234 p. et 223 p.
- ДАМИАНОВ, СИМЕОН, *Френското икономическо проликуване в Бълария от освобождението до първата световна Война (1878—1914)*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 263 p.
- DELIVANIS, D. I., *Greek Monetary Policy and Planning Economic Development* (Extr. de «Balkan Studies», Thessalonique, 12<sub>2</sub>, 1971, p. 365—381).
- ДИЛЪЇАР, А., *Kutadgu Bilig Incelemesi*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972, 208 p. + 1 carte.

- Државнаст дела персијских мајстора — Колекција Музеја Примењене Уметности, Belgrade, Музеј Примењене Уметности, 1971. sans pagination.
- Early Farming Cultures in Central Serbia (Eastern Yugoslavia)* — Preliminary Report and Guide to an exhibit in the National Museum of Kragujevac [Text. A. McPherron, D. Srejić; Exhibit: M. Bogdanović, M. Jerinić, A. McPherron, D. Srejić], Kragujevac. National Museum of Kragujevac, 1971, 26 p.
- Ἐκθεσις δραστηριότητος κατὰ τὰ ἔτη 1969—1972. — Φιλοσοφικὴ Σχολή — ἔδρα μεσαιωνικῆς καὶ νεωτέρας ἑλληνικῆς φιλολογίας, Athènes, Ἐθνικὸν καὶ Καποδιστριακὸν Πανεπιστημίων Ἀθηνῶν, 1972, 11 p.
- ENFRANT, J. *Le commerce colonial de la « nation flamande » à Cadix sous Charles II (ca. 1670—1700)* (Overdruk uit Annario de Estudios Americanos, Sevilla, vol. XXVIII, 1971, p. 139—151). Gand, 1972.
- FALCO, GIORGIO, *In margine alla vita e alla storia* [Introduzione di Piero Zerbi], Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1967, 111 p.
- Finlandia Biennale XXXI Venezia* — Esposizione organizzata dall'Accademia di Belle Arti in Finlanda (catalogue), sans date et sans pagination.
- Folklori Shqiptar I — Proza Popullore* — Vëllimi V (Anekdota), Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës — Instituti i Folklorit —, 1972, 287 p.
- FREJDFENBERG, MAREN M. *Srednjovjekovna Trgovina u Dalmaciji Problemi i Argumenti* (Extr. de « Historijski Zbornik », God. XXIII—XXIV (1970—1971), p. 391—410).
- FREJDFENBERG, MARIN M. « *Vjanski Zbornik* », *Novi Spomenik Hrvatskog Običajnog Prava* (Extr. de « Radova Instituta Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti i Zadu », sv. 18, p. 323—341), Zadar, 1971.
- GARRATY, JOHN A. *Interpreting American History — Conversations with Historians*, Londres, The Macmillan Company/Collin-Macmillan Limited, Part I 367 p + Part II — 334 p. (1 vol), 1970.
- GENICOT, LEOPOLD. *Profilo della civiltà medioevale* [Introduzione di Cosimo D. Fonseca], Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1968, 390 p.
- GRINIS, NIKOS X. *Λεξικό ἄλφάβητο-ἑλληνικό*, Tirana, Shtëpia Botuese e Librit Shkollor, 1971, 551 p.
- GORTAN-PRENUK, DARINKA. *Alfabetične cuntagme bez predloza u srpsko-hrvatskom jeziku*, Belgrade. Institut za srpsko-hrvatski jezik-oblasti i knjižovništvo jugoslovenskog filologa nova serija, knj. 2, 1971, 180 p.
- HAKKI, ISPARTALI. *Koyundan Gelgoyum* Baskiya Hazirlayan ve Onsozu Yazan Şevket Arız Kansu]. Ankara, Turk Tarih Kurumu Basimevi, 1971, 58 p.
- HALPERN, JOEL. *Bibliography of English language sources on Yugoslavia*, 2<sup>nd</sup> edition, Amherst-Research reports number 3. Department of Anthropology, University of Massachusetts, 1969, 134 p.
- HALPERN, JOEL MARTIN. *Town and Countryside in Serbia in the Nineteenth Century Social and household structure as reflected in the census of 1863* [Communication scientifique soutenue au « Second International Congress of Southeast European Studies, Athens, 7—13 May, 1970 », University of Massachusetts, Department of Anthropology, Amherst, 14 p + ill. sans numérotation].
- HAMNERSTEIN, NOIKIR, *Jus und Historie*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1972, 405 p.
- HATBOĞLU, VEĞİT. *İkileme*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 119 p.
- HOLINKOVÁ, JIŘINA. *Čtyři kapitoly z dějin Městské školy u Sv. Mořice v Olomouci*, Olomouc, Acta Universitatis Palackinae Olomucensis — Fakultas Philosophica —, Historica, 16, 1970, 103 p.

- Плири и Дачани, Belgrade, Народни Музеј, 1971, 215 p + 1 carte + ill.
- История на сръбско-българската война 1885, Sofia, Държавно Военно Издателство, 1971, 490 p.
- ЃУЅОВ, МИТО, *Работническата класа в Бугария 1944—1947*, Sofia, Издателство на Бугарската Академия на Науките, 1971, 289 p.
- ЃЕРГМИЃ, DUŠAN, *Туристички региони во С.Р. Македонија*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј“, 1971, 217 p. + 2 cartes
- Jugoslovenska grafika 1965—1972* (Katalog), Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.
- Jugoslovenska umetnost XX veka — Srpska arhitektura 1900—1970*, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, 147 p
- КАНСУ, СЕЅУН АТУГ, *Balim Kiz Dahm Ođul*. Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 164 p
- Kavamlar Dizini — Birinci Cilt* — [Hazırlayan . Ş. Recai Cın], Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 532 p.
- ΚΙΡΙΑΖΟΠΟΥΛΟΣ, VAS. D., Τὸ λαογραφικὸ Μουζεῖο Μυκόνου καὶ οἱ συλλογές του [Προλεγόμενα Διов. Ζακυθίνου], Thessalonique, "Ἐκδοσις Λαογραφικῆς Συλλογῆς Μυκόνου, 1971, 38 p.
- КОЃСКИ, ВЛАՂЕ, *Јазикот на Македонската народна поезија*, Skopje, Македонската Академија на Науките и Уметностите, 1971, 108 p.
- KUNZ, LUDOVİK, *Lidová Vyklenková Plastica*, Brno, Etnografický Ústav, Moravského Musea, sans date, 57 ill + texte sans pagination.
- ЃЛАСКИ, VASIL, *Света и чиста република — Риска и документи* — , Sofia, Наука Изкуство, 1971, 221 p. + 8 p. ill.
- ЃУТОВ, АТ., АЛ. ЗАНАРИЕВ, V IVANOVA, В АТАНАСОВ, А. ЈОРДАНОВ, *Влияние на международните цени върху вътрешното ценообразуване*, Sofia, Издателство на Бугарската Академия на Науките, 1971, 203 p.
- ΜΑΜΟΝΙΣ, ΚΙΡΙΑΝΙΣ, *Ἐνδύλωσοι ἔκδοσεις (1821 — 1829) περὶ τὸν ἀγῶνα* [Ἐνάτυπον de „Μηγάσουνη“, Τ. τρίτος (1970—1971), p 425—512.
- Материали до словника Буквинских говорок-Випуск другий*, Чернівці, Чернивецький державний Университет — Кафедра Української Мови —, 1971, 59 p.
- МИНАЃЛИНА, Р. V, *Места України в период феодализма (До питання про становище міст в умовар іноземного поневалення в кінці XVI — першій половини XVII ст.)*, Чернівці, Чернивецький державний Университет, 1971, 113 p.
- Mladi umetnici i mladi kritičari 71*, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.
- Modern Sociology — Introductory readings — Selected readings* [Edited by Peter Worsley], Middlesex-England, Penguin Books Ltd, Harmondsworth, 1971, 511 p
- MORISON, SAMUEL ELIOT, *The Oxford history of the American people*, vol. 1, Prehistory to 1789, New York & Scarborough, Ontario — A Mentor Book from New American Library, — London — The New English Library Limited, 1972, 422 p
- MOUSNIGR, ROLAND, *Le gerarchie sociali dal 1450 ai nostri giorni* [A cura di Ettore Rotelli], Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1971, 165 p.
- НАТАН, ЈАК, L. ВЕРОВ, St. СОНЕВ, K J. ГОРОВ, *История на икономическата мисль в Бугария*, Том први, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 395 p.
- ЃИКОЃИЃ, BERISLAV M, *Основи млаћ новоцитокавске акцентуације*, Belgrade, Институт за српскохрватски језик, Библиотека јужнословенског филолога нова серија, Књ. 1, 1971, 122 p.
- НОВАЃЕК, Ѓ., *Popis zvukového systému ruštiny nazákladě obecné jazykovědy*, Olomouc, Rossica Olomoucensia, 1971, 168 p.
- ОЃГУЃ, ИВРАНИМ, *Nesir Türkçü*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 132 p.

- OPPENHEIM, FRIIX E., *Etica e filosofia politica* [con una introduzione di Uberto Scarpelli], Bologna, Società editrice « Il Mulino », 1971, 226 p + Indice del volume.
- PAMIR, HAMIT NAFIZ et ÖNDER ÖZTUNALI, *Yerbilim terimleri sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 191 p
- PANTELIĆ, NIKOLA, *Иакум и кућење у XIX и XX веку*, Belgrade, Етнографски Музеј, 118 p. + 32 ill.
- ΠΑΠΑΓΕΩΡΓΙΟΣ, ΕΥΘΥΜΙΟΣ, *On the integration of European agriculture* (Reprint from « Agricultural Economic Review », vol. VII, nr 2, July 1971), Thessalonique, 1971, 30 p
- PAPASTATHIS, CHARALAMBOS K, *Les études slaves en Grèce (1960—1969)* (Tiré à part de « Cyrillo-methodianum I », Thessalonique, 1971, p 183—203)
- Le Parti du Travail d'Albanie en lutte contre le révisionnisme moderne — Discours et articles —* Tirana, Editions, « Naim Frasheri », 1971, 552 p
- ΠΑΤΕΤΤΑ, F & le collectif, *L'Università di Torino nei sec XVI e XVII*, Turin, G Giappichelli-Editore, 1972, 487 p
- PERNACK, HANS-JOACHIM, *Probleme der wirtschaftlichen Entwicklung Albaniens — Untersuchung des ökonomischen und sozioökonomischen Wandlungsprozesses von 1912/13 bis in die Gegenwart*, Munich, Eigenverlag der Südosteuropa-Gesellschaft, 1972, 196 p
- Политиката на селските сили на Балканите в навечерието на втората световна война*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 277 p.
- Populism — The critical issues* [Edited by Sheldon Hachney], Boston, Little, Brown and Company, 1971, 168 p
- Praistorijska Nalazišta Vojvodine — Katalog izložbe*, — Novi Sad, Vojvođanski Muzej, 1971, 41 p + 30 ill.
- Πρακτικά τοῦ πρώτου διεθνoῦς κυπρολογικοῦ συνεδρίου (Λευκωσία, 14—19 ἀπριλίου 1969), Τ Β' — Μεσαιωνικὸν τμήμα — [Ἐπιμέλεια Κ. Ἀθανασίου Παπαγεωργίου], Leukosia, Ἑταιρεία Κύπριακῶν Σπουδῶν, 1972, 304 p. + LX p. ill.
- Pronulović, Nadežda — 16 VI — 10 VII 1972* (Katalog), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.
- Psalterium Sinaiticum an 11<sup>th</sup> Century glagolitic manuscript from St Catherine's Monastery, Mt. Sinai* [Edited by Moshé Altbauer], Skoplje, 1971, XVI + 360 p.
- RIGAS, Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν [Ἐπιμέλεια Παναγιώτης Σ Πίστας], Athènes, Ἑκδοτικὴ Ἑρμῆς Ε Π.Ε, 1971, 229 p
- ROHM, JEAN, *La Suisse contemporaine — Société et vie politique —*, Paris, Librairie Armand Colin, 1972, 349 p.
- SALVI, BENIAMINO, *Il movimento nazionale e politico degli sloveni e dei croati Dall'Illuminismo alla creazione dello stato jugoslavo (1918)*, Trieste, Istituto di Studi e Documentazione sull'Est Europeo, 1971, 263 p.
- ŠEPETA, M. T., *Учасць ро́дичинного класу України в гиралаїни евродіицтвоом (1951 — 1958 pp)*, Чернівці, Чернівецький Державний Університет, 1971, 124 p.
- SIRUNI, DJ, N. *Եօրցա քի Ամենիա* (en arménien), Beyrouth, Association culturelle arménienne, 1972.
- SOULOGIANNIS, E TH, Ἡ ζωὴ τῆς Κλεοπάτρας ὡς ἀναγράφεται ὑπὸ τοῦ Καισαρίου Δαπόντε (Ἀνάτυπο ἀπὸ τὰ «Ἀνάλεκτα» 19 Β (1970) 84—91), Athènes, 1970.
- STAINIDOS-ZAFRAKA, ALKMINIS, Ἡ συνάντηση Συμεῶν καὶ Νικολάου Μυστικοῦ (Αὔγουστος 913) στὰ πλαίσια τοῦ Βυζαντινοβουλγαρικοῦ ἀνταγωνισμοῦ, Thessalonique, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν, 1972, 130 p.

- СТЕΡΑΝЈУК, D. M., *Εκπλυατατορσќа ролъ православној църкви* (на материјалах Букрoвинскoј Митрополи), Џергивси, Чернiвeцъбнi Державнiи Унивeрситет Кафeдра Философи, 1971, 26 p.
- СТОЈАНОВИЋ, DOBRILA, *Оријентални мениси и хилими*, Belgrade, Музеј Примељене Уметности, 1971, 116 p.
- STRATOS, ANDREA N., Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα, Τ.Δ' — Κωνσταντῖνος Γ'(Κῶνστας) 642—668, Αἰθῆνες, Βιβλιοπωλεῖον τῆς «Ἐστίας», 1972, 333 p
- ТИКЉЕЅА, HALIL (Catalogue), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umjetnosti, 1972, sans pagination
- TISCHNER, HERBERT, *Rauru ein Versammlungshaus von Neuseeland in der alten Kultur der Maori*, Hamburg, Hamburgisches Museum für Volkerkunde und Vorgeschichte im Selbstverlag, 1971, 62 p. + 12 p. ill.
- TORNBERG, MATLEENA, *Kuusamolainen Suurperhe Työ — Ja Elinyhteisönsä*, Turku, Kujaraino Polytypos, 1971, 30 p
- TROJE, HANS ERICH, *Græca leguntur*, Köln-Wien, Bohlau Verlag, 1971, 358 p.
- Турски документи за историјата на македонскиот народ — Опширен пописен дефтер 0 4 (1467—1468 година)* [под редакција на методија Соколовски Др Алексаиќар Стојановски], Скопје, Архив Македонија, 1971, 594 p.
- ΓΖΟΡΙΖΛΙΟΣ, BARNABAS D., Οι Βασικοί θεσμοὶ Διοικήσεως τῶν ὀρθοδόξων πατριάρχαιων — Μετὰ ἱστορικῶν Ἀνασκοπήσεων, Αἰθῆνες, Ἐταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν — Ἴδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου — 126—, 1972, 433 p.
- ÜLKUĞAŞIR, M. ŞAKIR, *Buyuk Türk Dilçisi. Kâşgarlı Moḡnut* (2. Baskı), Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972, 222 p. + 1 ill.
- URAL, ORHAM, *Üc Destan. Oğuz Kağan. Ergenekon. Korğlu*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972, 64 p.
- UYGUNLIR, MUZAFFER, *Yapım İyeliği Terimleri Sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 118 p.
- ΒΑΚΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, APOSTOLOS E., Τὰ κάστρα τοῦ Πλαταμῶνα καὶ Ἑοριᾶς τέμπων καὶ ὁ Τέλες τοῦ Χασάν Μπαμπᾶ, Thessalonique, Δημοσιεύματα τῆς ἐταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1972, 126 p.
- VALLESE, GIULIO, *Studi di Umanesimo*, Napoli, Libreria Editrice Ferraro, 1971, 142 p.
- VASA — 24.V.1972—14.VI.1972 — (catalogue), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umjetnosti, 1972, sans pagination.
- Византијски исвори за историју народа Југославије*, Т. IV, Belgrade, Византолошки Институт, 1971, 267 p.
- WÄELKENS, M., *Pessinonte et le Gallos* (Overdruk uit Byzantium, d XL1 (1971), pp. 349—373), Gand, 1971.
- WAUNG, W. S. K., *Revolution and Liberation — A short history of modern China 1900—1970*, Londres, Heinemann Educational Books, 1971, 176 p. + 2 cartes.
- WEITZMANN, KURT, *Illustrated manuscripts at St. Catherine's Monastery on Mount Sinai*, Collegeville, Minnesota, St. John's University Press, 1973, 34 p + XXXII planches.
- WERVEKE, H. VAN, *La contribution de la Flandre et du Hainaut à la Troisième Croisade* (Overdruk uit : Le Moyen Age, t. LXXVIII, 1972, n° 1, pp. 55—90), Gand, 1972.
- WILLENBERG, URSULA, *Interethnisch-ökonomische Beziehungen in Süd-Viet-Nam — ihre Bedeutung für den Ethnogeneseprozess* —, Berlin, Akademie-Verlag, 1972, 160 p. + 7 p. ill.
- WILLI, THOMAS, *Die Chronik als Auslegung — Untersuchungen zur literarischen Gestaltung der historischen Überlieferung Israels*—, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1972, 267 p.

- WILPERT, CLARA B., *Schattentheater*, Hamburg, Selbstverlag — Hamburgisches Museum für Volkerkunde, 1973, 86 p. + 11 p. ill. + 2 cartes.
- WINKEL, HARALD, *Die deutsche Wirtschaft seit Kriegsende — Entwicklung und Probleme* — Mainz, Herausgeber Institut für Staatsbürgerliche Bildung am Rheinland-Platz, 1971, 199 p.
- WOOD, JOHN R. & JEAN SERRES, *Diplomatic ceremonial and protocol — Principles, Procedures & Practices*, New York, Columbia University Press, 1970, 378 p.
- XIRADAKIS, ΚΟΥΛΑΣ, *Γυναίκες στη φιλική εταιρία — φαναριώτισσες* — Athènes, Κούλα Ήραδάκη, 1971, 149 p.
- ZAKHINOS, DIONISIOS, *Τὸ Βυζάντιον — Ἀπὸ τοῦ 1071 μέχρι τοῦ 1453*, Athènes, 1972, 229 p.
- Zakony Męskie w Polsce w 1772 roku (Ordines regulares virorum in Polonia anno 1772)* [Komitet redakcyjny Ludomir Bienkowski, Jerzy Kłoczowski, Zygmunt Sułowski], Lublin, Towarzystwo Naukowe Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego, 1972, 344 p. + XXXV cartes.
- ZELKO, IVAN, *Gospodarska in Družbena struktura turniške prašurnije po letu 1381*, Ljubljana, 1972, 97 p. + 2 ill.
- Peta zemaljska konferencija komunističke Partije jugoslavije* — Zbornik radova [Urednici: Zlatko Čepo, Ivan Jelč], Zagreb, Institut za Historiju Radničkog Pokreta Hrvatske Školska Knjiga, 1972, 373 p.
- ZEPHOS, PAN, I., *Ἡ «Δικανικὴ τέχνη» τοῦ Δημητρίου Καταρτζῆ (Βουκουρέστιον 1973) (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ «Νομικοῦ Βήματος», τεῦχος 5, p. 561—569)*, Athènes, 1971.
- ŽIVKOV, TODOR, *За последователно изпълнение решенията на десетия Конгрес на БКП за повишаване жизненото равнище на народа*, Sofia, Партиздат, 1972, 175 p.
- ŽIVOJINOVIĆ, MIRJANA, *Светогорске келије пиргови у Средњем Веку* [Уредник: Георгије Острогорски], Belgrade, Византолошки Институт (avec un résumé en anglais), 1972, 153 p. + 1 carte.
- ZORAS, TH. GEORGIOS, *Ἀναγραφὴ δημοσιευμάτων 1931—1967*, Athènes 1968, 52 p.
- ZORAS, TH. GEORGIOS, *Μία ἰταλικὴ τραγωδία Κρητὸς σηγγραφῆως: Ἡ «Fedra» τοῦ Francesco Bozza*, Athènes, *Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας*, 1972, 19 p.
- ZORAS, TH. GEORGIOS, *Ποικίλα Ἀποφθέγματα (ἐκ τῶν κατάλοιπων τοῦ Σπυρίδωνος Λάμπρου)*, Athènes, *Βιβλιοθήκη Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας*, 1972, 41 p.
- ZORAS, TH. GEORGIOS, *Τὸ «Ἡμερολόγιον» τοῦ ἐν Ἀθήναις Ὀλλανδοῦ προξένου καὶ ἡ Ἑλληνικὴ Ἐπανάστασις*, Athènes, *Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας*, 1972, 30 p.
- ZORAS, TH. GEORGIOS, *Ἡ Ἀνταρσία τοῦ Ἀλῆ Πασᾶ εἰς ἄγνωστα ἔγγραφα τοῦ ἀπορρητοῦ Ἀρχεῖου τοῦ Βατικανοῦ*, Athènes, *Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας*, 1973, 32 p.
- ZOTSCHLW, THEODOR D., *Strukturwandel in Wirtschaft und Gesellschaft Südosteuropas*, Munich, Eigenverlag der Südosteuropa-Gesellschaft, 1972, 113 p. + 19 p. annexes.
- Zukunftsperspektiven der Donauschiffahrt nach 1980*, Munich, Eigenverlag der Südosteuropa-Gesellschaft, 1973, 68 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- CANTEMIR DIMITRIE, *Descriptio Moldaviae*, traduction d'après l'original latin par Gh. Guțu, 1973, 404 p. + une carte.
- CANTEMIR DIMITRIE, *Opere complete* (Œuvres complètes), (vol. IV), édition critique sous la rédaction de Virgil Cândea, *Istoria ieroglifică* (L'Histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.
- BERINDEI DAN, *L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, 46, 1973, 247 p.
- COPOIU NICOLAE, *Le socialisme et le mouvement ouvrier et socialiste en Roumanie, 1835—1924*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, 45, 1973, 208 p.
- BĂRZU LIGIA, *Continuitatea populației autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul 1 de la Bratei)*. (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècle — le cimetière 1 de Bratei), collection « Biblioteca de arheologie », XX, 1973, 309 p.
- BICHIR GH., *Cultura carpică* (La culture des Carpes), collection « Biblioteca de arheologie », XX, 1973, 412 p.
- PREDA CONSTANTIN, *Monedele geto-dacilor* (Les monnaies des Gêto-daces), collection « Biblioteca de arheologie » XIX, 1973, 565 p.
- CERNOVODEANU PAUL, *Societatea feudală românească văzută de călători străini — secolele XV—XVIII* (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers — XV<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles), collection « Istorie și civilizație » VI, 1973, 273 p.
- CERNOVODEANU, PAUL, *England's Trade Policy in the Levant and Her Exchange of Goods with the Romanian Countries under the Latter Stuarts (1660—1714)*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae » études 11 (2), 1972, 157 p.
- ZANE G., *L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études 13 (3), 1973, 261 p.
- CURTICĂPEANU, V., *Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae » monographies, XII, 1973, 264 p.
- PRODAN, D., *Supplex Libellus Valachorum, or the Political Struggle of the Romanians in Transylvania during the 18th Century*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, VIII, 1971, 467 p.
- MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, *Cultura Precucuteni pe teritoriul României* (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection « Biblioteca de arheologie », XXII, 1974, 272 p.
- COLUMBEANU, SERGIU, *Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle* collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire économique 47 (5), 1974, 200 p.
- BERCIU, D., *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, XIII, 1974, 240 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 2, P. 191—342, BUCAREST, 1974



I. P. I. c. 1284

43 456

Lei 40. —